





UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT





Am. 642



38.4. 1954

868 A

Ord De La Montagne
Cau Grm 1801

J. J. Desmet pbr.

et sur la mission en Paraguay
Chacabuco au sein de l'expédition
môme :

Nicola de Zwick : Historia
provinciae Paraguariae
auctore Nicolao de Zwick
sur la mission de
de Zwick. M. de C. C.

216 1/2 p. XXII a. M. de C. C.

~~812A~~

RELATION
DES
MISSIONS
DU PARAGUAI,

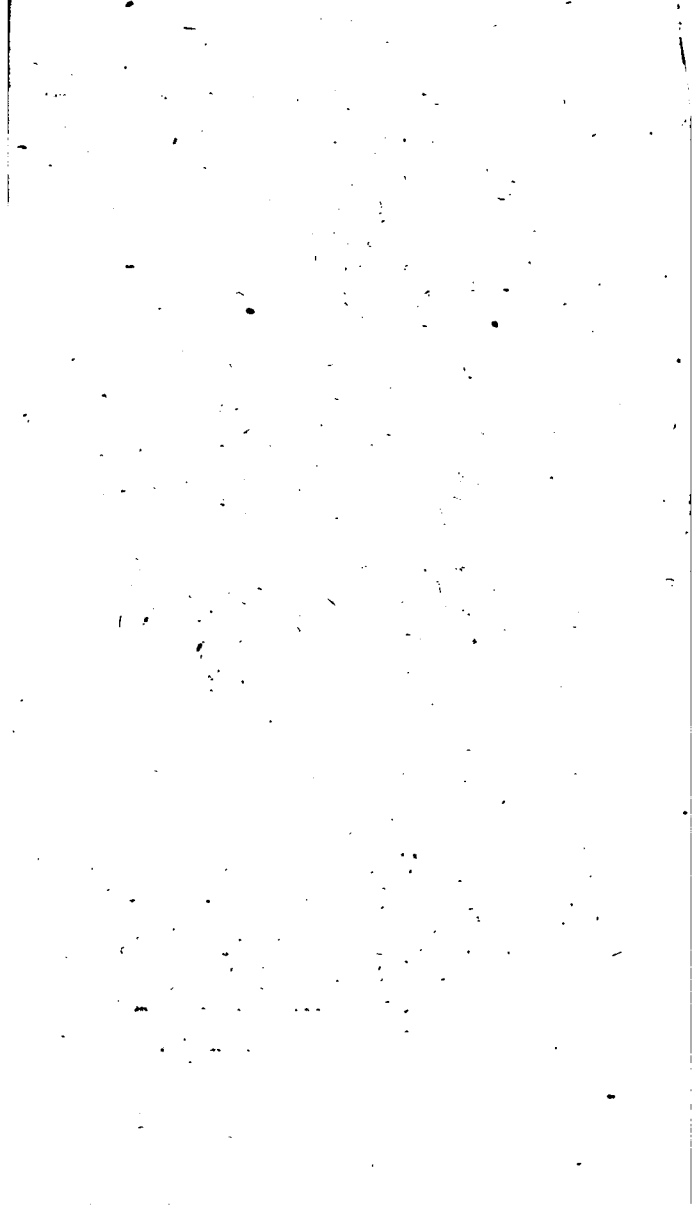
Traduite de l'Italien de M. MURATORI.



A PARIS,

Chez BORDELET, Libraire, rue S. Jacques,
vis-à-vis le Collège de Jésuites,
à Saint Ignace.

M. D C C. L I V.





AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

LES motifs qui ont engagé le célèbre M. Muratori à donner cet Ouvrage au Public, sont les mêmes qui m'ont engagé à le traduire. Toutes les personnes qui s'intéressent sincèrement aux progrès & à la gloire de la Religion le liront, j'espère, avec une véritable satisfaction. Et ceux qui cherchent à s'instruire en lisant y trouveront peut-être de quoi contenter leur curiosité.

C'est un avantage bien décisif, ce me semble, pour un Ouvrage tel que celui-ci, d'avoir été composé par un homme du mérite & de la réputation de M. Muratori. On s'est plaint quelquefois de ce que l'on

ij AVERTISSEMENT

ne connoissoit le *Paraguay* que par les Relations des Jésuites. Celle que nous présentons au Public, vient d'un Sçavant qui ne tenoit à la Société par aucun des liens qui peuvent rendre un Auteur suspect.

On pourroit objecter que M. Muratori paroît avoir travaillé le plus souvent sur les Mémoires des Jésuites. Il a prévenu lui-même cette objection, & il répète en plusieurs endroits de son Ouvrage qu'il n'a rien omis pour s'assurer de la vérité des faits qu'il écrivoit, & qu'il n'a rien avancé dont il ne fût certain.

Diverses circonstances lui avoient fourni l'occasion de s'instruire à fond sur la matiere qu'il vouloit traiter, & spécialement les fréquens entretiens qu'il avoit eus avec le Prince de Santo-Bueno.

Après avoir été pendant plu-

DU TRADUCTEUR. iiij

siècles années Viceroy du Pérou , ce Prince revenu en Italie , où il avoit pris naissance , fit un assez long séjour à Boulogne. Les importantes fonctions qu'il avoit remplies dans les Indes l'avoient mis à portée de bien sçavoir tout ce qui se passoit dans les pays de l'Amérique Méridionale soumis à la domination Espagnole. Il se fit un plaisir de communiquer à M. Muratori les lumières dont il avoit besoin pour composer cet Ouvrage. Je ne parle point des autres sources indiquées par le célèbre Auteur Italien. Je me contente d'observer avec lui que tant d'attestations envoyées en Espagne d'année en année par les Evêques , & par les Gouverneurs des Provinces dont dépendent les Missions du Paraguay , forment en faveur des

ii) AVERTISSEMENT

Missionnaires une preuve aussi démonstrative qu'on la puisse avoir en ce genre.

Après s'être assuré des faits essentiels par toutes les voies que la prudence & la pénétration d'un vrai Sçavant, peuvent suggérer ; que M. Muratori s'en soit rapporté aux Missionnaires pour le reste ; c'est ce qu'il semble qu'on ne sauroit blâmer sans beaucoup d'injustice & de prévention,

La connoissance de la vérité ne fut pas le seul fruit que M. Muratori tira de ses recherches sur les Missions du *Paraguay*, il y trouva une espèce de plaisir qu'il n'appartenoit pas à tout le monde de goûter comme lui. A la vue des victoires qu'a remportées & que remporte tous les jours la Religion dans le nouveau Monde, il fut transporté de la joie la plus vive. Les glorieuses con-

DU TRADUCTEUR. v

quêtes des Ministres de l'Evangile ; tant d'ames arrachées à la plus grossiere idolâtrie , tant de Peuples qu'on eût pris auparavant plutôt pour des bêtes brutes & féroces que pour des hommes , rangés sous les étendards de Jesus-Christ , & capables par leur ferveur de faire revivre à nos yeux les plus beaux tems de la primitive Eglise , remplirent son cœur de la plus douce consolation. De-là cette espèce d'effusion avec laquelle il parle des Missions du *Paraguay*. Il invite tous les vrais Catholiques à lire son Livre , & à jouir d'un spectacle qui fait tant d'honneur à l'Eglise ; qui prouve évidemment qu'elle conserve encore le premier esprit du Christianisme , transmis par Jesus-Christ à ses Apôtres ; esprit qu'on chercheroit en vain chez les Hérétiques. Notre sçavant Auteur ose les défier de

vj **AVERTISSEMENT**

produire en leur faveur quelque chose de semblable.

M. Muratori n'étoit pas de ces Sçavans que la science enfle, & qui, parcequ'ils ont fait dans les Sciences humaines quelques progrès inconnus au reste des hommes, s'imaginent que tout est soumis à leurs lumieres, qui craindroient de se rapprocher trop du vulgaire s'il témoignoient pour la Religion le respect qui lui est dû. Ses vastes connoissances ne fervirent qu'à fortifier sa foi. Non seulement il respecta la Religion; mais il l'aima tendrement. Ce même homme qui a mis au jour tant d'Ouvrages, presque dans tous les genres de Littérature sçut se ménager du tems pour composer divers ouvrages de piété. Mais il n'en est point où son attachement pour l'Eglise, paroisse davantage que dans celui dont nous donnons la

DU TRADUCTEUR: vij
traduction. On y voit combien
étoit vif l'intérêt qu'il prenoit aux
succès de la Religion. Tout y res-
pire ce zèle sage & animé tout à
la fois qui caractérise le vrai Chré-
tien.

J'ai fait dans ma Traduction
quelques légers changemens à
l'Ouvrage du Sçavant Italien ; &
il est nécessaire que j'en rende un
compte exact à mes Lecteurs.

Je n'ai rien ajouté , si ce n'est
en un ou deux endroits quelques
éclaircissemens que j'ai jugés né-
cessaires. Ils ne remplissent pas en-
tout la valeur de six pages : d'ail-
leurs ils roulent sur des points
peu essentiels. Telle est la Des-
cription que j'ai donnée de l'*Her-
be du Paraguay*, dont M. Muratori
parle en plusieurs endroits sans
nous dire ce que c'est.

J'ai retranché avec un peu plus
de liberté ; c'est-à-dire , que j'ai
a iij

viii AVERTISSEMENT

supprimé les répétitions avec quelques détails inutiles & totalement étrangers à la matière dont parle ce Livre. L'Ouvrage de M. Muratori manque quelquefois d'ordre. J'ai transporté d'un Chapitre à l'autre certains faits qui ne me paroissent pas être à leur place , & je les ai rapprochés de ceux auxquels ils avoient plus de rapport.

M. Muratori emploie les premiers Chapitres de son Ouvrage à nous donner une description assez prolixue des Pays de l'Amérique Méridionale, qui sont soumis à la Nation Espagnole. Il dit lui-même qu'il écrit pour des gens peu instruits de ce qui regarde cette partie du nouveau Monde , & que parmi ses Lecteurs , il s'en trouvera peut-être plus d'un qui ignore jusqu'au nom même du *Paraguay*. Comme on est communément beaucoup plus instruit en France ,

DU TRADUCTEUR. ix
j'ai réduit sa notice à la moitié de la longueur qu'il lui avoit donnée. J'en ai néanmoins conservé le fonds ; & spécialement ce qui peut répandre quelque lumière sur le sujet principal de ce Livre. On la trouvera peut-être encore un peu trop longue , mais en qualité de Traducteur je n'ai pas cru devoir abréger davantage.

Le seul endroit où je n'aie pas suivi fidèlement mon Auteur , c'est celui où il est parlé des cruautés exercées par les premiers Espagnols qui aborderent en Amérique. N'eût-on rien dit que de vrai sur cet article , il est inutile d'insister sur ces détails odieux. Et il y a , ce me semble , une espèce d'injustice à remettre si souvent sous les yeux des Espagnols d'aujourd'hui la conduite que tenoient leurs ancêtres il y a deux siècles. Les liens étroits qui unissent l'Es-

AVERTISSEMENT

pagne à la France , les justes éloges que mérite à tant d'égards la Nation Espagnole , surtout dans un tems où elle devient de jour en jour plus florissante, exigeoient de notre part des attentions, & une réserve que personne ne trouvera déplacées.

Quant à ce qui concerne proprement les Missions du *Paraguay*, j'ai été beaucoup plus circonspect, & je me suis attaché à rendre plus fidèlement mon Auteur. Je l'ai suivi dans les plus petits détails. J'ai pourtant encore beaucoup abrégé ; mais c'a été uniquement en resserrant le style qui est peut-être un peu trop diffus dans l'Ouvrage de M. Muratori, & en retranchant tout ce qui sentoît trop le Panégyrique. La meilleure manière de louer, c'est par le récit des faits. Ceux qu'on lit ici, sont, je crois, assez éclatans, &

DU TRADUCTEUR. xj

font assez par eux-mêmes l'éloge des Missionnaires du *Paraguay*, sans qu'il soit besoin d'ajouter des réflexions qui en fassent sentir le prix & la valeur. Il n'est pas jusqu'au Titre qui m'a paru avoir en Italien quelque chose de trop pompeux. M. Muratori a intitulé son Livre : *Il Christianesimo felice nelle Missioni de Padri della Compagnia di Giesu nel Paraguay* ; c'est-à-dire : Le Christianisme florissant dans les Missions du *Paraguay* , par les soins des Peres de la Compagnie de Jésus. Je l'ai réduit à la plus grande simplicité. J'ai cru ne faire en tout cela que profiter du privilége qu'a tout Traducteur de s'accommoder au génie de la Langue dans laquelle il écrit.

Par toutes ces raisons l'Ouvrage de M. Muratori est ici plus court d'un bon tiers qu'en Italien & il a trois Chapitres de moins ; ce n'est pas que j'aie entièrement

xij AVERTISSEMENT, &c.

supprimé ces trois Chapitres ; mais comme il ne m'ont pas paru assez intéressans par eux-mêmes ; j'en ai tiré tout ce que j'ai jugé digne de la curiosité du Lecteur , & je l'ai fait entrer dans les autres Chapitres de cet Ouvrage.

Je m'étois proposé de donner un Abrégé de la Vie de M. Muratori mort à Modène au commencement de l'année 1750. dans un âge fort avancé. Mais on m'a prévenu, & ceux qui voudront connoître plus particulièrement cet homme célèbre, l'un des plus grands ornemens de l'Italie, peuvent consulter le sixième Volume des *Nouveaux Mémoires d'Histoire, de Critique & de Littérature, par M. l'Abbé d'Artigni*. On y trouve une liste de tous les Ouvrages qu'a publiés M. Muratori ; Ouvrages aussi étonnans par leur nombre, que par l'importance de matières, & l'élégance du style.

P R É F A C E

DE L'AUTEUR.

LORSQUE j'ai entrepris ce petit Ouvrage , je me suis flatté de procurer en même tems deux plaisirs aux Lecteurs. Le premier , quoique le moins considérable sans doute , est celui que l'on éprouve d'ordinaire en lisant les Livres des Voyageurs : je ne dis pas de ces Voyageurs peu croyables, qui ensevelissent la vérité sous un tas d'aventures romanesques & de contes fabuleux ; mais de ces Voyageurs sages & éclairés , qui nous représentent fidèlement les choses qu'ils ont vues , & qui savent apprécier les choses qu'ils voient. Si les voyages n'exigeoient pas de si grandes dé-

xiv P R E' F A C E.

penſes ; ſ'ils n'expoſoient pas à tant de fatigues & de dangers , il n'y a preſque perſonne qui ne prît plaifir à parcourir & à connoître les différentes contrées de l'Univers. On aimeroit ſurtout à conſidérer de près , les mœurs & les coutumes de tant de Nations diverſes , dont les uſages différent encore plus que leur habit & leur couleur. Mais ſi notre ſituation ne nous permet pas de voyager , ſçachons gré du moins de leur complaiſance à ceux qui ayant parcourus les païs les plus éloignés , ont pris la peine de nous en rendre compte. Ils ont trouvé le moyen de nous y conduire en quelque ſorte avec eux , & de nous aſſocier à leurs plaifirs , ſans nous faire partager leurs fatigues. Le plaifir ſemble augmenter à meſure que les Nations dont on nous parle ſont plus éloignées de nous ,

qu'elles ont été jusqu'à ce jour moins connues , & que leurs mœurs different davantage des nôtres. Tous ces caractères se trouvent réunis dans celles dont je vais donner la description ; elles habitent l'intérieur de l'Amérique Méridionale, ou le vaste continent du *Paraguai* , nom sous lequel je comprends tous ces pays immenses, qui s'étendent d'Orient en Occident , depuis le Brésil jusqu'aux Cordillieres.

Si vous en exceptez les Voyageurs , très-peu d'Européens ont eu la curiosité d'entrer dans le *Paraguai*. Il en est encore moins que la cupidité y conduise. Ce pays n'est pas fort propre à la satisfaire. C'est pour cette raison qu'il est si peu connu sur tout des Italiens. Il renferme une infinité de Peuples la plupart sauvages , dont on me dispensera , je crois volontiers

xvj P R E F A C E.

tiers de rapporter ici les noms. La vûe d'un Païs presque entièrement inconnu jusqu'à nos jours, plaira sans doute au Lecteur, n'y trouvât-t'il que l'occasion d'apprendre quelque chose de nouveau. Toute nouvelle connoissance est une acquisition précieuse pour l'esprit humain, pour peu que l'objet en soit intéressant.

Tout le monde ne sera pas également sensible à l'autre plaisir, que je veux faire goûter à mes Lecteurs. Il n'est réservé qu'aux bons Catholiques d'en jouir pleinement. Ils verront avec quel succès notre sainte Religion s'est répandue parmi tant de peuples auparavant plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Ils considéreront avec une satisfaction infinie l'état florissant où se trouvent aujourd'hui les Peuplades Chrétiennes. A cette vûe ils feront éclater
leur

leur joie, de ce que le Royaume de Jesus-Christ reçoit tous les jours de si considérables accroissemens sur la terre. Je n'ai pas craint d'avancer que l'Eglise Catholique n'a point de Missions aussi florissantes que celles du *Paraguay*. J'espere que tous ceux qui prendront la peine de lire ce petit Ouvrage en demeureront convaincus.

Mais comment parler d'un Pais si éloigné de nous, sans avoir jamais mis le pied hors de l'Italie, sans être presque jamais sorti de Modene ? Je me suis transporté en esprit dans le *Paraguay*. J'ai vu ces florissantes Missions dont je parle sinon par mes propres yeux, du moins par ceux de gens au témoignage desquels on peut s'en rapporter sûrement, & je puis bien me faire le garant de tout ce que je vais raconter.

Le Pere Gaëtan Carraneo, Jé-

xviii P R E F A C E.

suite Modénois arriva au *Paraguay* en 1729. Il avoit quitté sa Patrie le 14. d'Août 1726. Il tomba malade dans la Réduction de sainte Rose , & mourut d'une fièvre maligne le 28. d'Août 1733. également regretté de ses Confreres & de ses Néophytes à cause des rares qualités qui le faisoient aimer & rechercher de tout le monde. Cet aimable Missionnaire avoit un talent singulier pour bien discerner le bon & le mauvais de chaque peuple & de chaque país. Il sçavoit en faire la description , avec une netteté & une élégance admirables , & donner des graces à tout ce qu'il disoit. Rien de plus charmant que les Lettres qu'il écrivoit de Seville , & du délicieux Port de sainte Marie près de Cadix a feu M. Joseph Cattaneo son frere. Madame Marie Belloni Cattanea , veuve de M. Cat-

P R E F A C E. xix

taneo a bien voulu me les communiquer. Si je ne les transcris pas ici, c'est qu'elles sont totalement étrangères à mon sujet. Je ferai seulement part au Public de trois Lettres du *P. Cattaneo* qui contiennent la relation de son voyage depuis Cadix jusqu'à la Mission qui lui fut assignée. Cette Relation n'est pas moins instructive qu'agréable. J'aurois fort souhaité de pouvoir y joindre quelques autres Lettres qu'il avoit écrites à M. François Baglioni, Noble Vénitien, son intime ami; où il l'instruisoit en détail de tout ce qui concernoit le *Paraguay*, comme aussi quelques - autres du *P. Gervasoni* qui étoient tombées entre les mains de M. Baglioni. Mais il y a déjà du tems que celui-ci les a remises à M. Algarotti qui vouloit les donner au Public, & l'on croit que M. Algarotti les

xx P R E F A C E.

a emportées en Prusse, d'où il est arrivé que ni moi, ni le Public n'en avons profité. Si Dieu n'avoit pas enlevé si-tôt de ce monde le P. *Cattaneo*, il est à croire que cet aimable & fervent Missionnaire auroit épuisé la matière, & que nous aurions aujourd'hui de sa main une description complète du *Paraguay*.

Il avoit encore envoyé à son Frere une Relation des Missions du *Paraguay*, composée vers l'an 1690. par un Chanoine Espagnol & reconnue pour véridique en toutes ses parties par tous ceux qui étoient à portée d'en juger; & un autre écrit intitulé, *La Relation historial de las Missions de los Indios que llaman Chiquitos*. Cet ouvrage du P. Jean Patrice Fernandès, fut imprimé à Madrid en 1726. Ce sont-là les principaux Mémoires sur lesquels j'ai travaillé.

P R E F A C E. xxj

J'ai aussi consulté quelques autres livres, qui, quoiqu'ils ne parlent du *Paraguai* qu'en passant, m'ont quelquefois fourni des faits assez intéressans.

Je n'ignore pas que plusieurs Ecrivains ont traité cette matière avant moi. On trouve dans les lettres annuelles de la Société qui s'imprimoient autrefois beaucoup de choses concernant les Missions du *Paraguai*. On y voit avec combien d'ardeur les premiers Missionnaires s'employoient à la conversion des Infidèles, quoique le succès ne répondît pas à leurs travaux. On connoît encore un livre intitulé *Jacobi Ransonier S. J. annuæ Paraquariæ annorum 1626. & 1627.* & un autre du P. Nicolas Mastrilli qui porte le même titre. J'ai eu aussi sous les yeux les Livres suivans, *Francisci Lahier soc. Jesu annuæ Paraquariæ annorum 1635. &*

xxij PREFACE.

duorum sequentium .. Adami Schimbeck Messis Paraquariensis , sive annales illius Provinciæ ab anno 1638. ad 1643. . . Relation de la Province du Paraguai depuis l'an 1635. jusqu'en 1657. ouvrage écrit en Espagnol par le P. Philibert Moner , & traduit par François Hamal. . . Antonii Ruiz de Montoya Historia de Missâ sub Christi jugum Paraquariâ. . . Nicolai de Theco Historia Provinciæ Paraquariæ Societatis Jesu. Livre qu'on dit être très-rare. Jacobi de Machault Relationes de Paraquariâ.

Mais ces Livres écrits en latin pour la plûpart , sont aujourd'hui connus de peu de personnes. D'ailleurs les Ecrivains que je viens de nommer , racontent ce qui se passoit au *Paraguai* , il y a cent ans. Ils sont fort peu propres à nous donner une idée de l'état où se trouve aujourd'hui la Religion dans

ces contrées. Tous les soins des Peres de la Compagnie de Jesus se bornoient anciennement à faire de fréquentes excursions dans l'Amérique Méridionale. Ils convertissoient de tems en tems quelques Indiens ; mais il n'y avoit point de Peuplades Chrétiennes ; & l'on ne voyoit point encore dans le *Paraguay* d'Eglise bâtie en l'honneur du vrai Dieu. Le principal & presque l'unique fruit que l'on recueilloit alors de tant de travaux, c'étoit de baptiser quelques enfans moribons. On retiroit du milieu des Infidèles les adultes qui embrassoient la Foi, & on les engageoit à venir demeurer sur les terres occupées par les Chrétiens.

Tout a bien changé de face. La Croix triomphe dans ces pais barbares. Un grand nombre de Peuplades adorent le vrai Dieu , & jouissent aujourd'hui du

xxiv P R E F A C E.

fort le plus digne d'envie.

Tel est le spectacle que je vais présenter à mes Lecteurs. Je puis répondre de la bonté des Mémoires qui ont servi de matériaux à cet Ouvrage. J'aurois seulement désiré d'avoir une Relation plus détaillée de la nature du pays, des animaux, des arbres & des oiseaux qui s'y trouvent, des propriétés du terrain, de la chasse & de la pêche des Indiens, avec d'autres connoissances de cette espèce, qui auroient eu tout l'agrément de la nouveauté. Mes recherches sur ces différens points n'ont pu me procurer que des notions fort superficielles. J'en dirai du moins assez pour mettre passablement les Lecteurs au fait d'un pays si immense, si éloigné de nos yeux, & du commerce des Européens; d'un pays enfin dont le nom même paroîtra nouveau à quelques Italiens. RELA-



RELATION DES MISSIONS DU PARAGUAI.

DESSEIN DE CET OUVRAGE.

EN TRE toutes les marques qui servent à distinguer l'Eglise Catholique des Sectes livrées à l'erreur, une des plus sensibles est ce zèle ardent qu'elle a toujours témoigné pour la Propagation de l'Evangile. Conduite dans tous les tems par le même esprit de charité, elle n'a point cessé d'envoyer dans toutes les parties de la terre de fervens ouvriers pour y planter la vraie Foi. Et

il s'est toujours trouvé dans son sein des hommes assez courageux pour se livrer sans réserve aux fatigues d'un si pénible ministère, pour affronter tous les dangers qui en sont inséparables. Sans remonter jusqu'à des siècles fort éloignés de nous, il suffit de jeter un coup d'œil sur le tems qui s'est écoulé depuis la découverte du nouveau Monde. Quelle multitude innombrable de Missionnaires s'est empressée d'aller défricher tant de terres incultes ? Est-il une contrée si barbare qui n'ait pas été arrosée de leurs sueurs, & fertilisée par l'effusion de leur sang ? N'avons-nous pas entendu parler de plusieurs d'entr'eux, qui même de nos jours sont morts pour la Foi, comme les premiers Apôtres de la Religion, après avoir vécu comme eux.

Qu'on examine avec attention les différentes Sectes des Hérétiques modernes ; on n'y trouvera point cette espèce de charité héroïque. Uniquement occupés du soin d'étendre leur domination, ils laissent aux Missionnaires de l'Eglise Romaine celui de soumettre les Idolâtres & les Infidèles au joug de l'Evangile ; & ils leur abandonnent sans peine le précieux avantage de consumer leurs forces, &

d'exposer généreusement leur vie pour augmenter l'Empire de J. C.

L'Eglise Romaine conserve donc seule le premier esprit du Christianisme ; seule elle est , comme la primitive Eglise , féconde en Apôtres & en Martyrs. Elle est donc seule la légitime Epouse du Sauveur.

Si les Missions de l'Eglise Catholique lui font honneur , parce qu'elles sont une preuve du zèle qui l'anime , & qui ne peut venir que de l'Esprit-Saint, elles lui en font encore infiniment par la ferveur des nouveaux Chrétiens. Leur vie retrace à nos yeux celle des premiers Fidèles. Tout annonce dans eux qu'ils sont les enfans de cette même Eglise , qui fit autrefois l'admiration du monde Payen. C'est de quoi l'on pourra se convaincre par la lecture de cet ouvrage.

J'ai donc cru ne pouvoir rien faire de plus glorieux à l'Eglise Romaine qu'en donnant une idée de ses Missions , & j'ai choisi pour cet effet celles du *Paraguay* , établies & dirigées par les Peres de la Compagnie de Jesus. J'entreprends d'autant plus volontiers d'écrire sur ce sujet , qu'on est communément peu instruit, sur-tout en Italie, de ce qui concer-

ne le *Paraguay* ; de la maniere dont le Christianisme s'y est introduit , des progrès qu'il y fait chaque jour , & de l'état florissant où il s'y trouve. Je vais présenter aux Lecteurs un tableau fidèle de ce Pais si fortuné : On y verra des hommes les plus barbares peut-être qui fussent au monde , changés en de fervens Chrétiens , des Républiques qui ne connoissent presque d'autres Loix que celles de l'Evangile , & où les vertus les plus parfaites du Christianisme sont devenues , si j'ose ainsi m'exprimer , des vertus communes. Il est important pour l'édification du monde Chrétien , & pour la gloire de l'Eglise Romaine , qu'un si bel établissement & que tant de vertus dignes de notre vénération soit dans les Missionnaires soit dans les Néophytes ne demeurent pas inconnues.

Mais avant que d'entrer en matiere je ne puis me dispenser de donner la notice du Pais qu'habitent les Peuples dont je vais parler ; sans cela je ne saurois bien me faire entendre de la plupart des Lecteurs.

Il faut même que je dise quelque chose de son état passé ; afin qu'on puisse mieux juger de son état présent. C'est

ce que je vais faire le plus brièvement
qu'il me sera possible dans les premiers
Chapitres de cet ouvrage.

CHAPITRE I.

*De l'Amerique Méridionale. Etendue de
la domination Espagnole, & de la
Portugaise dans cette partie du nouveau
Monde.*

LEs Indes Occidentales furent décou-
vertes l'an 1491. par Christophe
Colomb, Génois, & reçurent le nom
d'Amérique, quelques années après, d'A-
meric Vespuce Florentin. Elles sont divi-
sées en deux parties, connues sous les
noms d'Amérique Méridionale, & d'A-
mérique Septentrionale. La première,
pourroit elle seule être regardée comme
une cinquième partie du Monde ; car elle
égale presque l'Afrique & surpasse de
beaucoup l'Europe en grandeur. Sa figu-
re est à peu près triangulaire. Si nous
en croïons quelques Géographes, elle
a plus de 1300. lieues d'étendue du Sep-
tentrion au midi, & environ 1200

d'Orient en Occident. Mais les Géographes & les Voyageurs ne s'accordent guères sur ce point, qui nous importe assez peu pour le présent.

Ce que l'Amérique Méridionale a de plus remarquable, ce sont deux Fleuves les plus grands qui soient sur la terre. L'un est le *Maragnon*, qu'on appelle autrement la Rivière des *Amazones*, parce que les premiers Européens qui navigèrent sur ce Fleuve, virent sur le rivage des femmes armées d'arcs & de flèches. Il prend sa source dans les plus hautes montagnes du Pérou, & après avoir traversé 1000 à 1200 lieues de pays, il va se jeter dans l'Océan, par une embouchure large de 50 lieues.

L'autre grand Fleuve se nomme *Rio de la Plata*, ou la rivière d'argent. Il coule du Septentrion au Midi, & sa largeur à son embouchure est de 40 lieues ou davantage.

Les Espagnols prétendent que toute l'Amérique Méridionale, à la réserve du Brésil, est sous la puissance du Roi d'Espagne. C'est une prétention plutôt qu'un droit réel. On se figure quelquefois sur certaines Relations que les Princes d'Europe, qui possèdent des établissemens en

Amérique sont entièrement les maîtres des vastes contrées qu'elle renferme.

Mais, à dire vrai, il n'y a guères que les côtes maritimes qui leur soient entièrement soumises, & où ils aient des Villes avec un district qui n'est pas ordinairement fort étendu. L'intérieur du pais est habité par des peuples inconnus pour la plupart, qui jouissent encore d'une entière liberté, & qui ne craignent rien tant que de recevoir la loi des Européens.

Ainsi le Brésil qui appartient aux Portugais, est divisé en plusieurs Capitaineries, qui ne s'éloignent pas beaucoup de la côte, si ce n'est du côté où se trouvent les mines d'or & d'argent. On a même découvert dans le Brésil une mine de Diamans; & cette découverte est d'autant plus estimable que le Royaume de Golconde en Asie avoit été jusqu'alors le seul endroit de la terre, d'où l'on tirât les pierres précieuses. Enfin la Domination Portugaise ne s'étend nulle part à plus de cent lieues dans les terres. Le reste du Brésil est occupé par les Indiens ses anciens Maîtres.

Le Roi d'Espagne possède sur la côte Occidentale le Perou, le Chili, ces Provinces si riches & si célèbres; car c'est de-là que

vient cette quantité prodigieuse d'or & d'argent qu'on voit arriver de tems en tems à Cadix. Les Espagnols la partagent fidèlement avec les autres nations de l'Europe. Elle va bientôt après par le commerce mal-entendu qu'en font les Européans se perdre & s'ensevelir dans la Turquie, dans la Perse, dans l'Indoustan, & dans les autres Royaumes de l'Asie. Le Roi d'Espagne a de plus sur la côte Septentrionale la nouvelle Castille, la nouvelle Andaloufie, la nouvelle Grenade. Les Espagnols qui habitent ces florissantes Provinces ont fait quelques conquêtes vers le Midi, ils y ont bâti quelques Villes. Enfin le même Prince possède du côté du Midi les vastes contrées qui sont comprises sous le nom de *Paraguai*, & sur lesquelles nous nous étendrons bientôt davantage.

Ce que je dis ici de l'Amérique Méridionale, il le faut dire à proportion de la Septentrionale, où l'on trouve même encore plus de peuples entièrement inconnus que dans l'autre. On rapporte que le grand fleuve Mississipi arrose plus de 600 lieues de pais avant que de se décharger dans le Golphe du Mexique. Un

François * qui étoit allé presque seul à la découverte du pais, en prit possession pour la Couronne de France ; & afin de rendre sujets du Roi son Maître tant de peuples répandus sur les deux rives du fleuve, il s'avisa de planter fort avant dans les terres une grande Croix, à laquelle étoient attachées les Armes de France.

Divers obstacles empêchent les Princes Européans de pousser bien loin leurs conquêtes dans l'Amérique. Le premier est cet amour de la liberté si naturel à l'homme, & qui n'agit pas avec moins de force sur les cœurs des Sauvages que sur les nôtres. Il n'y a rien qu'ils ne fissent pour se garantir de l'esclavage. On n'a pas assez de monde pour les subjuguier. L'Espagne surtout qui n'est pas fort peuplée, & dont la domination est trop vaste, eu égard au nombre de ses habitans, depuis la découverte du nouveau Monde, est assez occupée à défendre ses anciennes acquisitions. D'ailleurs les Colonies d'Européans qu'on voudroit établir en Amérique sont en danger d'y périr bien-tôt, en changeant de climat ; elles sont trop exposées aux incursions des Barbares, toujours atten-

* M. de la Salle.

tifs à profiter de la foiblesse qui est presque inséparable des nouveaux établissemens.

Mais ce qui a le plus contribué à rendre les Indiens indomprables, ce sont les Espagnols eux-mêmes. Combien de peuplades aujourd'hui peu nombreuses & toujours errantes, ne sont plus que les tristes restes des florissantes Nations que les Espagnols ont détruites ! Tous les Sauvages sont instruits dès l'enfance de ce qu'ont souffert, & de ce que souffrent encore ceux des Indiens qui ont reçu le joug. La maniere tyrannique de commander, & la vie licencieuse qu'ils remarquent dans un grand nombre de Chrétiens les frappent & les scandalisent également. Comme on n'a pas sçu les gagner par la douceur & par l'amour, on ne peut plus espérer de les soumettre que par la violence. Les Indiens opposent la force à la force ; ou s'ils se sentent trop foibles pour résister, se dérobent par une prompte fuite à la servitude qui les menace.

Je ne m'étendrai point ici sur la conduite cruelle & barbare qu'on a reprochée tant de fois aux premiers Conquêteurs Espagnols. Fort peu d'Auteurs ont

traité cette matiere avec impartialité.

Les uns, soit pour rendre les Espagnols odieux, soit par d'autres motifs, paroissent avoir beaucoup grossi les objets, & leur récit a tout l'air de la déclamation. Telle est l'Histoire de Barthélemi de las Casas Dominicain de Séville, & depuis Evêque de Chiapa dans le Mexique. Ce Prélat, grand homme de bien d'ailleurs, avoit été, il est vrai, témoin oculaire d'une partie des choses qu'il racontoit. Il s'étoit même donné bien des peines pour soustraire les Indiens au glaive meurtrier de ses compatriotes. Mais son zèle ardent ne lui laissoit pas toute la liberté nécessaire pour voir d'un œil tranquille ce qui se passoit, & pour le bien distinguer. Les autres semblent avoir trop entrepris, lorsqu'ils ont voulu justifier entièrement les Espagnols qui subjuguèrent l'Amérique. On ne peut nier que le courage de ces Conquistadors, n'ait quelquefois dégénéré en barbarie.

Mais sans entrer sur cela dans des détails étrangers au sujet principal de cet ouvrage, il suffit d'observer que les Indiens qui survécurent à la conquête & ceux que leur éloignement mettoit à

couvert de la fureur des Espagnols concurent une haine implacable contre les Européans & conséquemment contre leur Religion. On ressent tous les jours les tristes effets de cette haine.

Elle se transmet des peres aux enfans, & il est probable qu'elle passera jusqu'à la postérité la plus reculée. Cela est d'autant plus à craindre que si l'on ne fait plus couler des flots de sang Indien, les peuples qui se sont soumis aux Espagnols, n'ont point cessé d'être en butte à bien des mauvais traitemens. En vain les Rois Catholiques ont porté en divers tems, pour adoucir le joug à leurs nouveaux sujets, des Edits remplis d'humanité, il y a toujours eû dans ces pays des hommes, qui se voyans si éloignés des yeux du Prince, se sont flattés de commettre impunément les plus grands crimes, & n'ont que trop réussi dans leurs détestables projets. Ils ont foulé aux pieds toutes les loix divines & humaines; insensibles aux véritables intérêts de l'Estat & de la Religion, ils n'ont écouté que la voix de la cupidité. Nous parlerons bien-tôt plus au long des excès auxquels ils se sont abandonnés.

CHAPITRE II.

Des Provinces que possède le Roi d'Espagne au Midi de l'Amérique Méridionale. Description du Paraguai.

TOUT la Côte Maritime du Brésil appartient aux Portugais. Ils prétendirent autrefois étendre leur domination jusques sur les bords de la rivière de la Plata ; mais malgré leurs prétentions les Espagnols se sont toujours attribué cette partie de la Côte , qui est située entre le Cap S. Vincent & l'embouchure de la Rivière , quoiqu'ils n'y aient envoyé aucune Colonie. Cependant les Portugais sont venus à bout de bâtir un fort dans l'Isle de S. Gabriel , vis-à-vis de Buenos Ayres , & ils s'y sont maintenus jusqu'à présent quelques efforts que l'on ait fait pour les en chasser*. Cet

* Cet établissement des Portugais se nomme *la nouvelle Colonie* , ou la *Colonie du Saint Sacrement*. Le Roi de Portugal en a fait l'échange contre quelques Contrées du Paraguai voisines du Brésil , que le Roi d'Espagne s'engageoit à lui céder par un traité conclu pendant l'éré de 1752. Ce traité n'a point encore été mis à exécution.

établissement a toujours été fort préjudiciable à la nation Espagnole, comme nous le verrons dans la suite. Du reste le pais dont je viens de faire mention, n'est habité que par des Sauvages, qui paroissent même être en assez petit nombre..

Les Rois d'Espagne ont divisé le vaste pais qu'ils possèdent entre le Brésil & le Pérou au Midi de l'Amérique Méridionale, en quatre Provinces ou Gouvernemens ; qui sont la *Magellanique*, le *Tucuman*, le *Paraguay*, & celui qu'on nomme *Rio de la Plata*. Dans ces Gouvernemens se trouvent renfermées les Provinces de *Ciaco*, du *Parana*, de *Guaïra*, & de l'*Uruguay*.

Le Gouvernement de la Magellanique, est le plus avancé vers le Midi. Son étendue du Nord au Sud est d'environ 330 lieues, il se termine en pointe près du Détroit de Magellan qui doit son nom, comme on sait, à celui qui découvrit le premier ce passage pour aller à la Mer du Sud. Les habitans de la Magellanique s'appellent *Patagons* : Ce sont des hommes d'une taille gigantesque, aussi féroces que robustes : & qui vivent dans les forêts sans

Loix comme sans Religion. Quoique les Espagnols se disent Souverains de ce vaste Pais; il leur manque encore le consentement des Patagons pour y régner paisiblement. Un ou deux Forts qu'on avoit bâties sur le détroit de Magellan sont tombés bientôt en ruine; les Garnisons qu'on y avoit mises ayant péri de faim, de froid & de misère. Quoique la Magellanique soit fort exposée à la rigueur des hyvers; il s'y trouve de bons pâturages, de belles forêts, grand nombre d'animaux. La pêche y est surtout fort abondante.

La Province de Tucuman située à l'Occident du Paraguay en tirant un peu vers le Nord, vaut mieux que la Magellanique, l'air y est plus tempéré, la terre plus fertile. Elle est arrosée par deux grands Fleuves très poissonneux, qui dans la saison des pluies inondent & fertilisent les campagnes. Comme le pais est rempli de paturages excellens, les bœufs, les moutons, les cerfs, &c. s'y multiplient prodigieusement chaque année. On y rencontre presque à chaque pas du gibier de toute espece, qui souvent se laisse prendre à la main; des pigeons sur tout & des perdrix, moins bonnes à la vérité que celles qui naissent

en Europe. On y fabrique beaucoup d'étoffes de laine & de coton, & l'on y a découvert une fort belle mine de sel crystallin.

On compte dans cette Province trois Villes bâties par les Espagnols; sçavoir, Saint Jacques de l'Esterro, S. Miguel & Cordoue. Les Peres de la Compagnie de Jesus ont à Cordoue une célèbre Université, où viennent étudier les jeunes Espagnols qui veulent s'instruire dans les sciences. Quelques autres Colonies peu nombreuses d'Espagnols répandues çà & là dans les plaines immenses du Tucuman portent le nom de Villes. On dit qu'elles sont au moins à 50 ou 60 lieues les unes des autres.

Les Provinces de *Rio de la Plata* & du *Paraguai* ont quatre Villes principales. Ce sont l'*Assomption*, Capitale du *Paraguai*, *Buenos-Ayres*, Capitale de *Rio de la Plata*, *Corientes* & *Santafé*. Les deux premières ont chacune leur Evêque.

L'*Assomption* est à 200 lieues ou environ de *Santafé*, & *Santafé* à 90 lieues de *Buenos-Ayres*. Les Espagnols avoient fondé quelques autres petites Villes ou Co'onies dans le *Parana* & dans l'*Uraguai*

guai ; mais la plûpart ont été détruites par les Mammelus espece de nation que nous ferons bientôt connoître.

Il ne manque à tous ces pais pour être comparables aux meilleures contrées de l'Europe , que d'être cultivées par des peuples moins ennemis du travail. Ces bois si épais qui naissent d'eux-mêmes presque par-tout ; ces campagnes toujours vertes qui s'étendent depuis *Buenos-Ayres* jusqu'à Cordoue , sont une preuve non-équivoque de la bonté des terres ; sans parler de cette multitude innombrable de bœufs & de chevaux sauvages qu'on voit aux environs de *Buenos-Ayres*. Au reste il paroît que cette multiplication prodigieuse des bestiaux est une propriété singuliere de l'Amérique Méridionale. Je tiens cette remarque d'une personne fort judicieuse , qui ayant passé plusieurs années au service du Roi d'Espagne dans cette partie du nouveau monde l'a parcourue presque toute entiere.

Les chevaux , les bœufs & plusieurs autres animaux dont on voit aujourd'hui un si grand nombre en Amérique , viennent de ceux que les Espagnols y avoient amenés lorsqu'ils commencerent à s'y

établir. Quelques-uns de ces animaux domestiques abandonnerent leurs maîtres, pour aller chercher la liberté dans les bois. On a peine à concevoir comment ces animaux se sont si fort multipliés, vû la quantité de lions, de tigres, d'ours, de chiens & de chats sauvages qui leur font une guerre continuelle. La surprise redouble quand on sçait combien * les habitans du país en tuent chaque année.

Comme je parlerai principalement dans cet Ouvrage des Peuples qui habitent le *Paraguay*, on attend de moi sans doute que je donne une connoissance plus détaillée de cette Province. Je vais tâcher de remplir l'attente du Lecteur sur ce point. Mais je dois avertir auparavant que je comprends ici sous le nom de *Paraguay*, non-seulement la Province qui porte ce nom, mais encore tous les país où les Peres de la Compagnie de Jesus ont établi les Missions florissantes que je me propose de faire connoître, c'est-à-dire presque tout l'intérieur de l'Amérique Méridionale.

* V. la troisième des Lettres du P. Cattaneo imprimées à la fin de cet Ouvrage.

Le *Paraguay* doit son nom au grand Fleuve *Paraguay*, comme la Province appelée *Rio de la Plata* doit le sien à la partie inférieure du même Fleuve, qui prend un peu au-dessus de *Buenos-Ayres* le nom de *Rio de la Plata*, ou de Rivière d'argent; ce nom lui fut donné par les premiers Espagnols qui navigerent sur ce Fleuve, apparemment parce qu'ils y trouverent quelques paillettes d'argent mêlé parmi le sable. Certains Géographes assurent qu'il y a des mines d'or & d'argent aux environs du Fleuve; mais il leur seroit fort difficile de prouver ce qu'ils avancent. C'est du moins une chose certaine, que le *Paraguay* ne produit ni fer ni cuivre; quant aux mines d'or & d'argent, nous montrerons ailleurs * d'une manière plus positive ce qu'il en faut penser.

Le Fleuve *Paraguay* sort du fameux Lac des *Xarayes* ou *Carayes* sous le seizième degré de latitude Méridionale. Ce climat est néanmoins fort tempéré. Les terres qui environnent le Lac furent autrefois très-peuplées. Elles l'ont été beaucoup moins depuis que les Mamelus

ont ravagé ces contrées. On pourra juger parce que je vais dire de la grandeur du Lac des *Xaraies*. La seule Isle des *Orejones* qui se trouve avec plusieurs autres au milieu de ce Lac, est longue de 40 lieues & large de dix. C'est-là que commence le Fleuve *Paraguay* qui en descendant vers le Midi reçoit à sa droite plusieurs grosses Rivières. Les plus considérables sont le *Pilcomaio*, le *Vermejo* & le *Salado*. A sa gauche il reçoit sous le vingt-septième degré de latitude Méridionale le Fleuve *Parana*, aussi grand pour le moins que le *Paraguay*. Son nom est une preuve de sa grandeur; car le mot *Parana* signifie la mer dans la langue des Indiens. L'*Uruguay* autre Fleuve immense vient encore grossir les eaux du *Paraguay* vers le trente-quatrième degré de latitude Méridionale.

La plupart des pais situés le long des Fleuves dont je viens de parler, offrent à la vue de belles plaines arrosées par un grand nombre de petites Rivières, d'agréables côteaux, d'épaisses Forêts. Si l'on y rencontre quelques endroits arides ou marécageux, ils sont si rares qu'on doit presque les compter pour rien.

Si les Indiens sçavoient mettre leurs

Terres en valeur, il n'y auroit peut-être point au monde de plus beau país que celui qu'ils occupent ; mais la plupart sont si paresseux qu'ils ne pensent pas même à les cultiver. Ils vivent de leur chasse & de leur pêche, des fruits & des racines que la terre produit d'elle-même.

Sans parler ici du Mayz dont les Indiens soumis aux Espagnols se servent communément pour faire du pain, ni du *Manioc* & de l'*Yuca*, racines dont on fait la Cassave, autre sorte de pain fort utile en voyage, parce qu'il se conserve long-tems ; toutes les especes de grains & de légumes que les Espagnols ont semées dans le *Paraguai* y sont venues à merveille. On n'y voit que très-peu de vignes, il est vrai, soit parce que le terroir n'y est pas propre, soit parce que les Missionnaires ont empêché qu'elles n'y devinssent communes, afin de prévenir les désordres que l'usage du vin a coûtume de produire. Au défaut de cette liqueur les Indiens boivent dans leurs festins une espece de biere, qui n'est autre chose que de l'eau, dans laquelle on a laissé fermenter pendant deux ou trois jours de la farine de Mayz qu'on a fait germer dans l'eau, & passer au feu avant

que de le moudre. Cette liqueur qui est capable d'enyvrer se nomme *Chica* ou *Ciccia*. Les Indiens ne connoissent rien de plus délicieux. On dit * que la *Chica* est plus agréable au goût que le cidre, plus légère & plus saine que la biere d'Europe, qu'elle augmente les forces & qu'elle entretient l'embonpoint.

On voit au *Paraguay*, surtout dans les Isles, une multitude de divers oiseaux dont les uns sont regardés comme des mets fort délicats, les autres, par la diversité de leur plumage présentent à la vue un spectacle très agréable. De ce nombre sont les Perroquets, oiseaux trop connus en Europe, pour qu'il soit nécessaire d'en parler, mais fort incommodés pour les Indiens qui cultivent le *Mayz* : car les Perroquets aiment beaucoup cette espee de grain, & font de grands ravages dans les champs qui en sont semés.

L'oiseau le plus remarquable qui se trouve dans ces contrées, est celui à qui sa petitesse a fait donner le nom d'oiseau mouche ; il unit aux couleurs les plus brillantes la voix & le chant du rossignol.

* Gonzales d'Oviedo, Sommaire des Indes Occidentales.

on est extrêmement surpris quand on l'entend chanter , qu'une si forte voix puisse sortir d'un si petit corps.

Ce seroit trop m'écarter de mon sujet principal , que de m'arrêter à décrire toutes les différentes productions du *Paraguay*. D'ailleurs les Missionnaires ne nous ont pas donné sur ce point toutes les connoissances que nous pourrions désirer. Bornons-nous donc à ce qu'il y a de plus singulier , & tâchons d'en donner une idée en peu de mots.

Le *Paraguay* produit toutes les espèces d'arbres que nous connoissons en Europe , soit qu'ils y aient été plantés par la main du Créateur , soit qu'ils y aient été portés par les Espagnols. On y trouve en quelques endroits le fameux arbre du Brésil , quoiqu'il soit beaucoup plus commun dans le vaste & beau pays qui porte son nom ; on y voit presque partout un très-grand nombre de ces arbrisseaux qui portent le coton , & c'est-là une des principales richesses du pays. Les cannes de sucre y naissent sans culture dans les lieux humides ; mais les Indiens n'en savent faire aucun usage.

Un arbre fort estimable , & qui ne se

trouve guères que dans le *Paraguai*, c'est celui d'où l'on tire une liqueur nommée *sang de Dragon*, & sur laquelle on a débité bien des fables. Etant épaissie elle s'apporte en Europe & se vend fort chere. Il naît sur les bords du fleuve *Paraguai*, une espece de Bamboux si longs & si forts qu'on en construit des échelles assez hautes.

Enfin il n'est pas rare de trouver dans les bois de la canelle sauvage, qui se vend quelquefois en Europe pour de la canelle de Ceilan. Une autre écorce dont j'ignore le nom passe pour très-salutaire à l'estomach; étant prise à propos, elle calme sur le champ, dit-on, toute sorte de douleurs.

Le *Paraguai* produit encore quelques fruits singuliers que l'on fera peut-être bien aisé de connoître.

Il en est un qui ressemble assez à une grappe de raisins; mais la grappe est composée de grains aussi menus que ceux du poivre. Ce fruit qu'on appelle *Mbegue* est d'un goût & d'une odeur fort agréables. Chaque grain de la grappe ne renferme qu'une seule graine aussi petite que le millet, & qui lorsqu'on l'écrase dans la bouche pique plus que le poivre même.

même. On mange ordinairement ce fruit à la fin du repas. Suivant la quantité plus ou moins grande qu'on en mange, il procure quelques heures après une évacuation douce & facile.

La *Pigna* autre fruit de ce país a quelque ressemblance avec la pomme de pin. C'est ce qui a fait donner le nom de pin à l'arbre qui le produit. Cependant la figure de la *Pigna* approche davantage de celle de l'artichaut. Sa chair jaune comme celle du coing lui est fort supérieure & pour le parfum & pour la saveur.

On vante beaucoup une plante du Paraguai appelée *Mburufugia*, d'où naît d'abord une fort belle fleur qu'on nomme fleur de la passion & qui se change en une espèce de calebasse grosse comme un œuf de poule. Quand elle est mûre on la suce & l'on en tire une liqueur délicate & assez épaisse, semblable à un jaune d'œuf frais & cuit à propos. Elle est rafraîchissante & cordiale.

Une autre plante nommée *Pacoë*, porte des Cosses longues, grosses & de plusieurs couleurs, ces Cosses renferment une espèce de Fèves de très-bon goût*. On trouve aussi des Ananas dans le

* L'Auteur parle apparemment du Cacao.

Paraguai, mais en assez petite quantité.

Avant que de finir cet article, il ne sera pas inutile de faire connoître l'herbe fameuse du *Paraguai*, dont on use au Pérou, comme on fait du Thé à la Chine & en Europe. Ce qu'on appelle *herbe du Paraguai*, est la feuille d'un arbre ou arbrisseau qui ne se trouvoit d'abord que sur les montagnes de *Maracayn*, à deux cens lieues des peuplades Chrétiennes. Lorsque ces peuplades s'établirent, on y fit venir de jeunes plans de *Maracayn*, qu'on mit dans les terres nouvellement défrichées, quoique ces plans aient assez bien réussi, la feuille des arbres sauvages de *Maracayn* est toujours la plus estimée. Les Indiens apportent tous les ans une certaine quantité d'herbe du *Paraguai* dans les Villes Espagnoles, où ils l'échangent contre les denrées & les autres marchandises dont ils ont besoin. Ce commerce a servi de fondement à bien des cabornies, comme nous le ferons voir ailleurs.

Je passe sous silence les Serpens, les Lions, les Tigres, les Ours qui naissent au *Paraguai*, surtout dans les forêts qui

sont les plus voisines de la mer. J'aurai souvent occasion d'en parler ailleurs. Il suffit pour le présent d'observer que ces différentes bêtes ne nuisent gueres qu'à ceux qui les attrquent. Les Fourmis & les Singes font beaucoup plus de mal. Car les unes qui sont en plus grand nombre au *Paraguay* que partout ailleurs, rongent les plantes encore tendres, & les empêchent de profiter. Les autres désolent la campagne, dépouillent les arbres de leurs fruits, & ravagent les moissons. On en voit qui sont presque aussi gros que des hommes. Quelques peuples savent pourtant mettre à profit le voisinage des Singes. Ils les tuent & les mangent, non seulement sans répugnance, mais avec plaisir.

On dit que les Habitans du *Paraguay* ont un excellent remède contre la morsure des Serpens dans une herbe qu'on appelle pour cette raison *herbe de la Vipere*. Sa vertu est si grande qu'étant macérée, lorsqu'elle est encore verte, & appliquée sur la partie qui a été mordue, elle opère une prompte guérison. L'eau dans laquelle on a fait infuser cette herbe verte ou sèche, n'est pas moins salubre.

CHAPITRE III.

*Génie & Mœurs des Indiens barbares
qui vivent en liberté.*

J'AI dit que les Espagnols avoient bâti des Villes, & fondé des Colonies dans les Provinces qu'ils occupent au Midi de l'Amérique Méridionale, mais il ne faut pas croire pour cela que le Roi d'Espagne soit Maître de tout le pais. Comme les Villes qu'il possède sont à une grande distance les unes des autres, on rencontre dans l'espace qui les sépare des peuplades Indiennes toujours ennemies des Chrétiens, ou qui sans être en guerre avec eux, ne craignent rien tant que de les avoir pour Maîtres. Le Roi Catholique n'a d'autres sujets parmi les Indiens que ceux qui ont embrassé la Religion Chrétienne. Les uns sont sur le pied d'esclaves, les autres paient seulement un tribut. C'est surtout des derniers que j'ai à parler dans cet ouvrage.

Mais avant que d'en parler, il faut que je fasse connoître les mœurs des Indiens

Sauvages qui vivent en liberté. Cette connoissance est nécessaire pour bien comprendre quels furent autrefois ceux qui vivent aujourd'hui sous les loix du Christianisme, & le changement admirable que la grace divine a produit dans eux.

Les Sauvages ne connoissent entre eux ni Princes ni Rois; s'il se trouve parmi-eux quelque espèce de Républiques, elles n'ont point de forme stable; on n'y connoît ni loix, ni aucune règle fixe pour le gouvernement civil, & pour l'administration de la Justice. Chaque famille, & même chaque Indien se croient absolument libres, & vivent dans une entière indépendance. Mais comme les discordes intestines, & les fréquentes guerres qu'ils ont à soutenir contre leurs voisins, mettent leur liberté dans un danger continuel, ils ont appris de la nécessité à former entr'eux une sorte de société, & à se choisir un Chef, qu'ils nomment Cacique, c'est-à-dire, Capitaine ou Commandant. En le choisissant ils ne prétendent pas se donner un Maître. C'est plutôt un pere & un directeur, sous la conduite duquel ils se mettent. On n'est point élevé à cette di-

gnité, si l'on n'a donné des preuves éclatantes de sa valeur. Plus un Cacique devient fameux par ses exploits, plus sa peuplade s'augmente. Il aura quelquefois sous lui jusqu'à cent familles.

Si nous en croyons quelques anciens Missionnaires, il y a parmi les Caciques des Magiciens qui savent rendre leur autorité respectable par les maléfices qu'ils emploient en secret contre ceux dont ils sont mécontents. S'ils entreprennent de les punir publiquement par la voie d'une Justice réglée, on ne tarderoit pas à les abandonner. Ces imposteurs font entendre au peuple que les sygres & les tempêtes sont à leurs ordres pour dévorer, & pour perdre quiconque refusera d'obéir. On les croit avec d'autant plus de facilité qu'il n'est pas rare de voir ceux que le Cacique a menacé, se consumer & dépérir peu à peu; vrai-semblablement, parce qu'on a su leur faire prendre secrètement du poison. Les Missionnaires ajoutent que pour parvenir à la dignité de Cacique, qui est fort recherchée, les prétendans ont recours à quelque fameux Magicien. Celui-ci après les avoir bien frotté de la graisse de divers animaux, a-

près les avoir fatigués par divers exercices fort rudes , leur fait voir le Diable , qui s'entretient quelque tems avec eux, & leur promet sa protection. Il est aisé de voir que ce sont-là de pures supercheries de ces prétendus Magiciens. Certainement les bons Missionnaires que j'ai cités , ne racontent les apparitions des esprits des ténèbres que sur le rapport d'autrui.

Ces petites Républiques ou Peuplades d'Indiens se dissipent avec la même facilité qu'elles se forment. Chacun étant son maître, on se sépare dès qu'on est mécontent du Cacique , & l'on passe sous un autre. Ce que les Indiens laissent dans un lieu en le quittant , est si peu de chose qu'il leur est très-facile de réparer en peu de tems leur perte. Leurs demeures ne sont que de misérables cabanes bâties au milieu des bois avec des branches d'arbres ou des Bamboux , mis les uns auprès des autres , sans ordre & sans dessein. La porte en est ordinairement si basse qu'on ne peut y entrer qu'en se traînant presque à terre. Lorsqu'on leur demande la raison d'une structure si bizarre , ils répondent qu'ils ne sçauroient autrement se défendre des mouches, des cousins & des autres insectes.

tes, dont l'air est rempli dans les tems pluvieux, ni se mettre à couvert des flèches que leurs ennemis ne manqueroient pas de leur tirer la nuit par la porte de la cabane si elle étoit plus haute. Il en coûte peu pour rebâtir de semblables édifices: Tous leurs meubles se réduisent à quelques vases de terre.

Plusieurs de ces peuples ne cultivent & n'ensemencent point leurs terres. Comme ils ne se mettent guères en peine de l'avenir, leur gourmandise les excite à consommer sans mesure tout ce qu'ils ont de vivres sans s'embarrasser du lendemain.

Ils vivent comme nous l'avons dit de leur chasse & de leur pêche, de fruits sauvages, de miel qu'ils trouvent dans les bois, ou de racines qui naissent sans culture. Les Cerfs & les Sangliers sont en si grande quantité dans les forêts que les Sauvages peuvent en peu d'heures renouveler leurs provisions, les lacs sont également remplis de très-gros poissons. Mais afin de trouver toujours une plus grande abondance de toutes ces choses, les Indiens changent souvent de demeure, & c'est la même raison qui les empêche de se rassembler en grand nom-

bre dans un même lieu, & l'un des plus grands obstacles à leur conversion.

Du reste la plupart sèment & cultivent le Mayz & le Manioc, dont ils font une espèce de bouillie, du pain, & la *Chica* leurs délices. C'est leur unique occupation le matin. Ils passent le reste de la journée en jeux & en divertissemens; à moins que la nécessité ne les oblige d'aller à la chasse. Au défaut de charrues, ils se servent pour remuer la terre de pieux faits d'un bois si dur, qu'il leur tient lieu de fer, dont ces contrées sont absolument dépourvues.

Les Indiens sont presque tous d'une taille fort haute, fort agiles & fort dispos. Les traits de leur visage ne sont pas différens de ceux des Européens. Cependant il est aisé de les reconnoître à leur teint bazanné. Ils laissent croître leurs cheveux; parce qu'une grande partie de la beauté, consiste dans l'idée de ces peuples, à les avoir extrêmement longs; rien cependant ne les défigure davantage.

La plupart des Sauvages ne portent point de vêtemens. Ils se mettent autour du col en guise de collier certaines pierres que l'on prendroit pour des éme-

taudes ou pour des rubis encore brutes.
Quelques-uns ont de petits os enchassés
dans le menton, ce qui passe chez eux
pour une grande magnificence. Dans les
jours de cérémonie, ils s'attachent au-
tour du corps une bande ou ceinture faite
de plumes de différentes couleurs, dont
la vue est assez agréable, & ils mettent sur
leur tête des panaches faits de semblables
plumes. Les femmes portent presque
partout une espèce de chemise appelée
Tipoy, avec des manches assez courtes.
Quelques Peuples qui sont plus exposés
ou plus sensibles au froid se couvrent
d'une peau de bœuf ou d'autre animal.
Ils la portent l'été le poil en dehors, &
l'hiver ils tournent le poil en dedans.
L'adresse & la valeur sont presque les
seules qualités que les Sauvages estiment
& dont ils se piquent. On leur apprend de
bonne heure à tirer de l'arc, & à manier
les autres armes qui sont en usage par-
mi eux. Ils deviennent si habiles dans
ces exercices qu'ils manquent rarement
leur coup, même en tirant au vol. Les
massues dont ils se servent dans les combats
sont faites d'un bois dur & pesant. Elles
sont tranchantes des deux côtés, fort épaisses
au milieu, & elles se terminent en

pointe. A ces armes offensives quelques-uns ajoutent , lorsqu'ils vont à la guerre, un grand bouclier d'écorce pour se garantir des traits de leurs ennemis.

Les Indiens sont tellement vindicatifs que la moindre injure reçue , le plus léger mécontentement suffisent pour faire naître la guerre entre deux peuplades. Il n'est pas rare qu'ils prennent les armes pour disputer à quelque peuple voisin un morceau de fer plus estimé chez eux que l'or & l'argent ne le sont parmi nous. Ils les prennent aussi quelquefois par pur caprice, & pour s'acquérir la réputation de bravoure.

Peut-être les Européens ne sont-ils pas en état de sentir tout ce qu'il y a de barbare dans un tel procédé , parce qu'ils sont accoutumés eux-mêmes à s'armer les uns contre les autres. Ce qui inspirera le plus d'horreur , ce sera sans doute d'entendre dire que les Indiens mangent de la chair humaine , & que par cette raison ils font à la guerre le plus de prisonniers qu'ils peuvent pour dévorer ensuite les membres sanglans de ces malheureux ; qu'en tems de paix les Indiens d'une même peuplade se pour-

suivent & se tendent mutuellement des pièges afin d'assouvir leur appétit féroce. C'est-là sans doute le comble de la barbarie & de la cruauté.

Mais il en faut convenir : beaucoup d'Indiens jusques dans le sein de l'infidélité ont en horreur une coutume si barbare. Il en est d'un caractère humain & pacifique. Ceux-ci vivent tranquilles entr'eux ; ou s'ils prennent les armes contre leurs voisins , ce n'est que quand la nécessité les y oblige. Ce sont les plus redoutables dans les combats. Mais ils semblent déposer toute leur haine après la victoire. Bien loin de manger leurs prisonniers , ils employent toute sorte de moyens pour les gagner , pour les engager à se fixer & à s'établir parmi leurs vainqueurs.

C'est une coutume assez généralement répandue chez les Indiens de manger la viande à moitié cuite ; ce qui marque dans eux un vigoureux estomach , & peut-être encore plus une gourmandise bien forte & bien impatiente.

De-là naissent différentes maladies , auxquelles les Indiens sont sujets ; la plus dangereuse de toutes est la petite vérole , qui fait autant de ravages dans

les peuplades Indiennes , qu'en fait quelquefois parmi nous la peste , lorsqu'on nous l'apporte du Levant. Dès que les Indiens s'apperçoivent que quelqu'un est attaqué de cette maladie contagieuse & presque toujours mortelle au Paraguai , ils abandonnent aussi-tôt l'habitation, & ils se retirent précipitamment dans les bois , après avoir mis auprès du malade des vivres pour trois ou quatre jours. On vient de tems en tems renouveler sa provision jusqu'à ce qu'il soit mort ou guéri. Telle est la conduite des barbares dans ces occasions ; mais celle des Chrétiens est bien différente , & leurs soins s'étendent jusqu'aux Infidèles qui vivent dans leur voisinage.

Au reste entreprendre de faire une peinture des mœurs qui convienne également à tous ces peuples , ce seroit former un projet impossible. On conçoit que les coutumes & les usages doivent varier presque à l'infini. Je me contente donc de rapporter les choses qui paroissent les plus universellement établies parmi les Sauvages. Il y a encore plus de diversité dans leurs langues que dans leurs mœurs. Aucune de ces langues n'est fort répandue. Elles changent très-souvent

d'une peuplade à l'autre, & c'est un des plus grands obstacles à la propagation de l'Evangile.

On peut dire en général qu'il y a deux espèces d'hommes dans le pays dont je parle. Les uns n'ont rien que de barbare, les autres conservent jusques dans le centre de la barbarie, où ils vivent, des qualités estimables, soit que la nature les ait ainsi formés, soit que cela vienne de l'éducation. Les Historiens faute de remarquer cette différence ont été peu d'accord sur le génie & le caractère des Indiens, & ils nous en ont fait des peintures qui ne se ressemblent guères.

Tantôt on nous les représente comme des gens grossiers, aussi bornés dans leurs vues qu'inconstans dans leurs résolutions, capables d'embrasser aujourd'hui le Christianisme, & de retourner demain dans leurs bois, pour y reprendre leurs habitudes brutales. Tantôt on nous dit que ce sont des hommes d'un tempérament vif & plein de feu, d'une patience admirable dans le travail, pleins d'esprit & d'intelligence, de docilité pour ceux qui ont droit de leur commander; en un mot attentifs à suivre en tout les

lumières de la droite raison,

Telle est l'idée que nous donne *Bartolomei de las Casas*, cet Evêque de *Chiapa*, que j'ai déjà cité, des Indiens qui habitoient le Mexique, le Pérou & plusieurs Isles de l'Amérique, lorsque les Espagnols y vinrent aborder pour la première fois. Mais il faut observer que ces Peuples étoient déjà civilisés, ils avoient un Roi, environné d'une Cour brillante, ce qui ne se trouve dans nulle autre contrée de l'Amérique Méridionale. C'étoit, sans doute, l'habitude d'obéir à leurs Princes qui les avoit humanisés.

Ce seroit donc à tort qu'on voudroit juger des autres Indiens par ceux-là. Les bonnes ou les mauvaises coutumes établies dans chaque canton passent des pères aux enfans. La bonne ou la mauvaise éducation qu'on y reçoit l'emporte sur le caractère propre des particuliers.

Des Nations aussi barbares & aussi grossières que le sont la plupart de celles qui habitent le Paraguai, ne sentant point au dedans d'elles-mêmes le frein des loix divines & humaines, il ne faut pas s'étonner qu'il y ait parmi elles si peu d'humanité que les jeunes gens mal

élevés, & n'ayans sous les yeux que de mauvais exemples se livrent à la dissolution & à la débauche; qu'accoutumés à la chasse & à la pêche, exercices fatigans, mais qui ne sont pas sans quelque plaisir, ils négligent le soin de cultiver les campagnes, enfin que l'ivrognerie soit un vice universel chez ces peuples; ils ne manquent guères de s'enivrer quand ils ont à discrétion de la *Chica*, & surtout lorsqu'ils reçoivent des Européens quelques bouteilles de vin ou d'eau-de-vie.

La saison pluvieuse est pour eux un temps de réjouissance. Leurs festins & leurs danses durent ordinairement deux ou trois jours de suite, & autant de nuits; ils en passent la plus grande partie à boire; & il arrive assez souvent que les fumées de la *Chica* venant à leur troubler le cerveau, ils font succéder les disputes, les querelles & les meurtres à la joie & aux divertissemens.

Il est permis aux Caciques d'avoir plusieurs femmes: les autres Indiens n'en peuvent avoir plus d'une. Mais si par hazard ils s'en dégoûtent, ils ont droit de la renvoyer & d'en prendre une autre. Jamais un père n'accorde sa fille en mariage

mariage, à moins que le prétendant n'ait donné des preuves de son adresse & de sa valeur. Celui-ci va donc à la chasse, il tue le plus qu'il peut de gibier, il l'apporte à l'entrée de la cabanne, où demeure celle qu'il veut épouser, & se retire sans dire mot. Par l'espèce & par la quantité du gibier les parens jugent si c'est un homme de cœur, & s'il mérite d'obtenir leur fille en mariage.

Beaucoup d'Indiens n'ont point d'autre lit que la terre, ou quelques ais bruts, sur lesquels ils étendent une natte de jonc, & la peau des animaux qu'ils ont tués. Ils se croient fort heureux quand ils peuvent se procurer un *Hamac*, c'est une espèce de filet suspendu entre quatre pieux, & qui leur sert même en voyage; lorsque la nuit arrive, ils le suspendent à des arbres, pour-y prendre leur repos.

Vers le coucher du Soleil les Sauvages font un dernier repas, après lequel ils vont tout de suite se mettre au lit. Mais les jeunes gens qui ne sont pas encore mariés prennent d'ordinaire ce tems-là pour se réunir & dansent pendant deux ou trois heures au son d'une espèce de flute ou de flageolet. Les filles forment en dan-

font un grand cercle autour des garçons.

Les Indiens qui cultivent le Mayz se partagent en plusieurs bandes aussi-tôt après la récolte & vont à la chasse dans les bois.

Afin que la chair des animaux qu'ils tuent ne se gâte point, ils la font passer au feu & dessécher, de manière qu'elle devient aussi dure que du bois.

Ils retournent ensuite chez eux au mois d'Août pour ensemençer leurs terres. Les pluies presque continuelles qui tombent depuis le mois de Décembre jusqu'en Mai, ne leur permettent pas de s'éloigner beaucoup de leur peuplade; ainsi tout commerce est alors interrompu. Les fleuves se débordent & forment des marais qui se trouvent ensuite remplis de poissons. Quand les eaux se sont entièrement retirées, on reprend les travaux de la terre jusqu'à la récolte.

CHAPITRE IV.

Religion des Sauvages de l'Amérique Méridionale.

QUOIQUE peu de Nations dans le monde poussent la barbarie jusqu'à ne pas reconnoître quelque être supé-

rieur digne de nos hommages ; on sçait à n'en pouvoir douter , que plusieurs peuples du *Paraguai* , ne rendent aucun culte extérieur à Dieu ni au Démon. Ils sont néanmoins persuadés que celui-ci existe, & ils le craignent beaucoup. Ils croient aussi que l'ame ne périt pas avec le corps : ce qui paroît par le soin qu'ils prennent en ensevelissant leurs morts, de mettre auprès d'eux des vivres, un arc & des flèches, afin qu'ils puissent pourvoir à leur subsistance dans l'autre vie, & que la faim ne les engage pas à revenir dans ce monde tourmenter les vivans. Ce principe universellement reçu parmi les Indiens est d'une grande utilité pour les conduire à la connoissance de Dieu. Du reste la plupart ne pensent pas à ce que deviennent les ames après la mort.

Ils donnent à la Lune le titre de mere, & ils l'honorent en cette qualité. Quand elle s'éclipse on les voit sortir précipitamment de leurs cabannes , en poussant des cris & des hurlemens lamentables , & lancer dans l'air une grande quantité de flèches , pour la défendre , disent-ils, des chiens qui s'étant jetés sur elle , la déchirent & la mettent en sang. Car telle est selon ces peuples l'origine des Eclip-

ses. Ils ne cessent point de tirer des flèches, que la Lune n'ait recouvré toute sa splendeur. On sait que plusieurs peuples de l'Asie, quoique civilisés, pensent sur les Eclipses de Lune à peu près comme les Sauvages de l'Amérique.

Lorsqu'il tonne, les Américains s'imaginent que l'orage est suscité par l'ame de quelqu'un de leurs ennemis morts, qui veulent venger la honte de leur défaite. Tous les Sauvages sont fort superstitieux dans la recherche de l'avenir; ils consultent souvent le chant des oiseaux, les changemens qui surviennent aux arbres, & les cris de certains animaux. Ce sont là leurs oracles, & ils croient en pouvoir tirer des connoissances certaines sur les accidens fâcheux dont ils sont menacés.

Il y a pourtant des Indiens qui adorent le Démon & les Idoles. Tels sont ceux qu'on appelle *Manacicas*. Leurs Prêtres se nomment *Mapono*. La nation des *Manacicas* est répandue dans un grand nombre de Villages assez peuplés. Leurs mœurs diffèrent entièrement de celles des autres barbares de l'Amérique, & leurs maisons toutes de bois ont un air de symétrie & de propreté qui ne se trouve point ailleurs.

Elles forment des rues & des places assez larges. Il y en a une beaucoup plus grande que les autres : elle est habitée par le principal Cacique. On y voit une grande salle où le peuple s'assemble pour honorer les Dieux , & pour toutes les cérémonies publiques. Les autres maisons de la peuplade , renferment ordinairement plusieurs chambres assez commodés. On n'emploie pour les bâtir d'autres instrumens qu'une espèce de hache faite d'une pierre dure & tranchante, avec laquelle on taille les plus grosses pièces de bois. La principale occupation des femmes est de faire de la toile & des vases de terre qu'elles travaillent avec beaucoup de délicatesse & de propreté.

Comme les peuplades des *Manacitas* sont peu éloignées les unes des autres, ils se rendent de fréquentes visites, & se donnent très-souvent des festins qui sont terminés par une danse générale.

C'est la seule Nation où le Cacique soit en possession de l'autorité Souveraine. Ses Terres sont cultivées , & les Maisons bâties aux dépens du public. Sa Table est toujours couverte de ce qu'il y a de meilleur dans le pays, & ne lui coûte rien à entretenir. On n'oseroit entreprendre

quoï que ce soit de considérable, que par son ordre. Le Cacique punit sévèrement les coupables, & fait maltraiter impitoyablement selon son caprice, tous ceux dont il est mécontent. Les femmes sont soumises de la même manière à la principale femme du Cacique. Tous les habitans de la peuplade lui payent la dixme de leur chasse & de leur pêche, & ne peuvent ni chasser ni pêcher sans lui en avoir demandé la permission. Son autorité n'est pas seulement absolue, elle est encore héréditaire; dès que le fils aîné du Cacique est en âge de commander, son pere lui remet le commandement, & lui en donne l'investiture avec beaucoup de cérémonie. Cette renonciation volontaire ne fait qu'augmenter le respect & l'amour de la Nation pour son ancien Maître.

Quelque absurde que soit la religion des *Manacicas*, on découvre au travers des fables dont elle est remplie quelques traces de la véritable Religion. Car ils étoient suivant la tradition de leurs ancêtres, qu'une Dame d'une grande beauté conçut autrefois sans l'opération d'aucun homme; qu'elle mit au monde un fort bel enfant; que cet enfant lorsqu'il eut parvenu à un certain âge, remplît la

terre de l'admiration de ses vertus & de ses prodiges ; Qu'un jour à la vûe d'une nombreuse troupe de disciples qui le suivoient , il s'éleva dans les airs , & se transforma tout à coup dans le soleil qui brille sur nos têtes. Ils ajoutent que s'il n'étoit pas à une aussi grande distance , nous pourrions encore distinguer les traits de son visage.

Ces peuples n'adorent cependant pas le soleil. Ils admettent trois Dieux & une Déesse qui selon eux est l'épouse du premier , & la mere du second qu'ils nomment *Urasana*, & la Déesse *Quipoci*. Ces Dieux se font voirs de tems en tems, disent-ils , sous des figures épouvantables aux Indiens assemblés dans la Salle du Cacique pour boire & pour danser suivant la coûtume. Un grand bruit annonce leur arrivée. Dès qu'ils paroissent le peuple interrompt ses divertissemens & pousse de grands cris en signe de joie. Les Dieux prenant la parole exhortent le peuple de la manière la plus engageante à bien boire & à bien manger. Ils lui promettent une chasse & une pêche abondantes , & toutes sortes de biens. Ensuite pour faire honneur au festin , ils demandent à boire, & vident avec une

promptitude extrême les talles qu'on leur présente. Pour bien comprendre tout le mystere de ces apparitions, il suffit de savoir qu'une partie de la Salle est fermée d'un grand rideau. C'est là comme le Sanctuaire des prétendues divinités. Il n'est permis à personne d'y entrer, ni même d'y promener ses regards, si ce n'est au principal *Mapono* qui fait faire paroitre à propos ses personnages sur la scene. Ce sont sans doute quelques-uns de ses confidens, déguilés sous des figures & des habillemens convenables à cette Comédie.

Quelquefois le *Mapono* caché derriere le rideau interroge à haute voix les Dieux sur l'avenir. Il leur présente les vœux & les prieres du peuple. Après quelques momens de silence il sort du Sanctuaire, & vient rapporter au peuple les réponses les plus favorables de la part des Dieux. Ses oracles sont souvent si ridicules, que ceux à qui on les rapporte ne peuvent s'empêcher d'en rire. Un Indien s'avisa un jour de crier dans l'assemblée que les Dieux avoient bien bu, & que la *Chica* les avoit mis en belle humeur. Le *Mapono* changea bientôt ces belles paroles en imprecations, & menaça

menaça les assistans des tempêtes & des tonnerres, de la famine & de la mort.

D'autres fois les Indiens se laissent persuader que le *Mapono* s'est envolé dans le Ciel, d'où il revient bientôt après accompagné de la Déesse *Quipoci*. Elle chante derrière le rideau dont nous avons déjà parlé, quelques chansons d'une voix assez agréable ; le peuple dès qu'il l'entend, donne toutes les marques de la plus vive allégresse. Il témoigne dans les termes les plus expressifs, son respect & son amour à la divinité. Celle-ci répond avec toute la bonté possible, elle appelle les Indiens ses enfans, elle leur dit qu'elle est leur véritable mere, qu'elle seule les défend de la colere des Dieux qui sont cruels. Aussi les Indiens l'invoquent-ils avec confiance dans leurs besoins, & lorsqu'ils sont affligés de quelque calamité.

Il n'est pas rare que le *Mapono* vienne ordonner aux Indiens de la part des Dieux de prendre les armes, & de fondre sur quelque peuplade voisine. L'imposteur leur fait envisager cette entreprise comme un moyen facile de s'enrichir en peu de tems. Quoiqu'on se soit repenti plus d'une fois d'avoir suivi de

semblables conseils , on ne manque guères de lui obéir. Du reste les Indiens payent bien cher ces oracles trompeurs ; car ils sont obligés d'offrir à leurs Dieux une partie considérable de leur pêche & de leur chasse par les mains du *Mapono*, qui tire de la crédulité de ces bonnes gens un revenu considérable.

Les *Manacicas* croient que les ames sont immortelles , & qu'au sortir du corps elles sont portées au ciel par les *Mapono* pour y vivre éternellement dans la joie & dans les plaisirs. Dès qu'un Indien meurt , le *Mapono* disparoît pendant un certain tems qu'il emploie , dit-il , à conduire l'ame du défunt au séjour de la félicité. Ce voyage doit être fort pénible ; car il faut traverser d'épaisses forêts , des montagnes rudes & escarpées , des vallées profondes remplies de lacs & de vastes étangs ; il faut passer une grande riviere , sur laquelle est un pont de bois gardé nuit & jour par le Dieu *Tatutiso*. Cette divinité ne ressemble pas mal au Caron de la Fable. Son emploi est encore de purifier les ames de toutes les taches qu'elles ont contractées pendant la vie. Si quelqu'une lui manque

de respect, il la précipite & la noie dans la riviere. Enfin on arrive au Paradis. Mais c'est un pauvre Paradis que le leur, & les plaisirs qu'on y goûte ne sont gueres attrayans. On n'y trouve autre chose qu'une espece de gomme, avec du miel & du poisson dont les ames Indiennes se nourrissent. Le *Mapono* de retour débite mille autres folies sur son voyage, & ne manque pas de se faire payer bien sa peine.

Les *Mapono* exercent aussi la Médecine en quelques endroits. Pour parvenir à cet emploi lucratif, il faut avoir souvent combattu contre des bêtes féroces, spécialement contre des Tigres, & porter sur son corps des marques qui prouvent qu'on a été mordu, ou du moins égratigné par quelqu'un de ces animaux. Après avoir passé par ces rudes épreuves, les *Mapono* & chez quelques autres peuples les Caciques ont droit de guérir les malades, & sont préférentiellement appelés auprès d'eux. Ces Médecins ne connoissent pour toutes sortes de maladies que deux remèdes tous les deux bien extravagans.

Le premier consiste à demander au malade où il a été les jours précédens, s'il n'a point répandu par terre de la

Chica, (ce qui passe chez ces peuples pour un grand crime) s'il n'a point jeté aux chiens quelques morceaux de cerf, de tortue, ou d'un autre animal. Si cela est arrivé, il ne faut pas chercher plus loin la cause de la maladie. Les Dieux se vengent de l'abus qu'on a fait de leurs bienfaits. Ou bien c'est l'ame de quelque bête qui outragée de l'affront qu'elle a reçu, est entrée dans le corps du malade. Le Médecin suce la partie où l'on sent de la douleur, ensuite il tourne autour du malade en frappant la terre à grands coups de massue, pour mettre, dit-il, en fuite cette ame vindicative qui le tourmente jour & nuit. On juge bien que le malade ne s'en trouve pas beaucoup mieux, & qu'il n'a de ressources alors que dans la force de son tempérament.

Les Missionnaires assurent néanmoins que la plupart des malades meurent plutôt de faim & de nécessité que du mal dont ils sont attaqués. On ne leur donne chaque jour qu'une poignée de Mayz presque cru qu'ils rejettent souvent avec dégoût. Tous les soins des gens de la maison se tournent vers le sage Médecin qui assis auprès de son malade mange

tranquillement la volaille & le meilleur gibier qu'on lui présente.

L'autre remede a quelque chose de bien cruel & de bien barbare. Quelques-uns de ces peuples sont persuadés que toutes leurs maladies viennent de la méchanceté des femmes. Il suffit donc que le malade ou le Médecin en imaginent quelqu'une à laquelle ils croient pouvoir attribuer le mal, on court sur le champ ôter la vie à cette malheureuse femme. Quoique l'expérience ait dû les convaincre qu'une telle recette n'est d'aucune utilité, ils ont toujours dans l'esprit, que les maladies viennent d'une cause extérieure & non pas de l'altération interne des humeurs.

L'usage des remedes ridicules dont je viens de parler est cependant aboli dans tous les lieux où les Missionnaires ont pénétré. Ce n'a pas été sans peine qu'ils sont parvenus à détromper ces pauvres Indiens, & à leur faire ouvrir les yeux sur l'ignorance & sur la mauvaise foi de leurs prétendus Médecins.



C H A P I T R E V.

Des principaux obstacles qui s'opposent à la conversion des Indiens, & surtout de ceux que les Européens eux-mêmes y ont apportés. Des Mammelus du Brésil.

O N conçoit assez combien il étoit difficile de soumettre aux loix de l'Evangile des Sauvages tels que sont la plupart de ceux que j'ai dépeints. Mais quelque barbares que soient leurs mœurs, j'ose avancer que ce n'a point été le plus grand obstacle à leur conversion. Les Européens eux-mêmes ont plus contribué que tout le reste à donner aux Indiens de l'aversion pour le Christianisme, par la dureté de leur conduite à l'égard de ces peuples infortunés. Le dessein de cet ouvrage exige que j'expose en peu de mots, de quelle façon les Européens se sont comportés, & se comportent encore dans l'Amérique, & les pernicious effets de leur mauvaise conduite.

On sait que les Espagnols, soit qu'ils

y fussent forcés par un enchaînement de circonstances qui ne dépendoient pas d'eux , soit autrement , n'établirent leur domination dans l'Amérique Méridionale que par la force , qu'ils y firent périr des millions d'hommes sous divers prétextes. S'ils laisserent la vie à quelques-uns , ce fut pour les réduire à l'esclavage.

Un grand nombre de ces malheureux furent confinés dans les mines : on les accabla de travaux & de mauvais traitemens. Tant de cruauté alluma dans le cœur de ceux qui n'avoient point encore subi le joug, une haine furieuse contre la nation Espagnole ; haine d'autant plus durable que la Tyrannie subsiste toujours au moins en partie , malgré les sages & rigoureuses Ordonnances des Rois Catholiques , malgré les plaintes de tous les bons Espagnols qui ne cessent de gémir sur des excès si contraires aux principes de l'Évangile & de l'humanité.

Or voilà ce qui a formé dans tous les tems un obstacle presque insurmontable à la propagation de la foi Chrétienne. De la haine pour les Espagnols , ces Sauvages ont passé par une suite nécessaire à celle de la Religion. Comment en ef-

set pouvoir leur persuader qu'un Dieu dont les adorateurs étoient injustes & cruels, & sembloient être les ennemis du genre humain fût un Dieu plein de bonté, & que sa loi fût toute sainte ? Cette conduite des Espagnols n'a pas été moins préjudiciable aux intérêts de l'Etat qu'à ceux de la Religion. Lorsque les Espagnols ont voulu s'étendre au-delà des hautes Montagnes du Pérou & du Chili vers l'intérieur du país, il a fallu recourir à la violence ; il s'en faut bien que le succès ait toujours répondu à leur attente. Car non seulement les Indiens ont fait les plus grands efforts pour défendre ou pour recouvrer leur liberté, mais devenus agresseurs à leur tour, ils ont pénétré plus d'une fois dans les Villes & dans les Bourgades Espagnoles, qu'ils ont détruites par le fer, par le feu, & par tous les moyens que la haine & la fureur ont pu leur suggérer.

Les Moscovites conquirent l'an 1590. sous le règne du *Czar Fédor Ivanovitch* la Sibérie, contrée immense, & qui n'est bornée du côté de l'Orient que par la Tartarie Chinoise. Nous avons une relation fidèle de cette glorieuse expédition, de cette conquête pacifique, si j'ose

ainsi m'exprimer. Les Moscovites gagnèrent tellement les Sibériens à force de présens & de caresses, que ces peuples se soumirent tous volontairement à l'Empereur de Russie. On a bâti sans obstacle dans leur pays des Villes, des forteresses, des Eglises qui sont maintenant plus florissantes que jamais, & si les Moscovites s'étoient employés avec plus d'ardeur à la conversion des Sibériens, peut-être ne resteroit-il plus parmi eux aucun vestige de l'idolâtrie. » Plût à
» Dieu, dit l'Auteur de la Relation, que
» les Espagnols eussent traité les Indiens
», avec la même douceur. Ils auroient
», humanisés les cœurs féroces de ces bar-
», bares; ils se les seroient attachés. C'eût
», été ensuite une chose facile pour eux
», de pousser leurs conquêtes aussi loin
», qu'ils eussent voulu. C'est de quoi je
», me suis pleinement convaincu durant
», un voyage que j'ai fait en Amérique.
», Mais ayant pris une route opposée,
», & s'étant rendus l'objet de l'exécration
», universelle dans les Indes, ils ne peu-
», vent plus soumettre personne, si ce n'est
», par la violence, moyen qui réussit ra-
», rement. Les Moscovites savent bien
», le dire : l'expérience leur a fait con-

„noître que pour affermir une nouvel-
„le domination , & pour civiliser des
„peuples sauvages, il faut les traiter
„avec humanité.

Cette vertu manque absolument à un grand nombre d'Espagnols , qui passent aux Indes dans le dessein de s'enrichir. Vous diriez qu'ils ne sont au monde que pour y donner des loix. Tout travail des mains semble être au-dessous d'eux. En plusieurs endroits de l'Espagne même , la terre n'est labourée que par des Esclaves ou par des étrangers. C'est bien autre chose dans les Indes. Un Espagnol y périroit de faim & de misère, plutôt que de mettre la main à la charrue. Qu'est il arrivé de cette fierté déplacée ? Les Espagnols ont à peine fondé dans ces contrées immenses qui sont comprises sous le nom général de *Paraguay* , une douzaine de Villes avec quelques Bourgades qui ne sont pas fort peuplées ni les unes ni les autres. On a bâti aux environs quelques cabanes répandues çà & là dans la campagne , pour la garde des grains & des troupeaux qui font toute la richesse du pais. On trouve encore à quelque distance de ces mêmes Villes de petites peuplades d'Indiens soumis aux Espa-

gnois ; mais le reste du païs est désert ou en la possession des Indiens libres.

Les Rois d'Espagne ne se virent pas plutôt maîtres d'un païs immense , & le plus riche du monde , qu'ils crurent avoir trouvé un moyen facile de récompenser ceux de leurs Officiers qui s'étoient le plus signalés dans les guerres. Ils leur donnerent non-seulement des terres assez étendues ; mais encore les Indiens qui les avoient habitées de tout tems , ou qu'on y avoit transportés d'ailleurs. Ces terres furent nommées *Commanderies* & ceux à qui on les donna *Commandeurs*. Eux & leurs enfans devoient en jouir pour prix de leurs travaux sous certaines conditions. Cet usage subsiste encore : Après la mort du *Commandeur* & de ses enfans la *Commanderie* retourne à la Couronne & le Trésor Royal en perçoit les revenus pendant quelques années. Ce tems expiré , le Gouverneur de la Province peut disposer de la *Commanderie* en faveur de quelque autre famille qui a bien servi l'Etat , afin que toutes à proportion de leurs services aient part successivement aux bienfaits du Roi.

Tous les Indiens doivent payer cinq

Piastras * de tribut annuel à leur Commandeur qui n'a point à parler proprement d'autre droit que celui d'exiger cette somme ; dont un cinquième est dû au Curé de la Commanderie. C'est-là tout le revenu de la Cure. Le reste est pour le Commandeur , à la charge néanmoins d'assister les Indiens dans leurs besoins , & de veiller à leur conservation : Quoiqu'un tel tribut puisse paroître onéreux, il est pourtant bien léger en comparaison de ce que payent à leurs Princes plusieurs peuples de l'Europe ; & ces réglemens n'ont rien qui ne soit conforme aux loix de la prudence & de la piété.

Le malheur des Indiens naît donc uniquement de ce que les sages Ordonnances portées en leur faveur par le Roi Catholique ne s'observent presque jamais. On ne se contente pas du tribut autorisé par les loix , on accable les Indiens de mille autres impositions qui réduisent ces pauvres gens à la plus excessive misère , beaucoup d'Officiers sont chargés de tenir la main à l'exécution des ordres

* Les Piastras qui se fabriquent & ont cours en Espagne valent trois livres quinze sols : Mais celles des Indes qui sont d'argent pur , valent au moins 4. liv. 10. s. de notre monnoie.

du Roi. Il y a même des Magistrats nommés *protecteurs* dont l'unique emploi est d'accompagner les Indiens devant les Tribunaux de la Justice ; parce que ceux-ci ne sauroient faire aucun Acte valide sans cette formalité. Mais quoique les Evêques , les Gouverneurs & les principaux Officiers soient ordinairement remplis de droiture & d'équité , il est impossible que parmi un si grand nombre d'Officiers subalternes , il ne se trouve pas des gens qu'un intérêt fordide engage à commettre des injustices criantes ; & le mal est presque sans remède dans un pays si éloigné de la Cour & des yeux du Monarque. Quelque bien intentionnés que soient ses Ministres , ils sont forcés de s'en rapporter aux Auteurs même du désordre , qui leur envoient des relations telles que bon leur semble , & qui leur font accroire qu'il ne se passe rien que de conforme aux intentions de Sa Majesté.

Le moyen le plus ordinaire qu'on emploie pour s'enrichir en peu de tems , c'est de faire travailler les Indiens sans relâche & sans ménagement. Ces malheureux sont mille fois plus maltraités que les Nègres mêmes , & il est facile

d'en deviner la raison. Les Nègres appartiennent en propre à leurs maîtres, au lieu que les Indiens n'étant, pour ainsi dire que prêtés par le Roi, s'ils périssent la perte est pour le Roi. Ainsi les Commandeurs qui deviennent bien-tôt Gentilshommes, s'ils ne l'étoient pas déjà lorsqu'ils sont arrivés en Amérique, s'empressent de mettre à profit les Indiens de leur Commanderie. On ne songe ni à leur conservation, ni à celle de leur famille. On les surcharge de travail. La plupart succombent sous le poids d'un fardeau, qui est au-dessus de leurs forces; ou bien se livrans au désespoir ils prennent la fuite, & vont chercher un azile dans des forêts éloignées chez les Indiens libres, à qui ils inspirent la haine du nom Espagnol, & du nom Chrétien. Quelques-uns après s'être échappés vont sur les chemins attendre les passans pour les assassiner. Ils engagent les Sauvages à porter la désolation jusqu'aux portes des Villes Espagnoles; sans qu'on ose les châtier, parce qu'on craint de les irriter encore davantage.

On lit dans un excellent Mémoire, envoyé l'an 1735. par le P. d'Aguilar à la Cour d'Espagne, & dont je parlerai

plus au long , à la fin de cet ouvrage ,
que » certains peuples Indiens rava-
» geoient alors le Tucuman , qu'ils s'é-
» toient emparés de tous les chemins ;
» en sorte qu'on ne pouvoit plus aller par
» terre au Pérou , sans courir d'extrêmes
» dangers ; qu'ils commettoient tous les
» jours une infinité de meurtres & de
» brigandages ; qu'un grand nombre de
» Chrétiens avoient été faits prisonniers
» par ces barbares ; que les Villes Espa-
» gnoles étoient comme bloquées «. Le
P. d'Aguilar , ajoute que » les Indiens
» avoient massacré des Espagnols en plein
» jour aux portes mêmes des Villes ,
» dont quelques-unes étoient réduites à
» de telles extrémités qu'on n'osoit en
» sortir la nuit , qu'à peine pouvoit-on
» sortir de la maison sans risquer de
» tomber entre les mains des ennemis. «
Tels sont les fruits de la violence , de
l'orgueil , & de la cupidité.

Mais quand bien même la mauvaise con-
duite des Espagnols n'auroit pas toujours
des suites aussi fâcheuses ; elle ne sçautoit
manquer de produire un autre effet bien
préjudiciable aux intérêts de la Couron-
ne. Les Peuplades les plus nombreuses
deviennent bientôt désertes. Les familles

Indiennes se détruisent peu à peu ; le nombre des hommes qui sont la principale force d'un Etat , & sans lesquels le pais le plus vaste & le plus fertile , ni tous les trésors du monde ne sont rien , diminue chaque jour très-sensiblement.

Les Indiens sont baptisés ; mais ils ne s'en trouvent guères mieux pour l'ame ni pour le corps. Continuellement appliqués aux plus durs travaux , dans des lieux fort éloignés des Eglises, ils ne peuvent ni assister à la Messe , ni participer aux Sacremens , ni entendre les Instructions de leurs Curés , à peine les connoissent-ils. C'est aussi le cas où se trouvent les autres gens de service , Nègres , Métifs , Mulâtres , qui demeurent dans les Villages ou dans des terres écartées des Villes.

Il est vrai que les Peres Jésuites parcourent chaque année ces Provinces avec un zèle & une charité qui ne se peuvent exprimer. Ils vont de peuplade en peuplade donner des Missions , administrer les Sacremens , & distribuer le pain de la Parole Divine, sans craindre ni les fatiguës ni les dangers inséparables de ces longs voyages. Ils consolent les Indiens ;

diens ; ils leur distribuent des aumônes qu'ils ont eu soin de recueillir auparavant ; ils y joignent de petits présens non moins propres à gagner le cœur qu'à entretenir la dévotion de ces pauvres gens. Enfin ces fervens Missionnaires tâchent par toutes sortes de moyens , de leur adoucir les rigueurs de l'esclavage.

Mais le nombre des Ouvriers Apostoliques est trop borné pour une si vaste moisson. Les Jésuites n'ont que huit ou dix Colléges dans ces immenses contrées. Quelques-uns de ces Colléges n'ont pas plus de six Prêtres , déjà bien occupés auprès des Espagnols habitans des Villes. Le Collége de Cordoue dans le Tucuman, qui est le plus nombreux & le plus florissant de tous , parce que le Noviciat & l'Université s'y trouvent joints , n'a pas encore assez de sujets vu les besoins du pays ; car le nombre des peuplades qui sont dans le district de cette Ville monte à 670 , & elles sont répandues fort au loin dans l'intérieur du pays.

La vie scandaleuse que mènent la plupart des Chrétiens en Amérique n'est pas un moindre obstacle que leur dureté impitoyable à la conversion des

Infidèles. Je ne rapporterai point tout ce qu'ont dit sur ce sujet des Voyageurs passionnés ou mal instruits. Je me borne à ce qui nous est attesté par des gens d'une probité reconnue, dans des Livres imprimés à Madrid, sans que personne ait jamais réclamé contre leur témoignage. La Nation Espagnole a toujours été recommandable par la piété vraiment édifiante dont elle fait profession. Mais ceux qui passent en Amérique ne sont pas d'ordinaire les plus fervens. Ce n'est pas le desir de se sanctifier qui les pousse à entreprendre ce voyage. Ainsi quoiqu'il y ait même en ce pays, surtout parmi les principaux Espagnols, des gens d'une vie fort réglée, le plus grand nombre est de ceux dont les mœurs sont corrompues par l'intérêt, par le luxe, par un amour déréglé des délices & des commodités de la vie. A ne consulter que les apparences on pourroit se persuader que Dieu est bien servi. Ce ne sont que de beaux dehors. L'ignorance, l'injustice, l'orgueil, la soif démesurée de l'or, l'incontinence occupent au fond des cœurs la place de la Religion. Les idolâtres viennent en tems de paix trafiquer dans les Villes Espagnoles. La

piété feinte des Habitans ne leur fait pas long tems illusion. La maniere indigne dont ils voient traiter leurs freres est ce qui les frappe d'abord. Ces Indiens ne tardent pas à s'appercevoir que les Espagnols , & ceux même qui sont plus obligés à donner bon exemple , parce qu'ils prêchent la vertu aux autres , démentent par leur conduite la Religion qu'ils professent de bouche.

Lorsque les Missionnaires Jésuites qui , de l'aveu des Hérétiques même , conservent jusqu'en Amérique des mœurs irréprochables , s'efforcent de faire entrer les saintes vérités dans le cœur de ces Indiens , à peine daigne-t-on les écouter. S'ils sont assez heureux pour gagner quelques Idolâtres à J. C. Ces conversions sont ordinairement peu durables , à cause des impressions fâcheuses que fait sur les nouveaux Chrétiens la scandaleuse conduite des Espagnols. Quand on dit à ces Sauvages que notre Religion ne permet pas d'avoir plus d'une femme , qu'elle donne à ses Disciples des leçons d'humilité , d'abnégation , de charité , ils ne manquent pas d'opposer à ce qu'on leur dit la conduite des Espagnols , & leur réponse est accompagnée d'un sou-

rire de mépris capable de déconcerter le zèle le plus ardent.

Enfin l'expérience n'a que trop fait connoître aux Missionnaires, qu'il est comme impossible de convertir les Indiens qui sont à portée d'examiner de trop près les Espagnols ; & qu'il falloit tourner leur vue du côté des peuples à qui leur situation ne permettoit pas d'avoir aucun commerce avec les Européens. Nous verrons bien-tôt quel a été le succès de cette entreprise.

Mais il faut encore que je rende compte auparavant d'une calamité particulière dont les Indiens ont été long-tems affligés. Il est tems aussi que je fasse connoître les Mammelus du Brésil, ces Brigans dont j'ai déjà parlé. Toutes ces connoissances serviront beaucoup à l'intelligence des choses qui me restent à dire dans la suite de mon Ouvrage.

Quelques Négocians Espagnols établis au-delà des montagnes du Pérou, & spécialement ceux de *Sainte Croix de la Sierra*, avoient formé entr'eux une espèce d'union ou de compagnie, qui avoit pour objet de faire les Indiens esclaves, pour ensuite les vendre. Ils entroient à

main armée sur les terres des Indiens. Ils parcouroient souvent trente ou quarante lieues de pais, & quelquefois plus, en poursuivant les Sauvages à peu près comme les Chasseurs poursuivent leur proie. Si le butin qu'ils avoient fait sur les terres des ennemis n'étoit pas assez considérable à leur gré, ils fondoient à l'improviste sur les peuplades voisines, avec qui on étoit en paix, passoient impitoyablement au fil de l'épée tous ceux qui se mettoient en devoir de résister, & les brûloient tout vifs dans leurs cabannes. Les autres étoient emmenés en esclavage. On trouvoit toujours au besoin le prétexte d'une injure reçue, ou d'autres semblables pour se porter avec quelque couleur de justice à de si barbares attentats. De retour chez eux les Marchands vendoient à vil prix leurs esclaves à des gens qui conduisoient au Pérou cette foule de malheureux liés & garottés, & faisoient en les revendant un gain très-considérable. Le profit des intéressés montoit chaque année à plusieurs milliers de piastres.

Cependant les véritables Espagnols ne pouvoient voir sans une horreur mêlée d'indignation tant de peuples injustement

opprimés, & détruits par l'insatiable avarice des habitans de *Sainte Croix*. Mais on redoutoit des gens à qui leurs richesses donnoient un grand crédit, & personne n'osoit s'opposer à ce torrent d'iniquité. C'étoit un mal invétéré auquel divers Edits très sévères des Rois Catholiques n'avoient encore pu remédier.

Le P. Joseph de Arce, Jésuite, brûlant de zèle pour le salut des ames, se présenta l'an 1690. au Gouverneur des Indes, afin d'en obtenir la permission de porter la foi dans le pais des Chiquires.

Les Marchands de *Sainte Croix* mirent tout en œuvre pour empêcher que la proposition du Missionnaire ne fût écoutée. Ils ne doutoient pas que son entreprise, si elle réussissoit, ne dût faire tomber leur commerce. Tous leurs efforts à la vérité furent inutiles. L'intrepide serviteur de Dieu, que ni la crainte, ni aucune considération humaine ne pouvoient retenir, quand il s'agissoit des intérêts de Dieu, commença malgré eux, les travaux & les courses Apostoliques, qui produisirent dans la suite des fruits très-abondans. Ces scélérats continuèrent néanmoins leurs brigandages, jusqu'à ce

que les Missionnaires ne pouvant souffrir que leur ministère fût ainsi troublé, qu'on traitât si indignement leurs Néophytes, & qu'on leur ôtât par-là toute espérance d'amener les autres Indiens au sein de l'Eglise, eurent le courage de porter leurs plaintes à l'Audience Royale de *Chinquisaca*, & demanderent instamment qu'on arrêtât le cours de ces violences.

Comme les Marchands de Sainte Croix étoient soutenus & protégés par une personne puissante dans le pays, le Magistrat n'osant rien statuer sur cette demande, renvoya l'affaire au Viceroy du Pérou. C'étoit alors le Prince de *Santo Bueno*, Napolitain, Seigneur plein de religion & de piété. J'en puis parler avec d'autant plus d'assurance que je l'ai beaucoup pratiqué à Boulogne. Il prit à l'instant les mesures les plus efficaces & les plus promptes pour remédier à de si grands désordres. Ce Prince rendit une Ordonnance très-sévère, par laquelle il étoit défendu sous peine de bannissement & de confiscation de tous les biens à qui que ce fût, de vendre ou d'acheter des Indiens, & d'attenter en aucune façon à leur liberté. Quant aux Gouverneurs

qui toléreroient un abus si criminel , il les condamnoit à être destitués de leurs charges , & à payer une amende de 12000 piaſtres. Des ordres ſi précis mirent fin au brigandage , les Indiens ne furent plus inquiétés. Il eſt à croire qu'ils reſſentent encore les bons effets d'un Réglement ſi ſage & ſi conforme aux loix de la nature.

Mais quelques maux que les Eſpagnols aient fait ſouffrir aux Indiens , ces peuples infortunés ont encore plus ſouffert de la part des Mammelus du Breſil; nous allons donner en peu de mots l'Histoire de ces Brigans.

Au-delà de *Rio-Janeiro*, & vers le Cap de Saint Vincent où finit le Breſil , les Portugais ont bâti ſur un rocher fort eſcarpé la Ville de S. Paul; que quelques-uns nomment *Piratiniga*. Elle eſt dans un climat tempéré. Des montagnes inaccessibles , & l'épaiſſe forêt de *Pernabacaba* l'environnent; & la défendent de toutes parts. Le païs d'alentour eſt fertile & bien cultivé. Il produit abondamment toutes les commodités de la vie , du bled , du mayz , de nombreux troupeaux , du ſucre , & divers aromates en aſſez grande quantité pour en fournir aux païs voiſins.

Les

Les habitans de cette Ville qui n'avoient point de femmes Européennes , en prirent chez les Indiens. Du mélange d'un sang si vil avec le noble sang des Portugais naquirent des enfans qui eurent tous les défauts de leurs meres , & n'eurent aucune des vertus paternelles. Ils tomberent dans un tel décri par le dérèglement de leurs mœurs que les Villes voisines auroient cru se perdre de réputation , si elles eussent continué d'avoir quelque communication avec les habitans de Saint Paul. Quoiqu'ils fussent originairement Portugais , on les jugea indignes de porter un nom qu'ils déshonoroient par leurs actions infâmes. On leur donna le nom de Mammelus qui leur est resté dans le país , quoiqu'ils soient appelés communément par les Historiens *Paulins*, *Paulitiens* & *Paulopolitains*.

Ils étoient cependant demeurés fidèles à Dieu & à leurs Princes pendant quelques années ; & l'on en avoit été principalement redevable aux soins du fameux P. Joseph *Anchieta* , l'Apôtre du Brésil , & des autres Peres de la Compagnie de Jesus , qui avoient à Saint

Paul: un Collège fondé par la Ville. Mais enfin soit qu'ils trouvassent dans ces Peres une forte digue qui s'opposoit à leurs débordemens, soit qu'ils n'eussent pas été assez ménagés par les Gouverneurs du Brésil, ils chasserent les Jésuites, & secouerent presque entièrement le joug de la domination Portugaise; car ils n'obéissent plus aux Gouverneurs que quand bon leur semble, c'est-à-dire, quand cela s'accorde avec leurs intérêts; de sorte qu'il s'est formé dans cette Ville une espèce de République qui se gouverne par ses loix particulieres.

Saint Paul qui n'avoit pas d'abord plus de 400 habitans, y compris les esclaves Nègres & les Indiens, en compte aujourd'hui plusieurs milliers dans ses murailles. On y admet indistinctement le rebut de toutes les nations. C'est l'asyle de tous les brigans Portugais, Espagnols, Anglois, Hollandois, Italiens, qui se sont dérobes en Europe aux supplices mérités par leurs crimes, ou qui cherchent à mener impunément une vie licencieuse. Un Nègre échappé des mains de son maître est sûr d'y être bien reçu.

Les Mammelus disent hautement qu'ils

ne dépendent de personne. Ils paient cependant chaque année au Roi de Portugal un cinquième de l'or qu'ils tirent de leurs montagnes; car ils ont aussi des mines. Mais ils ne manquent pas de protester en payant qu'ils ne le font ni par crainte, ni pour remplir une obligation indispensable, que c'est uniquement par respect & par égard pour ce Monarque. La situation avantageuse de Saint Paul, les fortifications que les habitans y ont ajoutées, ont fait perdre aux Portugais, si non la volonté, du moins l'espérance de soumettre cette Ville. Outre les armes qui leur sont communes avec tous les Indiens, les Mammelus ont encore un grand nombre d'armes à feu, qui leur ont été portées par les Nègres fugitifs, ou qu'ils ont enlevées eux-mêmes aux Voyageurs sur les grands chemins. Il paroît qu'ils sçavent fabriquer la poudre à canon.

On dit aussi qu'il y a parmi eux des Prêtres & des Religieux, mais il y a certainement bien peu de Religion dans Saint Paul, & si les Mammelus prennent encore le nom de Chrétiens, ils respectent bien peu les loix du Christianisme.

En effet depuis que les Mammelus se

furent soustraits à l'autorité des Vice-rois du Brésil, ils s'adonnerent à une espèce de brigandage digne des nations les plus barbares. On les vit se répandre chaque année sur les terres des Indiens, emmener une infinité de ces malheureux en esclavage pour les faire travailler dans les mines & dans les plantations de sucre. Les terres des environs de S. Paul ne furent plus cultivées que par ces esclaves Indiens. Les Provinces de *Guaira*, du *Paraguay*, de *Rio de la Plata* étoient les plus exposées aux incursions des Mammelus ; ce furent aussi celles qu'ils maltraitèrent davantage. Ils détruisirent plusieurs peuplades d'Indiens fort nombreuses, & ne conserverent que celles qui leur païoient tribut. Après avoir dépeuplés les païs voisins, ils ont porté la désolation dans les plus éloignés. On auroit sans doute peine à croire, si ce fait n'étoit attesté par toutes les Relations, que les Mammelus ont pénétré plusieurs fois jusques sur les bords du lac des *Xarayes*, & du fleuve *Maragnon*, qu'ils ont quelquefois parcouru en cinq ou six mois jusqu'à mille lieues de païs, sans qu'on puisse comprendre comment ils trou-

voient mo^{en} de vivre si loin de chez eux , étant obligés de traverser des contrées immenses qu'ils avoient déjà ravagées. C'est pourtant une chose certaine que de toutes les peuplades qui se trouvoient en grand nombre sur les bords du lac dont j'ai parlé ; il y en a eû fort peu qui aient échappé à leur fureur.

Les Villes & les Colonies Espagnoles n'ont pas même été respectées par ces barbares , qui en ont mis quelques-unes au pillage , & en ont enlevé les habitans. Quatorze Réductions Chrétiennes ont été détruites par ces brigands , & dans l'espace de 130 ans ils ont fait esclaves plus de deux millions d'Indiens , dont cinquante mille avoient embrassé la Religion Chrétienne.

De tant d'hommes qu'ils ont emmenés , à peine y en a-t-il eû un sur cent qui leur ait été de quelque utilité. La plupart ont péri de misère avant que d'arriver à Saint Paul. Ceux qu'on y a conduits sains & saufs , ont bientôt péri par le mauvais air qu'on respire dans les Mines , & par le travail excessif des plantations de sucre. On a vu un registre authentique , par lequel il étoit

prouvé que de 300000 Indiens pris & emmenés par les Mammelus en cinq ans, il en restoit à peine vingt mille.

On a souvent réclamé avec beaucoup d'instances la piété des Rois de Portugal, & ces plaintes réitérées ont fait porter divers Edits très-rigoureux contre les Mammelus qui ne s'en sont pas mis fort en peine, & que ces Edits n'ont pas empêché de désoler le país comme auparavant. Les Rois de Portugal ont peut-être trop différé à prendre les mesures nécessaires pour détruire cet azile ouvert à tous les crimes.

CHAPITRE VI.

Etablissement des Missions du Paraguai.

LES Pères de la Compagnie de Jesus, trouvoient déjà dans les endroits de l'Amérique Méridionale, où ils avoient des Colléges, un vaste champ pour exercer leur zèle, soit qu'il fallût entretenir & augmenter la piété parmi les habitants des Villes, soit qu'il fallût donner.

des Missions aux gens de la campagne , Indiens pour la plupart , qui cultivoient les terres des Espagnols. Ils se répandoient de temps en temps dans les pays Infidèles. Tous leurs soins se bornoient alors à baptiser les enfans moribonds , & à instruire quelques adultes qui paroissent plus dociles à leurs Instructions. Mais leur séjour dans ces contrées sauvages n'étoit que passager.

Vers le milieu du siècle passé ces héros Chrétiens formèrent la courageuse entreprise de s'aller établir au milieu des Sauvages les plus éloignés des Villes & des habitations Espagnoles. L'expérience leur avoit appris que c'étoit le seul moyen de faire des fruits solides & durables parmi ces peuples.

Mais comment faire recevoir le Christianisme à des hommes dispersés çà & là comme des bêtes féroces , enfoncés dans les bois, ou cachés dans des cavernes, toujours désunis, toujours errans, continuellement armés les uns contre les autres, qui ne respiroient que la vengeance , & qui pouvoient la barbarie jusqu'à faire leurs repas les plus délicieux de la chair de leurs semblables.

Les Missionnaires crurent que pour y réussir il falloit employer à peu près les mêmes moïens dont se servirent autrefois dans les siècles les plus reculés ceux qui entreprirent de civiliser les peuples sauvages dont l'Asie & l'Europe étoient alors remplies, comme l'Amérique l'est encore aujourd'hui. Le premier soin des anciens Sages fut de réduire les barbares en société, de leur montrer combien la vie civile, soit par rapport à la nourriture, soit par rapport à l'habitation, soit dans les guerres même qu'ils se faisoient si souvent les uns aux autres, étoit préférable à la vie brutale que ces peuples avoient menées jusqu'alors. Ils les engagèrent habilement à en faire l'essai. Ces Indiens devinrent plus traitables par l'usage de la société, & s'accoutumèrent à pratiquer comme de concert les vertus qui conviennent à des êtres raisonnables.

Cicéron * loue beaucoup la sagesse & l'habileté de ce grand homme ; « qui sut
 » le premier rassembler & réunir dans
 » un même lieu les hommes auparavant
 » dispersés dans les campagnes, & renfer-

* Livre I. de la Rhétorique.

» mės dans les antres des rochers ; qui leur
» apprit à discerner l'honnête & l'utile, à
» les rechercher. Ses premières leçons ;
» ajoute l'Orateur Romain, furent sou-
» vent interrompues par les clameurs des
» barbares étonnés de la nouveauté des
» objets. Il s'insinua peu à peu dans
» leurs esprits , & se concilia toute leur
» attention ; de féroces & de cruels qu'ils
» étoient, il les rendit humains & pacifi-
» ques.

Horace † attribuant cette gloire au
Chantre de la Thrace , dit de lui : « Or-
» phée ce sacré Ministre , cet interprète
» des Dieux , vint à bout de faire sortir
» les hommes des forêts. Entraînés par ses
» discours pleins de charmes , ils renon-
» cerent aux meurtres & au genre de vie
» affreux qu'ils avoient mené jusqu'a-
» lors. Ils devinrent sociables. C'est pour
» cela que les Poètes ont feint qu'il se-
» voit apprivoiser les tigres & les lions.

Tous ces éloges conviennent parfaite-
ment aux premiers Missionnaires du
Paraguay ; & ils peuvent bien partager la
gloire des anciens Législateurs, comme ils
suivront leur méthode avec un succès égal

† Art. Poët.

au leur. Les Indiens Sauvages n'étoient pas même des hommes , & l'on vouloit en faire des Chrétiens. Les avantages & les charmes qui se trouvent dans le commerce de la vie civile, l'intérêt ce puissant mobile du cœur humain furent d'abord remis fréquemment sous les yeux des Sauvages qui n'y furent pas insensibles. On leur retraça une image naturelle de leur vie passée, entièrement semblable à celle des bêtes. On leur fit sentir les incommodités d'un tel genre de vie, ils saisissoient la vérité de ces images, ils en étoient frappés. Lorsqu'on leur demandoit s'ils n'avoient jamais pensé que ce fût une chose déraisonnable, & inhumaine, de poursuivre leurs semblables par le seul désir de s'en repaître, ils ne sçavoient que répondre. Déjà ils commençoient d'avoir une espèce d'horreur d'eux-mêmes.

Enfin après en avoir rassemblé un assez grand nombre, on leur apprit à bâtir des maisons qui eussent quelque air de propreté & de symétrie. Cela devoit peu leur coûter, puisque ces maisons, ou plutôt ces cabanes, n'étoient faites que de quelques morceaux de bois assez mal

unis, & de branches d'arbres avec des bamboux, des nattes & des pieux ; c'étoit pourtant beaucoup, eû égard à leurs anciennes demeures. Mais cette République naissante se feroit bien-tôt dissipée, si l'on n'avoit pourvu à la subsistance des habitans. On leur fit comprendre quoiqu'avec bien de la peine la nécessité de cultiver la terre. Les Missionnaires, non-seulement leur fournirent ce qu'il falloit de grains pour ensemençer leurs champs, mais leur donnerent de quoi se nourrir jusqu'au tems de la récolte. Les Indiens ne cessèrent point durant cette première année d'aller à la chasse & à la pêche, ils cherchèrent dans les bois comme auparavant du miel & des fruits sauvages. Avant la fin de l'année ces bonnes gens devenus doux & traitables, commencèrent à recueillir les fruits de leurs peines. La moisson fut abondante, le succès les rendit encore plus ardens au travail.

Ce nouveau Peuple construisoit en même tems une Eglise toute de bois, sous la conduite des Missionnaires qui n'omettoient rien pour les instruire des vérités de la Religion. Le succès répondit

parfaitement à leurs espérances. On baptisa d'abord les enfans, ensuite les adultes, quand ils furent suffisamment disposés. Bien-tôt on eut pouvoir dire la Messe & administrer les Sacremens en public. Les Néophytes y assistoient avec tant de ferveur & de recueillement que les Missionnaires ne pouvoient s'empêcher de verser des larmes de joie & de tendresse.

Cette première Peuplade étoit à peine établie qu'il s'en forma plusieurs autres sur le même modèle. On les nomma *Doctrines* ou *Réductions*, terme qui a toujours été depuis en usage pour signifier ces sortes d'établissmens.

On ne sauroit dire combien ces premiers succès encouragerent les Missionnaires. Pour étendre le nouvel Empire de J. C. ils s'avancèrent toujours de plus en plus dans ces immenses contrées, cherchant de tous côtés les Indiens dispersés dans les plaines, sur les montagnes, dans les forêts. Ils tâchoient de gagner par de petits présens l'amitié de ceux qu'ils rencontroient; ils leur dépeignoient vivement le malheur de celui qui ne connoît point Dieu, ou qui ado-

re de fausses divinités , les avantages de la Religion Chrétienne , dont ils es-
saioient de leur rendre la vérité sensi-
ble. Les Barbares venoient s'éclaircir par
leurs propres yeux du bon état des Ré-
ductions. Rien n'étoit plus efficace pour
les engager à s'unir de la même manière
sous les loix de l'Evangile , & à suivre en
tout les avis des Missionnaires qu'ils re-
gardoient comme des gens descendus du
Ciel. Ce fut ainsi que se formèrent suc-
cessivement plusieurs nouvelles Réduc-
tions , & que les anciennes s'accrurent
par le grand nombre de ceux qui s'em-
pressoient d'y être admis.

Les premiers établissemens prirent
naissance dans la Province de l'*Uruguay* ,
sur laquelle les Missionnaires avoient d'a-
bord jetté les yeux , parce qu'elle leur
avoit paru la plus propre à l'exécution
de leurs desseins. Cette Province située à
l'Orient du *Paraguay* est environnée d'u-
ne chaîne de montagnes qui renferment
une plaine très-vaste & très-fertile , ar-
rosée d'un bout à l'autre par le fleuve
Uruguay dans l'espace d'environ 230
lieues. Quelques Réductions s'établirent
peu après dans la Province de *Gnaira*.

située entre l'Orient & le Septentrion, & où l'on trouve aussi des plaines fort belles & qui sont en très bon air. Ce fut donc dans ces lieux propres à la culture que les infatigables Missionnaires conduisirent tous les Indiens qui se montrèrent dociles à leurs instructions. On comptabientôt dans les Provinces que je viens de nommer jusqu'à trente Réductions composées de quatre à cinq, & même de six mille habitans.

Je ne dois pas dissimuler que les plus touchantes exhortations n'auroient peut-être pas suffi pour attirer ces Peuples à la connoissance du vrai Dieu, si l'on n'avoit pas employé d'abord des moïens purement humains. On reconnut sans peine que le plus efficace étoit de leur fournir des vivres en abondance. Car lorsqu'il fut question de fonder les premières Peuplades, les Indiens disoient aux Missionnaires : *Si vous voulés que nous restions avec vous ; donnez-nous bien à manger ; nous ressemblons aux bêtes qui mangent à toute heure, & nous ne faisons pas comme vous qui mangés peu & à de certaines heures réglées.* Les Indiens sont en effet toujours les mêmes sur cet arti-

de ; & n'ont point d'heure fixe pour les repas. Ils se régient à cet égard non sur l'horloge , mais sur leur appétit toujours renaissant. Ils mangent la viande presque crue , comme je crois l'avoir déjà remarqué ; semblables en ce point , comme en beaucoup d'autres , aux Peuples sauvages de l'Afrique ; & aux Tartares d'Asie.

Les Missionnaires mirent donc tout en œuvre pour procurer à ces Indiens de quoi contenter leur appétit insatiable. Par là ils gagnèrent entièrement leur confiance , & s'acquirent en quelque sorte le droit de tourner à leur gré les esprits de ces Sauvages. Ils leur inspirèrent l'amour d'un travail à qui les terres indépendamment de la meilleure qualité ; doivent toute leur fertilité. Ces charitables Missionnaires avoient encore l'attention de leur fournir *gratis* des hameçons , des couteaux , des haches , des ciseaux , des aiguilles à coudre , & d'autres choses de cette espèce ; qui sont extrêmement recherchées des Indiens , mais trop chères dans les Villes Espagnoles , pour que ces pauvres gens pussent les y acheter. Ils leur administroient aussi libé-

ralement tous les Remedes dont ils avoient besoin : ainsi leur charité paroissoit en tout , & s'étendoit à tout. C'étoit par ces pieuses adresses qu'ils se rendoient maîtres de tous les cœurs pour les assujettir à J. C.

Comme la Province de *Guaira* n'étoit pas éloignée de Saint Paul , les Mammelus eurent bientôt connoissance des nouveaux Peuples , qui s'étoient rassemblés sous les étendards de la Croix. L'occasion leur parut favorable , pour augmenter en peu de tems le nombre de leurs esclaves. Huit cens de ces Brigands suivis de deux ou trois mille Indiens , vinrent fondre à l'improviste sur les Peuplades Chrétiennes. Tout ce qui entreprit de leur résister fut passé au fil de l'épée , le reste fut emmené en esclavage. Plus de 8500 Chrétiens perdirent en peu d'années la vie ou la liberté. Les Mammelus détruisirent de fond en comble douze ou treize des plus florissantes Réductions.

On connut alors qu'il seroit impossible dans ces lieux trop exposés à la fureur des Mammelus de sauver les foibles restes des Peuplades Indiennes. On s'aperçut d'ailleurs que le malheur qui

étoit

étoit arrivé à ces Peuplades avoit rendu la conversion des autres Indiens beaucoup plus difficile. Car ceux-ci sçachans que la réunion des Chrétiens dans une même demeure avoit contribué à les faire tomber plus aisément entre les mains des Mammelus, avoient conçu encore plus d'éloignement pour le Christianisme. Les Missionnaires prirent le parti de transplanter ce qui leur restoit de Néophytes à plus de 130 lieues, sur les bords du fleuve *Parana*. La transmigration se fit avec des peines incroyables, & les Indiens après avoir beaucoup souffert en chemin malgré les soins & les attentions de leurs Pasteurs, arriverent enfin dans le lieu qui leur avoit été désigné, au nombre d'environ douze mille, dont se formerent les Réductions de Saint Ignace & de N. D. de Lorette. Plusieurs autres s'établirent depuis entre les fleuves *Parana* & *Uruguay*. Elles sont tellement disposées qu'elles peuvent se défendre & se secourir mutuellement au besoin ; & même les Néophytes s'étant aguerris dans la suite, sont rentrés en possession des païs qu'ils avoient abandonnés. Ils y ont bâti de

nouvelles Réductions , & se sont mis en état de ne plus craindre les Mammelus , qu'ils ont fait repentir plus d'une fois de leurs violences & de leur cruauté.

L'on comptoit en 1717. dans la seule Province de *Guaira* entre les fleuves *Parana* & *Uruguai* 32 Réductions fort nombreuses & 121168 Indiens, tous baptisés par les Peres de la Compagnie de Jesus, les seuls Missionnaires qui aillent en ces contrées. On avoit fondé plusieurs autres Réductions de proche en proche entre le fleuve *Uruguai* & la Mer. D'autres s'étoient formées vers le Septentrion, sur les bords du grand fleuve *Mamory*, qui se jette dans la fameuse riviere des *Amazones*.

De l'autre côté de l'Amérique Méridionale est un vaste pais, borné au couchant par les montagnes du Pérou, & par le fleuve *Paraguay* à l'Orient, sa longueur du Septentrion au Midi est de 300 lieues. Il est arrosé par les fleuves *Pilcomayo* & *Vermejo*, sans parler de plusieurs autres moins considérables. Ce pais embrasse un très-grand nombre de Peuples, & spécialement le *Ciriguanes*, dont la nation est assez étendue. A l'Orient de

celui-là, il y en a un autre qui s'étend jusqu'au grand lac des *Xarayes*, d'où naît le fleuve *Paraguay*. Ce pays est habité principalement par les *Chiquites*, & par les *Manacicas*. Les Jésuites avoient tenté plusieurs fois, mais en vain, d'introduire la Religion Chrétienne chés ces Peuples Sauvages. Leur conversion paroissoit désespérée lorsque le P. Joseph de *Arce*, accompagné du P. Jean-Baptiste de *Zea*, entreprit de les soumettre à l'Empire de Jésus-Christ. La Providence leur avoit préparé les voies, elle leur ménagea deux circonstances extrêmement favorables à l'exécution de leur dessein.

Deux Nations étoient alors en guerre. Le P. de *Arce* vint à bout par son éloquence de terminer leurs différends, & de rétablir entr'elles la paix & la concorde. Presque dans le même tems, il obtint la grâce d'un Indien condamné à mort par le Gouverneur de *Sainte Croix de la Sierra*. La charité du Missionnaire lui concilia la bienveillance des autres Indiens. Ayant obtenu la liberté de parcourir ces contrées, il y fonda quelques Réductions. Les travaux de ce grand

homme & ceux de ses généreux Compagnons, dont quelques-uns eurent le bonheur de recevoir la couronne du Martyre, ont été décrits en Espagnol par le P. Patrice Fernandez, dans un livre imprimé à Madrid en 1726.

Les Successeurs de ces illustres Missionnaires non contents de maintenir les anciennes Réductions dans l'état florissant où ils les avoient trouvées, ont encore travaillé sans relâche à planter la Foi Chrétienne dans la grande Province de *Chiacó*, & dans les autres contrées barbares de ce continent. Souvent ils ont eu la satisfaction de voir des nations entières d'Indiens qui demandoient d'elles-mêmes à être instruites. Ils ont cherché tous les moyens de s'insinuer chés les peuples qui ne pensoient pas à les inviter. Le nombre des fidèles se multiplie d'année en année, & l'on peut se flater de voir un jour toute cette Partie du Monde soumise aux loix de l'Evangile, par les soins & par les Prédications des Peres de la Compagnie de Jesus.

CHAPITRE VII.

Ferveur admirable des Chrétiens du Paraguai. Leur assiduité dans les Eglises. Exercices de piété qui s'y pratiquent ordinairement.

C'ÉTOIT peu d'avoir attiré les Indiens au Christianisme , il falloit encore leur en faire observer les devoirs. C'est à quoi les Missionnaires ont réussi plus qu'ils n'auroient peut-être eux-mêmes osé l'espérer. On ne sçauroit dire avec quelle ferveur les Indiens remplissent tous les devoirs de la Religion. Mais pour bien comprendre tout ce que cette ferveur a d'admirable , il faut se rappeler quels furent autrefois les Indiens. Ces hommes qui n'avoient presque rien d'humain que la figure , qui n'étoient occupés qu'à contenter leurs appétits brutaux sont aujourd'hui des modèles de toutes les vertus Chrétiennes. La pureté de leurs mœurs , leur dévotion ressemblent à nos yeux la parfaite image de la primitive Eglise.

L'expérience a montré que les Indiens sont pour la plupart d'un esprit doux & traitable, qu'ils sont sensibles à l'amitié. On remarque aujourd'hui dans ceux qui professent le Christianisme cette belle simplicité que l'Evangile nous représente comme la compagne fidèle de l'innocence. Il y a lieu de croire que s'ils parurent avant leur conversion, n'avoient que la férocité en partage, c'étoit moins l'effet du naturel que la suite funeste d'une mauvaise éducation. Les habitudes vicieuses se transmettoient des pères aux enfans par la voie des exemples; dès que les Indiens ont eu de bons exemples devant les yeux, on a vu la probité, la candeur, la retenue, prendre parmi eux la place des passions effrénées qui les gouvernoient, & l'on peut dire en général qu'ils sont tous de bons & fervens Chrétiens.

Mais la nature humaine étant aussi corrompue depuis le péché d'Adam, il n'est pas possible de trouver sur la terre une société nombreuse d'hommes qui soit absolument exempte de tout défaut, & où personne ne s'écarte jamais des sentiers étroits de la vertu.

Les pre-

miers Chrétiens n'étoient pas tous irréprochables ; & il ne faut pas croire que les Réductions du Paraguai soient plus privilégiées à cet égard que la primitive Eglise. Si les Missionnaires n'ont pû prévenir toutes les fautes , ils ont du moins tâché d'en prévenir les suites fâcheuses.

On fait choix dans chaque Réduction pour y maintenir le bon ordre , de quelques anciens Néophytes , qui sont chés les Indiens , ce que furent autrefois les Censeurs chés les Romains , & les *Nomophylax* chés les Grecs. On les nomme *Regidors* ; il y en a parmi eux qui sont chargés spécialement de veiller sur la conduite & sur les mœurs des Néophytes. S'ils découvrent que quelqu'un soit tombé dans une faute considérable , & propre à donner du scandale , comme seroit une action contraire à la pudeur , un transport de colère suivi de quelque tort fait au prochain , ils saisissent le coupable , ils le conduisent à l'Eglise , revêtu d'un habit de pénitent , pour demander publiquement pardon à Dieu de sa faute ; ils lui imposent une sévère pénitence. De-là on le mène sur la pla-

ce publique, où il reçoit en présence de tout le monde un châtiment proportionné à la grièveté de sa faute. Le coupable humilié baise ordinairement avec reconnaissance les mains qui l'ont frappé, en disant : *Dieu vous récompense de m'avoir soustrait par cette punition légère aux peines éternelles dont j'étois menacé.* Il est rare qu'on retombe en suite, & encore plus que la contagion du mauvais exemple se répande parmi les autres Chrétiens.

Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'on a vu des Indiens, & même des Indiennes, qui ayant commis secrètement le même péché qu'on venoit de punir dans quelque autre à leurs yeux, couroient d'eux-mêmes s'accuser aux Régidors, & prioient instamment qu'on leur imposât la même pénitence. Trait bien remarquable de ressemblance qu'ont ces Réductions avec la primitive Eglise, où la pénitence publique étoit si souvent mise en usage.

Des hommes qui n'avoient pas même auparavant les premiers principes d'humanité, avoit besoin qu'on les instruisît dans le plus grand détail des devoirs du Christianisme

Christianisme. C'est à quoi les Missionnaires se sont extrêmement appliqués, aussi-bien qu'à leur inspirer un respect profond pour les Mystères de la Foi, & pour tout ce qui est l'objet du culte Chrétien. Mais ayant affaire à des gens d'un entendement grossier sur qui les raisons les plus convaincantes font moins d'impression que les objets matériels ; les sages Ministres de l'Évangile ont pris un soin particulier de présenter à l'imagination des Néophytes, ce qui pouvoit augmenter leur respect pour les choses saintes.

Ils ont voulu que les Temples du vrai Dieu fussent bâtis & entretenus avec toute la magnificence & toute la propreté possibles. Les premières Eglises n'étoient que de bois, & d'une structure fort grossière ; elles avoient pourtant déjà de quoi surprendre & frapper les Indiens dont les yeux n'étoient pas accoutumés à de pareils objets. Les Missionnaires leur apprirent dans la suite à faire la brique & la chaux, & firent venir d'Europe quelques-uns de leurs Freres, qui entendoient la conduite des bâtimens. Ainsi l'on voit aujourd'hui dans

la plupart des Réductions des Eglises bâties de brique ou de pierres. La plupart sont assez belles pour plaire même à des yeux Européens. Les Eglises du *Paraguay* ont outre la nef, les bas côtés qui sont quelquefois doubles. On y compte cinq Autels au plus, parce qu'un plus grand nombre seroit inutile. Ces Eglises sont assez vastes: quoiqu'elles soient fort basses, le toit n'étant soutenu que sur des colonnes de bois au défaut de pierres, il n'est pas possible de l'élever à proportion de la longueur & de la largeur de l'édifice. Mais eût égard aux maisons qui n'ont jamais qu'un rez de chaussée, les Eglises peuvent paroître de superbes édifices. Outre la principale porte & celles des côtés, on pratique dans les murs un grand nombre de fenêtres, afin qu'elles soient bien éclairées. Ces fenêtres sont encore nécessaires, surtout en été, pour diminuer l'incommodité que souffrent les Prédicateurs & les Célébrans, lorsque l'Eglise est échauffée par la multitude des Indiens qui y accourent & qui transpirent beaucoup.

Les Réductions fondées dans le pays des Moxes étant les plus récentes, les

Eglises y sont aussi mieux bâties que partout ailleurs. La nef & les bas côtés, ont un Chœur fort propre, & surmonté d'une coupole.

Comme les Missionnaires ont amené de tems en tems avec eux des Freres qui avoient appris en Europe les différens arts qui pouvoient servir à la décoration des Edifices sacrés, les Autels sont ornés de tableaux de dévotion proprement encadrés, de colonnes, de corniches bien travaillées & même de statues & de bas reliefs. Les murailles sont ordinairement revêtues de toiles peintes garnies de franges, ou encastrées dans une boiserie. On y a représenté les principaux Mystères de notre Religion, afin de les mieux graver dans le cœur des Néophytes ; car ce sont-là, pour me servir des expressions de Saint Grégoire, les livres où le peuple étudie sa Religion.

Chaque Eglise a son baptistère placé dans une grande chapelle ornée avec un soin particulier, parce que c'est la premiere chose qui frappe la vûe de ceux qui entrent. Les ornemens qui servent à l'Office divin, sont plus propres que

riches , & les autels n'ont guères d'autre parure que des fleurs artificielles ou naturelles & sont jonchés d'herbes odoriférantes. On forme avec des feuillages & des fleurs des guirlandes qu'on attache autour de l'Eglise, & qui y répandent une odeur très-agréable. Aux jours les plus solennels , on y brûle des parfums , on arrose le pavé d'eaux de senteur ; on le jonche d'herbes & de fleurs odoriférantes que le pays fournit en abondance pendant tout le cours de l'année.

Ce fut par de semblables attentions que Népotien mérita autrefois les éloges de saint Jérôme , qui parle ainsi de cet homme vertueux , dans l'Epitaphe qu'il a composée en son honneur. » Il » orna souvent les Basiliques de fleurs , » de feuillages & de pampres, qu'il entrelassoit avec goût *. Plus d'une raison engage les Missionnaires à autoriser cet usage.

Il y a dans chaque Réduction un premier Sacristain , & deux autres qui lui sont subordonnés , outre six Clercs qui

** Basilicas Ecclesia diversis floribus & arborum gemis visumque pampinis adumbravit.*

portent le rabat & l'habit long avec la queue traînante de trois ou quatre palmes à la maniere des Prêtres Espagnols. Ceux-ci commencent cependant aujourd'hui à quitter cet usage incommode. Toutes les places dont je viens de parler sont extrêmement recherchées & ceux qui les obtiennent en remplissent les devoirs avec une exactitude admirable. Les Novices des Ordres les plus fervens n'ont pas l'air plus modeste & plus recueilli en servant à l'Autel que les jeunes Indiens qui font l'office de Clercs. Tout ce qui sert à l'Office divin, le pavé même des Eglises est entretenu avec la plus grande propreté.

Du reste il ne faut chercher dans les Eglises des Réductions ni marbres choisis, ni pierres précieuses. L'or & l'argent n'y sont guères employés que pour les vases sacrés. Mais ce qui mérite nos regards & notre admiration, c'est l'assiduité des Chrétiens dans les Temples sacrés. On y pratique non-seulement tout ce qui est d'usage dans les Paroisses bien réglées d'Europe, mais beaucoup d'autres exercices de piété, que les Missionnaires ont jugé à propos

d'introduire. Qu'on me permette d'entrer encore sur cela dans un détail qui ne peut qu'édifier, & qui est également propre à faire connoître le zèle des Pasteurs, & la ferveur des Néophytes.

Tous les matins dès que le jour commence à paroître, les enfans vont à l'Eglise, où ils se placent, les garçons d'un côté, les filles de l'autre. Ils y récitent à deux chœurs les Prières du matin & la Doctrine Chrétienne jusqu'au lever du Soleil. Alors on dit une Messe, à laquelle tous les habitans de la Réduction doivent assister, à moins qu'ils n'aient des raisons légitimes pour s'en dispenser. Après la Messe chacun se rend à son travail. Le soir on fait le Catéchisme aux enfans. La cloche appelle ensuite tous les fidèles à l'Eglise pour y réciter ensemble le Rosaire & les Prières du soir. Tous les Samedis on chante en musique la Messe de la Vierge, & le soir après le Rosaire les Litanies de la Mere de Dieu, avec une prière pour les morts. On verra bientôt, sans doute avec surprise, en quoi consiste cette musique des Indiens.

Le Dimanche tout le monde se rend de grand matin à l'Eglise, pour y chanter

la Doctrine Chrétienne. On célèbre ensuite les fiançailles & les mariages , ce qui demande beaucoup de tems ; car on remet tous les mariages au Dimanche , afin de leur donner plus de solennité. Par-là on apprend aux Infidèles & aux nouveaux Convertis à respecter cette action comme Sacrement. On chante ensuite la Messe solennelle. Après l'Evangile un Missionnaire monte en chaire, il explique l'Evangile du jour. Quand la Messe est finie , on examine si quelqu'un s'en est absenté sans raison légitime , ou n'a pas assisté à la récitation de la Doctrine Chrétienne ; s'il n'est point arrivé au dedans ou au dehors de la Réduction quelque désordre auquel il soit nécessaire de remédier. On impose des Pénitences à ceux que l'on a trouvés en faute.

Après le dîner on baptise les enfans & les Catéchumenes qui sont presque toujours en grand nombre. Cela se fait encore le plus solennellement qu'il est possible , afin d'animer la foi du peuple & de lui inspirer du goût pour les saintes cérémonies de l'Eglise. Les Congrégations particulières s'assemblent ensuite pour pratiquer les exercices de piété qui

leur sont propres , & pour entendre une exhortation. Après les Vêpres tout le peuple récite le Rosaire en commun à l'ordinaire. Dès qu'il est fini chacun va se reposer dans sa maison & se préparer aux travaux du lendemain.

Les Néophytes assistent à tous ces différens exercices avec une modestie & un recueillement qu'il seroit difficile d'exprimer. Mais leur dévotion paroît encore d'une manière bien plus sensible, lorsqu'ils doivent s'approcher de la Table Eucharistique.

Les Missionnaires finissent toujours leurs prédications , par un acte de contrition qui contient les motifs les plus capables d'exciter le regret des péchés que l'on a commis. L'Eglise retentit alors de soupirs & de sanglots. Remplis d'une sainte colere contre eux-mêmes les Néophytes s'efforcent bien souvent d'expié leurs fautes par des austérités & par des macérations qu'ils porteroient à l'excès, si l'on ne prenoit pas soin de les modérer.

C'est surtout au Tribunal de la pénitence qu'on connoît jusqu'où va la délicatesse de leur conscience. Ils versent

un torrent de larmes en s'accusant de fautes si légères, qu'on doute quelquefois, si elles sont matière d'absolution. Cependant ils ne se lassent point d'interroger le Missionnaire avec une inquiétude scrupuleuse, pour savoir si telle ou telle chose est un péché. S'ils s'aperçoivent ensuite qu'ils ont offensé Dieu, en quelque manière que ce soit, ils quittent sur le champ leurs occupations les plus pressantes; ils courent à l'Eglise pour s'y purifier par le Sacrement de pénitence. Ils déclarent leur faute avec tant de douleur & de gémissemens, que le Confesseur attendri ne peut s'empêcher de joindre ses larmes à celle du pénitent.

Presque tous les Indiens sont pauvres: il n'y en a cependant aucun qui ne s'empresse de secourir ses semblables dans le besoin. Est-il question de bâtir une Eglise? ils abandonnent volontiers tout autre ouvrage, & courent d'eux-mêmes offrir leurs services. Ils se priveroient du nécessaire pour contribuer à la dépense de l'Edifice, si l'on ne mettoit pas des bornes à leur piété généreuse.

L'Eglise Catholique a toujours fait profession d'honorer les cendres de ceux

qui sont morts après avoir été sanctifiés par le Baptême. Elle veut que l'on conserve avec soin les restes de leur dépouille mortelle qui doivent un jour se ranimer pour ne plus mourir. Ses intentions sur ce point ne sont peut-être nulle part mieux suivies qu'au *Paraguay*. Le Cimetière qui est plus ou moins grand, suivant le nombre de fidèles qui habitent chaque Peuplade, est toujours à côté de l'Eglise. C'est ordinairement une place carrée, enfermée de murs à hauteur d'appui, & environnée de Palmiers & de Cyprès. En dedans se trouvent plusieurs rangs d'Orangers que la température du climat fait croître en pleine terre. Du côté qui regarde la campagne, on voit une allée fort spacieuse toute plantée d'orangers & de citronniers. Cette allée conduit à une Chapelle où l'on va tous les lundis en procession chanter la Messe des Morts. Aux deux bouts & au milieu de l'allée, on a dressé de grandes croix. Lorsque la procession en rencontre quelque une, elle fait une pause, pendant laquelle on chante quelque prière de l'Eglise.

Il ne sera peut-être pas inutile de re-

marquer que les seuls Missionnaires sont enterrés dans l'Eglise. Plût à Dieu qu'un semblable usage observé autrefois en Italie, s'y conservât encore ! Nos Temples ne seroient pas infectés, comme ils le sont, de la mauvaise odeur des cadavres.

On a bâti hors des Réductions à une juste distance de petites Chapelles bien entretenues & ornées fort proprement. C'est-là que se rend la Procession aux jours de saint Marc, des Rogations, du Titulaire de l'Eglise, & quand on fait les Stations du Jubilé. Elle passe par les rues de la Réduction qui sont toutes tirées au cordeau, & ont chacune à leur extrémité une croix bien travaillée. A chaque Croix qu'on rencontre la Procession s'arrête. Les enfans chantent en Musique quelque chose de la Doctrine Chrétienne. Le peuple répond en plainchant. On ne sort de la Réduction que pour entrer dans des avenues fort agréables formées de pins, de palmiers, & d'orangers bien allignés ; elles s'étendent jusqu'aux Chapelles où la Procession doit se rendre, elles la mettent à l'abri du vent & la garantissent des ardeurs du

Soleil. Ainsi tout concourt à exciter la dévotion des fidèles dans ces pieuses cérémonies, sans que rien puisse la troubler.

CHAPITRE VIII.

Attentions des Missionnaires pour empêcher que les Indiens ne retombent dans leurs anciens désordres. Succès de leurs travaux.

LA dévotion des Chrétiens du *Paraguay* ne se borne pas à une mortification ni à des pratiques extérieures. On les a formés avec soin à cette partie essentielle de la piété Chrétienne, qui consiste à réprimer les passions.

J'ai déjà dit que l'yvrognerie, l'incontinence, & la cruauté étoient des défauts presque universellement répandus parmi les barbares. Quant au premier de ces défauts, les Missionnaires en ont inspiré tant d'horreur aux Néophytes que *la Chica* est devenue chez ces Peuples une boisson innocente, & n'a plus d'autre effet que de les soutenir dans leurs travaux. Les

loix sévères qu'on a portées contre ceux qui s'enivreroient sont en quelque sorte devenues inutiles. Lorsque les Indiens sont venus dans les villes Espagnoles , on les a souvent pressés de boire du vin ; mais ils n'en ont pas même voulu goûter, & ils ont reproché plus d'une fois aux Espagnols étonnés d'un tel refus „ qu'il „ ne venoit d'Espagne rien de bon , si ce „ n'étoit le vin qui sembloit même de- „ venir un poison entre leurs mains „.

L'incontinence est également bannie des Réductions. Presque tous les Indiens se marient dès qu'ils ont atteint l'âge de puberté. S'il arrivoit quelque scandale en ce genre , le châtiment suivroit de près la faute. D'ailleurs on a pris toutes les précautions imaginables pour éloigner les Néophytes des occasions du péché. Il n'y a dans chaque maison qu'une seule famille composée du pere, de la mere & des enfans. Les hommes & les femmes ne se trouvent jamais confondus ensemble dans les lieux publics. Les puits , les fontaines, les lavoirs qui sont communs à tout le peuple , sont toujours en un lieu découvert de toutes parts , & exposés à la vûe de tout le monde. Quelques

vieillards respectables par leur âge & par leur vertu sont chargés d'y veiller pendant tout le jour, afin qu'il ne s'y passe rien de contraire à la décence & aux bonnes mœurs.

On est encore plus attentif à empêcher que les temples de Jesus-Christ ne deviennent une occasion de chute ou de scandale. Conformément aux instructions de Saint Charles Borromée, qu'on suit encore aujourd'hui en plusieurs Villes d'Italie, chaque Eglise des Réductions est divisée en deux parties, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. On laisse entre deux un espace vuide qui s'étend depuis la grande porte de l'Eglise jusqu'au Sanctuaire. Chaque côté se subdivise en trois classes ou quartiers. La premiere Classe est celle des enfans qui se placent près de la balustrade du Sanctuaire. Derriere eux sont deux ou trois *Zélateurs*; c'est ainsi qu'on appelle ceux que l'on charge de maintenir le bon ordre pendant les saintes cérémonies de la Religion. Ils tiennent en main une baguette, dont ils touchent ou frappent sur le champ quiconque s'écarte tant soit peu de la modestie & du respect convenables.

La seconde Classe est celle des jeunes gens placés derriere les enfans & gardés par d'autres *Zélateurs* d'un âge plus avancé. La troisième comprend des hommes de tout âge , qui ont aussi leurs *Zélateurs* choisis parmi les Vieillards les plus respectables. Les femmes sont arrangées de la même maniere de l'autre côté de l'Eglise.

L'on entre & l'on sort par les portes latérales. Les hommes par celle qui est de leur côté , & les femmes par l'autre. Lorsque l'on entre, chacun se rend par le plus court chemin au lieu destiné pour sa Classe. Ce bel ordre est si rigoureusement observé que personne n'oseroit y contrevenir.

Les Missionnaires ne se contentent pas de veiller pendant le jour , soit par eux-mêmes , soit par autrui , sur les mœurs des Néophytes. Ils ont pendant la nuit des émissaires secrets , qui les avertissent soigneusement de tout ce qui pourroit demander un prompt remede. La nuit est partagée en trois veilles. On change à chaque veille ces espèces de sentinelles qui paroissent n'être occupées que de la sûreté du pais , & n'être destinées qu'à prévenir toute surprise de la

part des Sauvages ou des Mammelus.

Ces attentions & beaucoup d'autres semblables , jointes aux vives & ferventes exhortations des Missionnaires , entretiennent les Néophytes dans l'horreur du vice. On a vû plus d'une fois de jeunes Vierges se laisser assassiner par des Indiens infidèles ou mal convertis, plutôt que de consentir à leurs desirs criminels. Tous les Indiens Sauvages laissent croître leur chevelure , & l'on ne sauroit leur faire un affront plus sensible que de la leur couper ; d'où il arrive quelquefois qu'on a peine à distinguer un jeune homme d'avec une femme , parce que les Indiens n'ont presque point de barbe , & qu'elle leur vient fort tard. Mais cet inconvénient n'est point à craindre dans les Réductions. Les Chrétiens portent les cheveux courts. Ils élèvent leurs enfans dans cet usage, Ainsi l'on fait aisément la distinction des hommes & des femmes , des fidèles & des infidèles.

Mais ce qui contribue peut-être encore plus que toutes ces précautions à éloigner les Indiens du vice , c'est l'heureuse habitude qu'ils ont contractée, de ne jamais perdre de vûe , pour ainsi dire , la présence

sence de Dieu & les devoirs de la Religion. Tout les y rappelle sans cesse. Leur mémoire est remplie de pieux cantiques qu'ils ont appris dès l'enfance. Ils les répètent souvent dans leurs maisons, ils en font retentir les champs & les bois lorsqu'ils travaillent.

C'est ce qui excite l'admiration des Espagnols, lorsqu'ils se rencontrent avec ces bons Indiens, & surtout lorsqu'ils ont à traiter avec eux. On n'entend presque sortir de la bouche de ceux-ci que des Cantiques spirituels & des discours de piété. Jamais ils ne profèrent ni jurement, ni imprécation, ni aucune parole injurieuse ou peu séante, quoique les Européens ne s'observent pas toujours beaucoup sur cet article, non plus que sur bien d'autres, en la présence des Indiens qui savent avec le secours de la grace divine se préserver de la contagion du mauvais exemple.

Le Président D. Joseph de *Salazar* avoit fait venir cinq cens Chrétiens des Réductions à *Buenos-Ayres*, pour les y employer à des travaux publics. Lorsqu'ils furent de retour chez eux, quelques-uns disoient avec candeur à leur

Missionnaire ; » Comment nous dites-
» vous que telle ou telle action sont des
» péchés contre l'honnêteté , contre la
» charité , tandis que nous savons à n'en
» pouvoir douter , que beaucoup d'Es-
» pagnols les commettent impunément?..
» Mes enfans, répondoit le Pere , je ne
» saurois vous dire autre chose , sinon
» que nous prêchons aux Espagnols la
» même doctrine qu'à vous. Elle vient
» de Dieu , & elle est immuable comme
» lui. Si les Espagnols ne l'observent pas ,
» ils en rendront compte au Tribunal du
» Souverain Juge , qui leur fera payer
» bien cher leur négligence. Pour vous
» soyez fidèles à la mettre en pratique ;
» & Dieu récompensera votre fidélité ;
» vous ferez voir par - là que vous
» avez plus de jugement que les Espa-
» gnols. «

C'est en particulier afin de prévenir
les pernicioeux effets du mauvais exem-
ple, que les Rois Catholiques , à la prié-
re des Missionnaires , ont fait défense aux
Espagnols & à tous les autres Européens
d'aller dans les Réductions , à moins que
dans leurs voyages , la nécessité ne les y
oblige ; alors il ne leur est pas même per-

mis de rester plus de trois jours dans chacune. Les Evêques & leurs grands Vicaires, les Gouverneurs de la Province ne sont point compris dans la défense. Dès qu'on voit arriver un Européen, quelque Indien sage & discret se met aussi-tôt à ses côtés, sous prétexte de l'accompagner & de lui faire honneur; mais c'est en effet pour l'observer, pour veiller de plus près sur sa conduite.

Les Réductions les plus éloignées des yeux & du commerce des Européens, sont aussi celles où l'on remarque le plus de ferveur & d'innocence dans les Néophytes. Bien loin qu'ils aient donné chez eux le moindre accès au relâchement, leur piété semble s'accroître & se fortifier tous les jours. C'est ainsi que nous voyons régner en Europe parmi les habitans des Campagnes, la crainte de Dieu, l'horreur du péché, parce qu'ils sont séparés des mauvais Chrétiens qui vivent dans les Villes. La frugalité de leur repas, leur assiduité au travail sont cause qu'il n'ont ni la commodité, ni la volonté d'offenser Dieu.

Mais comme l'exemple des Peres influe ordinairement plus que tout le reste

sur la conduite des enfans , les Chrétiens des Réductions prennent un soin spécial de bien élever ceux que le Ciel leur a donnés ; ils tâchent de leur inspirer une piété vraie & solide , & de leur servir eux-mêmes de modèles. Les plus âgés sont les plus exacts observateurs de la loi. Faut-il s'étonner que la jeunesse s'efforce de les imiter & n'ose sortir des bornes de la modestie.

Pour ce qui regarde la cruauté & l'esprit de vengeance , ces vices si enracinés dans le cœur des Sauvages , il n'en reste plus aucun vestige dans les Réductions. Les Néophytes vivent entre eux comme de bons frères , & l'on pourroit bien leur appliquer ce que l'Ecriture dit des premiers Chrétiens. *Tous ceux qui croyoient en Jesus-Christ , n'avoient qu'un cœur & qu'une ame.* Un homicide est une chose inouïe jusqu'à présent dans les Peuplades Chrétiennes du Paraguai. La discorde s'y montre rarement ; & les procès , s'il s'en élève quelqu'un , car ils y sont très-rares , sont aussi-tôt terminés par des Juges préposés pour cela.

Quoiqu'il y ait des fonds établis pour l'entretien des pauvres , chacun selon ses

facultés se fait encore un devoir de les secourir. Bien plus : si les habitans d'une Peuplade ont fait une mauvaise récolte, les Réductions voisines s'empresseient de les soulager , & de suppléer à la disette où ils se trouvent. Elles leur donnent de quoi subsister commodément jusqu'à l'année suivante , & de quoi ensemençer leur terres , sans exiger autre chose pour prix d'un tel service , qu'un pareil secours dans un semblable besoin.

La charité des Néophytes paroît redoubler en faveur des Idolâtres , afin de les attirer à la connoissance du vrai Dieu. Il n'y a point d'affront ou de mauvais traitement auquel ils ne s'exposassent volontiers, dans l'espérance de convertir un infidèle. Quand ils peuvent en engager quelqu'un à venir voir la Réduction, il y est reçu avec tous les témoignages de la joie la plus vive , & la plus sensible. Plus il semble dépourvû d'humanité, plus on lui fait de caresses ; on le loge , on le nourrit , on l'habille , chacun lui donne tout ce qu'il a de meilleur. On lui enseigne la doctrine Chrétienne & les prières de l'Eglise ; & quand ensuite il se détermine à embrasser la foi , c'est le

sujet d'une réjouissance publique , à laquelle il n'y a personne dans la Peuplade qui ne prenne une part très-sensible.

CHAPITRE IX.

De la Musique des Indiens.

JE ne dois pas omettre ici un autre moyen auquel les Missionnaires ont eu recours ; moyen également capable de nourrir , d'accroître la dévotion des fidèles, & d'attirer les infidèles même à notre sainte Religion; ç'a été d'introduire la Musique dans ces contrées. La plupart des Missionnaires ont une connoissance suffisante de ce bel art. Il s'en est trouvé qui la possédoient à fond. On ne sauroit croire combien la Musique a de charmes pour les Indiens. Les Ministres de Jesus-Christ penserent d'abord à profiter d'un goût si marqué qu'ils reconnoissoient dans ces peuples pour l'harmonie. A peine un Missionnaire avoit-il commencé de chanter quelques Cantiques sur la Doctrine Chrétienne , que ces Indiens

alors infidèles, sortoient aussi-tôt des bois & de leurs retraites, pour suivre avec les transports les plus vifs, celui dont la voix avoit frappé leurs oreilles. Alors le Missionnaire les voyant rassemblés en grand nombre autour de lui, commençoit à leur annoncer les vérités Evangéliques, & préparoit ainsi les voies à la fondation de quelque nouvelle Peuplade.

Outre ce goût naturel que les Indiens avoient pour toute sorte de Musique, les Missionnaires leur reconnurent d'excellentes dispositions pour la pratiquer. Il est assez commun de rencontrer parmi eux de très-belles voix. On prétend qu'ils en sont redevables en partie aux eaux des Fleuves *Parana & Uruguay*.

Les Missionnaires font un choix des enfans qui montrent dès leurs premières années plus de dispositions pour la Musique. Ils leur apprennent à chanter & à jouer des Instrumens, avec tant de justesse & de précision, que leurs pieux concerts ne plaisent & ne touchent pas moins que ceux d'Europe. Il s'est donc établi dans chaque Réduction une Chapelle de Musiciens, qui exécutent la Mu-

sique la plus simple comme la plus composée.

On sera sans doute étonné d'apprendre que nous n'avons en Europe presque aucun instrument de Musique qui ne soit en usage chez les Indiens des Réductions; qu'ils savent jouer des Orgues, du Luth, de l'Épinette, du Violon, du Violoncelle, de la Trompette, &c. Bien plus : que les Instrumens dont ils se servent aujourd'hui sont presque tous l'ouvrage de leurs mains.

Beaucoup d'Européens qui ont entendu la Musique des Indiens ont assuré qu'elle n'étoit point inférieure à celle des Cathédrales d'Espagne. Entre plusieurs choses que le P. *Cattaneo* prioit M. *Cattaneo* son frere de lui envoyer, il lui demandoit celles que je vais dire, dans une lettre datée du mois de Février 1730. „ Je
 „ voudrois de plus, ce sont les propres pa-
 „ roles de ce Missionnaire, trois ou qua-
 „ tre Messes en Musique, les Vêpres des
 „ Confesseurs & celles de la Vierge aussi
 „ en Musique, avec la partition entière ;
 „ le tout copié bien fidèlement, soit
 „ pour la note, soit pour les paroles, &
 „ des meilleurs Maîtres d'Italie ; enân
 douze

„ douze ou quinze *Concerto* du Seigneur
„ *Alberti* de Boulogne , mais des pre-
„ miers qu'il a composés , & qui sont si
„ estimés des connoisseurs sans être d'une
„ exécution trop difficile ». C'étoit pour
ses chers Néophytes que le Missionnaire
demandoit toutes ces choses , & l'on peut
juger par-là de leur habileté.

Ajoutons à cela ce qu'a écrit un Es-
pagnol qui avoit accompagné l'Evêque
de l'Assomption, lorsque ce Prélat faisoit
la visite des Réductions de l'Uruguay :
Voici de quelle maniere il s'exprime :

„ Dans une des dernières visites que
„ Monseigneur notre Evêque a faites
„ chez les *Guaranis* , nous étions prêts
„ d'arriver à une des Réductions. Tous
„ les habitans étoient venus au-devant
„ du Prélat. Un chœur d'enfans s'avan-
„ çoit vers nous en chantant les louan-
„ ges de la Doctrine Chrétienne. Mais
„ un d'entre-eux s'attira bientôt les re-
„ gards de tout ce que nous étions là
„ d'Espagnols ; il jouoit du violoncelle
„ avec tant de grace & d'adresse , que le
„ Prélat frappé d'admiration comme les
„ autres , fit arrêter le Chœur , & appro-
„ cher l'enfant , à qui il ordonna de

„ jouer seul une Sonate. L'Enfant obéit ,
 „ & après avoir salué profondément le
 „ Prélat & les personnes de sa suite , il
 „ appuya l'instrument sur son pié , &
 „ joua pendant environ un quart-
 „ d'heure avec une telle précision &
 „ une telle légèreté qu'on ne pouvoit
 „ se lasser de l'entendre , & de l'ad-
 „ mirer. Passant moi-même en d'au-
 „ tres tems par quelques Réductions où
 „ les Missionnaires m'ont toujours fait
 „ un accueil très-favorable , j'ai entendu
 „ plus d'une fois la Musique des Indiens ,
 „ & ç'a toujours été avec une nou-
 „ velle surprise. J'ai peine à croire qu'on
 „ entendît avec plus de plaisir la Musi-
 „ que des Cathédrales d'Espagne les plus
 „ célèbres.

Telle est l'attention des Missionnaires
 à profiter de tout ce qui peut attacher les
 Indiens à la Religion, & l'expérience fait
 voir que cette Musique mâle de l'Eglise
 bien loin d'amoindrir les cœurs , augmente
 la dévotion des Néophytes, en même tems
 qu'elle leur procure un plaisir très-sen-
 sible. Cela paroît sensiblement lorsqu'ils
 assistent à des Messes solennelles , à des

processions & à d'autres pieuses cérémonies, où ces enfans dont j'ai déjà parlé, chantent d'une manière si dévotement les loüanges de Dieu & des Saints Mystères. C'est d'ailleurs une des choses qui frappent le plus les Infidèles, lorsqu'ils viennent dans les Réductions, & qui leur donne le plus d'envie de s'y fixer.

Les Anciens racontent dans leurs Ecrits des exemples merveilleux du pouvoir qu'a la Musique sur les cœurs les plus farouches, & leurs expressions se trouvent encore au-dessous de la réalité. Mais rien sans doute n'est plus glorieux pour cet art charmant que d'avoir contribué à multiplier le nombre des Chrétiens. L'estime que les Indiens ont pour la Musique fait qu'ils se tiennent très-honorés, quand on les choisit pour remplir une place de Chantre dans l'Eglise. En effet ceux que l'on élève à cette espèce de dignité sont ensuite considérés par les autres, comme les plus habiles de la nation, parce qu'ils sçavent lire la Messe & les Heures-Canonales. Ceux qui ne sçavent pas lire les consultent, quand il leur est né un enfant, pour sçavoir quel nom il faut lui donner. On suppose que ces

Chantres doivent sçavoir de quel Saint on célèbre la fête ce jour là dans l'Eglise. Mais il est arrivé plus d'une fois que le Chantre n'entendant pas le Latin, leur a suggéré un nom peu convenable, tel que *Caïphas*, *Piscina*, *Capharnaum*, parce que comme on faisoit l'office de la Férie, il n'avoit trouvé dans la Messe du jour, que ces noms-là qu'il avoit pris pour des noms de Saints. Le Missionnaire qui venoit ensuite pour administrer le Baptême, étant instruit de la simplicité du Chantre après lui avoir montré son erreur donnoit à l'enfant le nom qu'il jugeoit à propos.

CHAPITRE X.

De la maniere dont les nouveaux Chrétiens du Paraguai solemnisent les principales Fêtes de l'année.

POUR ne pas répéter ici une partie des choses que j'ai déjà dites, en parlant de l'assiduité des Néophytes dans les Eglises. Je me contente d'observer d'a-

bord en peu de mots que leur assiduité redouble aux principales Fêtes de l'année ; que la plupart ne manquent point ce jours-là de se présenter à la table Eucharistique. Je m'arrêterai un peu davantage aux Fêtes dont la célébration a quelque chose de particulier qui mérite d'être rapporté.

Lorsque la Fête-Dieu approche , les Indiens se préparent à la célébrer le plus magnifiquement qu'il est possible. Ils ornent l'Eglise avec un soin particulier ; aussi-bien que les places & les rues par où la Procession doit passer. La pauvreté où ils vivent ne leur permettant pas d'employer autre chose à l'embellissement de la cérémonie que des ornemens champêtres ; ils les disposent d'une manière si élégante & si diversifiée , qu'ils forment un spectacle pour le moins aussi agréable que nos tapisseries , nos peintures & notre argenterie. Les Indiens dressent d'espace en espace dans les rues des arcs de triomphe qui en occupent toute la largeur. Ils les revêtissent de branches d'arbres entrelassées les unes dans les autres, avec des bordures & des festons faits des fleurs les plus

agréables, & des plus beaux fruits qui se trouvent dans la saison. Les uns vont à la pêche des poissons les plus estimés; les autres vont à la chasse, d'où ils rapportent des cerfs, des tygres, des lions, & d'autres animaux singuliers, qu'ils suspendent avec symétrie à ces arcs de triomphe. Ils y joignent des paons, & d'autres oiseaux, que les Caciques sont chargés de fournir. Mais surtout ils ramassent le plus qu'ils peuvent des oiseaux en vie les plus remarquables, par l'éclat & par la diversité de leurs couleurs. Ces oiseaux se trouvent communément sur les bords & dans les Isles des grands Fleuves & principalement du *Paraguay*. Ce fleuve ne doit même son nom qu'à leur langue signifie *le Fleuve des Plumes*, qu'à la multitude d'oiseaux singuliers qui naissent sur ses rives. Les Indiens attachent aux arcs de Triomphe ces oiseaux par le pied avec un cordon assez long pour qu'ils puissent en voltigeant de branche en branche faire briller leurs beaux plumages.

Les Indiens placent encore le long des rues de petits tygres vivans, ou d'autres bêtes féroces qu'ils ont prises dans des pièges; ils les attachent de sorte

qu'elles ne puissent nuire à personne; c'est-là pour eux le comble de la magnificence.

Le devant des maisons est orné à peu près dans le même goût que les arcs de triomphe, d'herbes odoriférantes, de fruits, de fleurs, d'oiseaux, de toutes & de gâteaux de toute espèce que les femmes cuisent exprès pour ce jour-là; le tout entremêlé en forme de festons, de trophées, & sous mille autres figures plus agréables les unes que les autres. On y voit aussi quelques pièces de toile garnies de plumes qui par la diversité de leurs couleurs, ou par l'artifice de leur assortissement offrent un spectacle singulier. La terre est jonchée de feuillages, de fleurs, d'herbes odoriférantes. Il semble que toutes les espèces de créatures se sont réunies pour rendre hommage à leur Créateur.

Enfin les Indiens disposent au-devant de leurs maisons dans des corbeilles fort propres le Mays, & les autres grains dont ils doivent ensemer leurs terres, afin que le Seigneur à son passage daigne y répandre sa bénédiction, & les multiplier à proportion des besoins de la Peuplade.

Après la grand-Messe la Procession s'arrange à peu près comme en Europe. Quelques Compagnies de Soldats ouvrent la marche au son des tambours & des autres instrumens guerriers. On les arme ce jour-là de fusils, dont ils font de tems en tems des décharges. Les hommes & les femmes marchent les uns devant, les autres derrière le Saint Sacrement, arrangés de la même manière qu'ils le sont ordinairement dans l'Eglise. Les Caciques, les Capitaines, le Corrégidor Royal, les Alcaldes, les Procureurs du Peuple, & les autres Officiers Civils & militaires, se placent autour du Dais sous lequel est portée la divine Eucharistie. Quelques Zélateurs des plus vénérables sont répandus de côté & d'autre pour maintenir le bon ordre, & pour empêcher qu'il ne se passe rien de contraire au respect qu'exige la présence de J E S U S - C H R I S T. Personne n'oseroit s'absenter de cette Cérémonie sans une raison légitime. Personne n'y ouvre la bouche, si ce n'est pour chanter les louanges de J. C. Hommes & femmes, grands & petits, tous donnent des preuves authentiques de leur foi en-

vers ce grand Myſtère de l'amour de Dieu pour les hommes. Les Muſiciens partagés en différens chœurs font retentir l'air de pieux Cantiques durant tout le cours de la Proceſſion. Lorsqu'elle eſt rentrée dans l'Egliſe, quelques Chrétiens d'un âge mûr & d'une fidélité à toute épreuve ſont choiſis pour aller ramaffer toutes les choſes comeſtibles qu'on a fait ſervir à la décoration des arcs de triomphe & des maiſons. Elles ſont diſtribuéés par les Miſſionnaires qui envoient d'abord aux malades tout ce qu'il y a de plus délicat. Le reſte eſt pour les Indiens qui ont contribué davantage à l'embelliſſement de la Fête. C'eſt ainſi que le vrai Dieu triomphe au milieu de ces nations qui paroiſſoient auparavant ne ſçavoir pas même qu'il y eût un Dieu. On invite à la Fête les Infidèles du voiſinage, & il arrive ſouvent que pluſieurs touchés d'un ſi religieux ſpectacle, renoncent à leur infidélité, & demandent à être admis dans la Peuplade au rang des Catécumenes.

Le concours eſt encore plus grand pour la Fête du Saint, dont la Peuplade porte le nom. Deux ou trois des Rô-

ductions voisines y sont invitées, & s'y rendent ordinairement, ayant à leur tête les *Corrégidors* & les Caciques revêtus de leurs habits de cérémonie.

La veille à l'heure de midi la Fête est annoncée par le son des cloches, & par le bruit des trompettes & des tambours qui s'assemblent devant la maison de l'*Alfiere Royal*. C'est ainsi que l'on nomme l'Officier qui porte l'Etendard Royal dans les grandes Cérémonies. Cet Etendard est placé sous un dais magnifique au-dessus de la porte de l'*Alfiere*. A l'heure marquée l'*Alfiere* monté sur un cheval richement caparaçonné, se met en marche avec tout son cortège pour se rendre à l'Eglise. Il est accompagné des Notables de différentes Réductions, qui sont ordinairement au nombre de 500 tous à cheval, & précédés de quelques Compagnies d'Infanterie. On porte devant lui l'Etendard Royal. A la porte de l'Eglise cet Etendard est remis entre les mains de l'*Alfiere*, qui après avoir reçu l'eau benite des mains du Curé, est conduit en cérémonie à la principale chapelle, & s'y place sur une estrade couverte d'un tapis : honneur néanmoins dont il ne jouit que ce seul

jour-là dans toute l'année. Lorsque les premières Vêpres sont achevées, on fait danser dans l'Eglise quelques troupes d'enfans habillés proprement & modestement, ainsi qu'il se pratique dans les Cathédrales d'Espagne. L'*Alfiere* est reconduit en grande pompe à sa maison par un autre chemin que celui par lequel il avoit d'abord passé. Cet Officier est chargé aussi-bien que les Corrégidors, les Alcaldes & les Caciques de loger les principaux Etrangers. Tous les autres sont répandus dans les différentes maisons de la Peuplade.

A l'entrée de la nuit toutes les rues sont illuminées; on allume des feux de joie, & même quelquefois des feux d'artifice. Le jour de la Fête tous les habitans se rendent à l'Eglise de grand matin pour y participer aux divins Sacremens. Beaucoup d'Etrangers se présentent aussi d'ordinaire à la Sainte Table. A l'heure de la grand'Messe l'*Alfiere* se transporte à l'Eglise avec les mêmes cérémonies que la veille. Après l'Office on le reconduit encore à sa maison où il a en soin de faire préparer un repas splendide. On y sert de toutes sortes de mets

& de beau pain de froment , avec une si grande profusion que l'appétit violent des Conviés y est amplement rassasié. Ces Conviés sont les Caciques, les Capitaines & les plus considérables parmi les Etrangers. La boisson ordinaire dans ces repas , est de l'eau dans laquelle on a fait infuser une certaine herbe qui est apparemment *l'herbe du Paraguai*. On sert vers la fin du repas quelques bouteilles de vin. Mais comme il est fort cher en ce pays-là , on le distribue avec tant d'économie qu'en augmentant l'allégresse des convives , il ne peut leur causer aucun étourdissement.

Tous les habitans de la Peuplade régulent aussi selon leurs facultés les étrangers qui logent chez eux. Là, on s'entretient jusqu'à l'heure des Vêpres ; dès qu'elles sonnent on se rend à l'Eglise. L'Alfiere y revient encore avec le même cortège. L'Office achevé , chacun se rend à la Place publique , où se fait une espèce de Tournois. Les Tenans tous bien montés & partagés en plusieurs quadrilles , s'avancent en bon ordre sous les enseignes des différentes Peuplades , dont les habitans se trou-

vent réunis pour cette Fête. On rompt d'abord quelques lances ; ensuite on court la Bague. Les Missionnaires s'y trouvent aussi , soit pour prévenir par leur autorité tous les désordres qui pourroient naître , soit pour prononcer en qualité de Juges sur les différends des partis. Ils ont leurs places marquées , & devant eux sur une table sont les prix destinés aux Vainqueurs. Ces prix ne sont autre chose que des Chapelets , des Médailles, des Ciseaux , des Couteaux , &c. Après avoir adjugé les prix les plus considérables à ceux qui se sont distingués par leur adresse, ils partagent le reste avec une telle proportion que ceux mêmes qui en auroient le moins mérité se voient récompensés , & de cette manière tous se retirent contents. Ces jeux finissent au premier signal que les Juges donnent.

On permet aussi quelquefois la danse aux Indiens. Mais les hommes dansent seuls ; je ne sçais pas si les femmes dansent aussi ensemble. Ces danses des Indiens qui sont accompagnées du son des instrumens font tant de plaisir que les Européens même en sont étonnés , & les

trouvent toujours trop courtes lorsqu'ils y assistent.

C'est ainsi que les Chrétiens du *Paraguay* savent allier avec la piété une joie innocente & louable. C'est ainsi que les loix de la charité fraternelle & de l'hospitalité sont observées dans ces petites Républiques.

Il seroit inutile, de m'étendre sur la ferveur & la dévotion que font paroître les Néophytes, lorsqu'ils assistent à l'Office de la Semaine-Sainte, Les Indiens ajoutent plusieurs pieuses cérémonies à celles de l'Eglise Romaine, déjà si touchantes par elles-mêmes.

Pour se mieux rappeler le souvenir des souffrances du Sauveur dans la Passion, ils tâchent d'en représenter toute l'histoire, & d'exprimer au dehors les sentimens de pénitence & de componction dont ils sont pénétrés.



CHAPITRE XI.

Occupations des Missionnaires auprès des Néo-phytes.

DANS chaque Réduction , il y a ordinairement deux Prêtres, dont l'un est Curé en titre. Il en reste toujours un dans la Peuplade pour assister les Néo-phytes au besoin , tandis que l'autre parcourt les campagnes , soit pour visiter les malades , soit pour instruire & consoler ceux qui étant obligés par leur état de veiller sur les troupeaux & sur les grains , ne sçauroient venir à l'Eglise. Lorsqu'il survient une nécessité pressante les Missionnaires des Peuplades voisines se prêtent mutuellement du secours.

Le Dimanche & les Jeudis on explique la Doctrine Chrétienne à tout le peuple assemblé dans l'Eglise , & l'on fait chaque jour le Catéchisme aux enfans , dont le nombre se monte ordinairement à plus de mille.

Il y a encore des tems marqués pour instruire en particulier les enfans qui doivent s'approcher pour la premiere fois du Tribunal de la Pénitence , ou de la divine Eucharistie. D'autres tems sont destinés à l'instruction des Catéumenes. Ceux-ci sont presque toujours en grand nombre , & donnent beaucoup de peine aux Missionnaires, parce qu'on ne peut se faire entendre d'eux que par interprètes , jusqu'à ce qu'ils aient pû apprendre la langue des *Guaranis* , qui est celle qu'on parle le plus ordinairement dans les Réductions du *Parana* & de l'*Uruguay*.

Le Confessionnal emporte aussi bien du tems ; car les Confessions des Indiens sont presque toujours fort longues & fort embarrassantes , parce que ces bonnes gens ont une infinité de doutes à proposer , ou de scrupules à lever. C'est un usage établi que tous les Néophytes se confessent aux Fêtes de Noël , de Pâques , de la Pentecôte , du Saint Patron de leur Eglise , & pendant le Jubilé que le Saint Siège leur accorde chaque année.

Pendant le Jubilé , les Missionnaires des différentes Réductions, vont les uns chez

chez les autres, non seulement pour s'entraider, mais afin que les Chrétiens aient la liberté de se confesser à des Prêtres étrangers. Les Confessions commencent huit jours avant celui qu'on a marqué pour gagner l'Indulgence. Elles se font ainsi sans confusion. On dispose pendant cette semaine les fidèles à la Communion générale par tous les exercices de piété qui se pratiquent en ces occasions.

Les Missionnaires ont institué dans chaque Peuplade deux Congrégations, composées d'un certain nombre de fidèles, & semblables à celles qu'on voit en Europe. Dans l'une on admet les jeunes gens, depuis douze ans jusqu'à trente. Celle-là est sous la protection de l'Archange Saint Michel. L'autre, qui est sous la protection de la Sainte Vierge, est pour les gens d'un âge plus avancé. On n'est reçu dans les Congrégations qu'après l'avoir long-tems demandé, & avec des instances réitérées; il faut avoir donné d'ailleurs des preuves non équivoques d'une piété fervente & soutenue. Les Congréganistes s'assemblent le Dimanche avant les Vêpres,

pour entendre un Sermon, à la fin duquel ils récitent les prières qui sont en usage dans les Congrégations d'Europe. Les Congréganistes se confessent & communient très-souvent. Lorsqu'ils tombent dans une faute considérable, on ne sçauroit les punir d'une manière plus sensible qu'en les renvoyant de la Congrégation.

Les soins & les peines des infatigables Missionnaires ne se bornent pas encore-là. Une de leurs principales occupations est d'assister les malades. On n'a pu parvenir jusqu'à présent à modérer l'appétit excessif des Indiens. L'habitude & la faim qui les pressent ont toujours prévalu sur les leçons qu'on leur a faites d'une salutaire tempérance. Ils continuent donc à manger sans aucun ménagement. Ils se remplissent, comme nous l'avons dit, de toutes sortes de fruits & de viandes presque crues, qui leur causent de très-fréquentes indigestions. Leur unique remède alors est de s'aller plonger dans le fleuve voisin. Ils dorment ensuite sans autre précaution sur l'herbe & sur la terre humide. Ce désordre est le principe de beaucoup d'infirmi-

tés & de mauvaises humeurs qui se transmettent des peres aux enfans. D'ailleurs lorsque les Indiens sont malades, ils ne savent ce que c'est que de prendre le moindre soin d'eux-mêmes. On regarde comme fort heureuse la Réduction qui étant composée de sept à huit mille personnes n'en a que deux cens à la fois malades ou alités. Un si grand nombre de malades devient fort à charge aux Missionnaires. Ils les visitent tous les uns après les autres ; ils leur fournissent les remedes convenables, & veillent à ce que ces remedes soient donnés à tems : ils ont encore soin de leur prescrire la nourriture qui peut convenir à leur état, & cette nourriture se prépare chez les Missionnaires mêmes : Enfin lorsqu'une mort prochaine menace ces malades, les Missionnaires ne les quittent ni jour ni nuit, afin de les administrer à tems, & de les consoler par toute sorte de soins charitables.

Tout cela cependant n'est rien en comparaison de ce que font & de ce que souffrent ces fervens serviteurs de Dieu, lorsqu'une maladie Epidémique vient ravager leurs Réductions. La peste est un

mal inconnu chez les Indiens; mais on voit de tems en tems se répandre parmi eux des Fièvres malignes de différentes espèces. La petite Vérole, qui n'est connue au *Paraguay* que sous le nom de Peste, désolé quelquefois les Réductions. Les Indiens périssent alors par milliers; quelque soin que l'on prenne d'eux, ils sont d'ordinaire emportés en peu de jours. Chaque maison semble se changer en un hôpital. Les malades y sont étendus sur la terre, & n'ont pour lit qu'une peau de cerf avec une couverture de coton, ou tout au plus un hamac. On comprend assez de quel courage & de quelle patience doit s'armer un Missionnaire dans ces occasions, pour administrer les Sacremens à tant de malades, au milieu de l'infection qui remplit leurs cabanes, & pour leur procurer, autant qu'il est en lui, tous les secours dont ils ont besoin. Car les Missionnaires sont en même tems & les Médecins du corps, & les Pasteurs des âmes. On a vû plus d'une fois les Infidèles accourir en foule dans les Réductions, sans se mettre en peine du danger auquel ils s'exposoient, pour être les témoins de ce que faisoient les

Missionnaires , & se convertir ensuite au Christianisme par un effet de l'impression qu'avoit faite sur eux un si touchant spectacle.

Mais comme si tant d'occupations pénibles , & presque continuelles ne suffisoient pas à leur zèle , les Missionnaires ont encore établi dans chaque Réduction une Ecole pour les enfans des Caciques , & des autres notables , aussi bien que pour ceux qu'on destine à la Musique de l'Eglise. Là , on leur apprend à lire , à écrire , à faire des comptes , & à chanter. Cet établissement contribue beaucoup à rendre les Réductions de jour en jour plus florissantes ; car en formant ainsi les esprits de ces enfans , on dispose d'une façon plus particulière leurs cœurs à la pratique des vertus Chrétiennes. On les met encore en état de diriger les Manufactures dont nous parlerons bientôt , d'administrer les revenus publics , & de ménager les intérêts de la Réduction , de présider aux Embarquemens ; enfin d'exercer les Charges & les Emplois de la République.

Les Indiens avant que d'avoir embras-

Se le Christianisme n'avoient point de mot qui exprimât un nombre plus haut que quatre. S'ils vouloient exprimer le nombre cinq , ils montroient une main , & les deux mains pour exprimer dix , pour exprimer vingt les pieds & les mains. Tout nombre au-dessus de vingt s'indiquoit par un mot général qui signifioit plusieurs. Ils ne sçavoient distinguer , ni le nombre des années , ni celui des personnes , & de mille autres choses qu'il importe de connoître avec exactitude. Ils apprennent maintenant l'Arithmétique dès l'enfance. Ce n'est pas assez ; on fait répéter les Dimanches dans l'Eglise après le Service divin la table entiere des nombres à tout le peuple, afin que les Indiens conservent mieux le souvenir de ce qu'on leur a fait apprendre dans leur jeunesse.



C H A P I T R E X I I .

Travaux continuels des Missionnaires pour étendre l'Empire de J. C. dans le Paraguay. Fatigues & dangers auxquels ils s'exposent.

N O U S avons déjà vû de quelle manière s'y prirent autrefois les premiers Missionnaires du *Paraguay*, pour soumettre les Barbares de ces vastes contrées au joug de J.C. & quel fut le succès de cette glorieuse entreprise. Leurs dignes Successeurs n'ont point cessé de travailler à étendre de plus en plus la Foi Chrétienne; & quoiqu'ils rencontrent aujourd'hui beaucoup moins de difficulté dans l'exécution de ce projet, ils s'exposent encore à des fatigues & à des dangers capables de rebuter un zèle moins courageux & moins intrépide que ne l'est celui de ces hommes Apostoliques.

Qu'on ne s'imagine pas au reste que les Missionnaires dont je vais parler, soient differens de ceux dont je viens de

représenter les occupations. Ce sont les mêmes qui ne trouvant pas, ce semble, dans les Réductions un champ assez vaste pour satisfaire leur zèle charitable, font de fréquentes excursions dans les pays infidèles, de telle sorte néanmoins qu'il en reste toujours quelqu'un auprès des Néophytes, pour les assister au besoin.

Lorsque l'on a conçu l'espérance de gagner des Peuples barbares à Jesus-Christ, un Missionnaire se met en chemin avec son Bréviaire sous le bras. Il porte à la main un bâton surmonté d'une croix. Il se fait ordinairement accompagner d'une trentaine d'Indiens, qui en lui servant d'interprètes, font encore les fonctions de Prédicateurs & d'Apôtres. On est souvent obligé de faire trente & quarante lieues toujours la hache en main, pour s'ouvrir un passage à travers les forêts, avant que d'arriver aux habitations des Sauvages. Il faut gravir sur des Montagnes rudes & escarpées, traverser des Marais, des Lacs, des Fleuves profonds & rapides. On n'a souvent d'autre lit pendant ces pénibles voyages, que la terre nue ou couverte d'une simple natte : heureux celui qui
s'est

s'est fourni en partant d'un hamac pour y prendre son repos pendant la nuit, à l'abri des morsures des serpens & de l'insulte des bêtes féroces. On est réduit assez souvent à n'avoir point d'autre nourriture que quelques poignées de may. Dans les voyages de long cours, les vivres manquent quelquefois tout-à-fait; & alors les voyageurs ne trouvent pour toute ressource que des racines & quelques fruits sauvages : d'autres fois aussi on se trouve réduit à sucer la rosée répandue sur les feuilles pour soulager un peu la soif dont on est tourmenté dans un pays où le Soleil fait sentir ses plus vives ardeurs.

Lorsqu'on rencontre quelque troupe d'Indiens sauvages, on les trouve toujours armés, & prêts à se défendre, dans la crainte qu'ils ont des Mamelus qui les ont assaillis quelquefois travestis en Jésuites & en Indiens des Réductions. Leur crainte ne s'est trouvée plus d'une fois que trop bien fondée; car ces cruels habitans de saint Paul voyans qu'on avoit pris de justes mesures pour arrêter le cours de leurs brigandages, ont souvent employé cet artifice diabolique. Ils

se transportoient au-delà du Fleuve *Paraguay* jusques sur les terres des Chiquites & des Ciriguanes. Quelques-uns des leurs prenoient les devans, déguisés en Jésuites & accompagnés d'un certain nombre d'Indiens, comme le sont ordinairement les Missionnaires. Alors ils savoient imiter toute la conduite & les discours des Missionnaires, & déterminer les Indiens à quitter leurs pauvres habitations par l'espérance de les réunir à d'autres Indiens, & de former avec eux une nombreuse Peuplade où ils seroient avec plus de sûreté, & de commodité que dans leurs forêts. Quand ils étoient parvenus à en rassembler un grand nombre, ils les amusoient jusqu'à l'arrivée de leurs Guerriers qui fondoient sur ces malheureux Indiens; les chargeoient de fers, & les conduisoient à saint Paul. Cette invention infernale a été long-tems pour les vrais Missionnaires un obstacle presque insurmontable dans leurs entreprises; elle leur avoit fait perdre la confiance des Indiens, & il leur a fallu bien du tems pour la rétablir.

D'autres Indiens sauvages sont per-

suadés qu'on ne vient chez eux que pour les rendre Esclaves & pour les vendre ensuite aux Espagnols , pour lesquels ils ont une aversion incroyable ; toutes les fois qu'ils peuvent soupçonner qu'un Missionnaire qui les recherche , vient de quelque contrée de la domination Espagnole , alors son arrivée excite sur le champ une sédition qu'il n'est pas facile d'appaîser & dont souvent le Missionnaire est la victime.

On a vû des Sauvages refuser avec obstination d'écouter les Missionnaires , ou qui, après leur avoir prêté quelque attention , leur répondoient froidement :
„ Vous dites que le Dieu des Chrétiens
„ fait tout , que rien ne lui est caché ,
„ qu'il est en tous lieux , & qu'il voit tout
„ ce qui se fait ici-bas. Nous ne voulons
„ point d'un Dieu qui a les yeux si per-
„ çans. Nous voulons vivre en liberté
„ dans nos bois , sans avoir au-dessus
„ de nos têtes un Censeur & un Juge
„ perpétuel de toutes nos actions “.

Mais la Conversion des infidèles n'est jamais si difficile que quand il se trouve parmi eux quelque *Mapono* ; car le moindre mal qu'il puisse faire , afin de ne pas

perdre les émolumens de son emploi, c'est d'empêcher ses compatriotes d'ajouter foi au ministre du vrai Dieu.

Lorsque les Missionnaires viennent à bout par leur patience de calmer les esprits, & d'engager les infidèles à recevoir l'Evangile, ceux-ci n'y consentent d'ordinaire qu'à des conditions très-dures & très-génantes.

Ainsi quand le P. Joseph de *Arce* pénétra chez les Chiquites en 1690. & leur proposa d'embrasser la foi Chrétienne, les Caciques des environs indiquèrent une Assemblée générale des Indiens de leurs Peuplades, pour délibérer sur une affaire si importante. Tous se rendirent au lieu marqué vers le milieu de la nuit, & commencerent à danser au son des Flûtes & des Hautbois. Tout en dansant l'affaire fut proposée par les Caciques & discutée fort sérieusement. Après avoir bien dansé, ils se mirent à boire. On étoit alors dans le mois de Juillet, c'est-à-dire au cœur de l'Hyver relativement à la situation de ces peuples au-delà de l'Equateur. Malgré cela tous allerent dès la pointe du jour se baigner dans le Fleuve voisin. Ils s'ornèrent ensuite la tête de leurs plus beaux panaches, afin de don-

riét plus de solennité à la cérémonie, & ils se peignirent le visage & tout le corps des couleurs les plus bizarres. Le jour étant venu leur premier soin fut de se munir d'un ample repas. Enfin après de si étranges préparatifs, il fut résolu tout d'une voix que le Christianisme seroit reçu dans le país; mais à deux conditions: La premiere qu'on n'obligeroit point de sortir du país ceux qui ne voudroient pas embrasser la Religion; la seconde que les enfans des Chrétiens même ne seroient point appliqués au service des Autels. Ces conditions furent acceptées par le sage Missionnaire, quoiqu'il en prévît les dangereuses conséquences. Plein de confiance en Dieu il espéra que les plus endurcis se laisseroient vainere par l'exemple des autres, & par la force de la divine parole. Ainsi l'on commença de travailler à cette Réduction le dernier de Juillet: comme en ce jour l'Eglise célèbre la fête de saint Ignace, ce nouvel établissement prit le nom du saint & fut mis sous sa protection.

J'ai souvent parlé des fatigues que l'on éprouve dans ces voyages. Pour en donner une plus forte idée, j'en rapporte-

rai un exemple qui servira en même tems à confirmer ce que j'en ai dit.

Le P. Jean-Baptiste de Zea célèbre Missionnaire avoit formé le dessein de porter la foi chez les *Zamucos*, Nation fort nombreuse, située à l'Occident du Fleuve *Paraguay*. Il se mit en chemin au mois de Juillet 1716. Les tempêtes qu'il essuia d'abord, les furieux & continuels coups de vent, & le débordement des Rivières, ne lui permirent de faire que quatorze lieues en dix-neuf jours. Lorsqu'il eut encore marché quelque tems, il trouva une épaisse forêt longue de dix lieues, qu'il falloit nécessairement traverser. Cent Néophytes qui accompagnoient le Missionnaire, & qui ne favoient pas que cette forêt fût d'une si grande étendue, entreprirent d'ouvrir un passage à coups de hache. Après plusieurs jours d'un travail aussi pénible, comme ils n'en voyoient point encore la fin, ils perdirent entièrement courage. On auroit peine à concevoir ce qu'ils avoient à souffrir d'une nuée continuelle de Mosquites & de diverses sortes de Taons qui les assailloient jour & nuit, & qui ne leur donnoient aucun relâche. Le Mission-

naire sçut ranimer leur courage par ses exhortations & encore plus par son exemple. Il se mettoit à leur tête la hache à la main ; il alloit chercher de l'eau pour rafraîchir ces pauvres gens brûlés par le Soleil. Enfin ce bois aiant été percé en 19. jours , tant de travaux se trouverent cependant inutiles , parce que le défaut de vivres obligea le Missionnaire de revenir sur ses pas. L'année suivante, il se remit en chemin & pensa se noyer avec toute sa troupe. Lui & les siens furent surpris par une crue d'eau qui les gagna insensiblement dans le tems qu'ils travailloient à s'ouvrir un passage à través une autre forêt qui se rencontra sur leur route. Le Missionnaire eut encore beaucoup de peine à regagner l'endroit d'où il étoit parti. Tant de difficultés ne le rebuterent cependant pas. Résolu de faire une nouvelle tentative, il partit de la Réduction au mois de Mai 1718. & il arriva le 12. de Juillet au premier Village des *Zamucos*. Il trouva ces Peuples dans d'heureuses dispositions apparentes ; plusieurs infidèles embrassèrent le Christianisme, & les autres n'en paroissoient pas éloignés. Ce Missionnaire ayant été nommé

peu de tems après Provincial de son Ordre, quitta avec regret ses chers Néophytes & il en confia le soin au P. *Michel de Tegros*. Il ne restoit plus ce semble à celui-ci qu'à recueillir le fruit des travaux de son Prédécesseur. Plein de cette espérance il se rendit chez les *Zamucos* accompagné du Frere *Albert Romero*, & de quelques Indiens. On le reçut avec toutes les démonstrations possibles de joie & d'amitié. Déjà la conversion entière de ces Peuples lui paroissoit comme assurée, quand ils leverent tout à coup le masque. Le F. *Romero* fut massacré par les barbares, dans le tems qu'il s'efforçoit de les remettre dans la voie du salut. Douze Indiens des Réductions qui l'avoient suivi, & qui tâchoient de seconder ses efforts, périrent avec lui. Le P. de *Tegros* étoit alors éloigné de quelques journées & s'occupoit à chercher un lieu convenable pour l'établissement de la nouvelle Réduction, lorsqu'il apprit ces tristes nouvelles.

Quelque fermeté, quelque prudence qu'ait un Missionnaire, fût-il doué d'une douceur capable de fléchir les cœurs les plus féroces, il doit être toujours prêt à

périr sous une grêle de Flèches , ou sous les Massues des Sauvages. Mais ce danger bien loin d'arrêter , & de refroidir le zèle des serviteurs de Dieu , semble les animer encore plus à s'abandonner dans les bois , à la merci de ces cruelles Nations ; contens de mourir , s'ils peuvent réussir & les convertir à la foi.

La Compagnie de Jesus peut se glorifier avec justice , d'avoir produit un grand nombre de ces Héros Chrétiens , qui ont eu le bonheur de mourir pour Jesus-Christ. Mais je me borne à ceux qui ont eu un sort si glorieux dans les Missions du *Paraguai*. Je me contente même de nommer selon qu'ils se présentent à ma mémoire les PP. Roch *Gonzales*, Alphonse *Rodriguez* , Jean del *Castiglio*, & Pierre *Romero* qui furent les premiers Fondateurs des Réductions , & qui les cimentèrent de leur propre sang. Les Barbares ont ensuite massacré en divers tems les PP. Pierre *Ortiz* , Barthelemy *Blende* , Jacques de *Alfaro* , Joseph de *Arce* , Pierre *Espinosa* , Luc *Cavallieri*, les PP. *Fernandes* , *Arias* , *Mazzo* , de *Silva* , *Menloza* , *Solinas* , *Ozorio* , *Ripario* , *Sanchez* , outre quantité d'autres

dont le sang a fertilisé ces contrées barbares, & est devenu, comme dans les premiers siècles de l'Eglise, la semence d'une infinité de nouveaux Chrétiens. Deux autres Missionnaires dont j'ignore les noms, obtinrent aussi la couronne du Martyre, dans ces mêmes contrées en 1721. & 1722.

Si tant d'ouvriers Evangéliques qui arrosent sans cesse le *Paraguay* de leurs sueurs, ne terminent pas une vie semblable à celle des grands hommes que je viens de nommer par une mort semblable à la leur, ils ont néanmoins le mérite du Martyre, parce qu'ils en ont le desir. D'ailleurs une vie aussi laborieuse & aussi pleine de souffrances que la leur, n'est-elle pas un martyre continuel ?

Je voudrois que quelqu'un de ces ennemis de l'Eglise Romaine qui poussent la haine contre les Jésuites, jusqu'à décrier le zèle de ces admirables Missionnaires, & la pureté de leurs intentions, dans le pénible ministère qu'ils exercent auprès des Infidèles, consentît à être pendant quelque tems le compagnon de leurs courses Apostoliques, afin de voir & d'examiner tout ce qu'ils font, & tout ce qu'ils souff-

frent pour le salut des ames. Il reviendrait bientôt sans doute , de ses préventions , & peut-être cette vûe suffiroit-elle pour le tirer du sein de l'erreur , qui ne peut se glorifier d'avoir eû jamais des Apôtres tels que ceux de l'Eglise Catholique.

Il est vrai que ces illustres serviteurs de Dieu ont aujourd'hui moins de traverses & de dangers à essuier. La multitude des Réductions , l'état florissant où elles se trouvent , ont fait impression sur l'esprit des Barbares. Ils ont conçu de l'estime pour les Auteurs de ces admirables établissemens dont la réputation a pénétré jusques chez les peuples les plus éloignés. Ceux même qui ne veulent pas se soumettre au joug de l'Evangile , respectent ses ministres. Il est rare qu'ils osent les maltraiter , & encore moins leur ôter la vie. Les Chrétiens se sont rendus redoutables par leur grand nombre & par les Victoires qu'ils ont remportées, quand la nécessité les a contraints de prendre les armes. On craindroit qu'ils n'entreprissent de venger la mort de leurs Pasteurs , & l'on sait bien , que s'ils l'en reprenoient , rien ne pourroit leur résister.

CHAPITRE XIII.

*Zèle des Néophytes pour la conversion
des Infidèles.*

NOUS n'avons parlé jusqu'ici que du zèle des Missionnaires ; mais cette sainte ardeur qui les transporte au milieu des pays barbares , n'est pas toute renfermée dans eux seuls ; ils l'ont transmise à leurs Néophytes. Les Indiens convertis sont devenus à leur tour de fervens prédicateurs de l'Evangile.

Lorsqu'un Missionnaire se prépare à porter la foi chez quelque Peuple sauvage, trente ou quarante Chrétiens , & souvent beaucoup davantage viennent s'offrir à lui pour l'accompagner. Ces zélés Néophytes sont au comble de leurs vœux , quand le Missionnaire veut bien les associer à ses travaux. Nous avons déjà dit , qu'ils lui servent de guides & d'interpretes , qu'ils lui fraient un passage à travers les forêts les plus épaisses , qu'ils veillent à sa conservation.

Quelque disposés que soient les Missionnaires à sceller de leur sang la foi qu'ils annoncent, la prudence leur enseigne à ménager leur vie, parce qu'elle peut être utile à la Religion; il faut autant qu'on peut épargner aux Barbares des crimes qui attireroient sur eux la colere du Ciel, & qui ont toujours des suites très-facheuses pour la Religion; car si le Missionnaire est tué par les Sauvages, avant qu'une Réduction commencée soit bien établie, la conversion des Peuples auteurs du crime est désespérée au moins pour long-tems; ils se retirent dans les forêts, & sur des rochers inaccessibles, croians voir à chaque instant les Espagnols ou les Chrétiens des Réductions prêts à fondre sur eux.

Ainsi les Supérieurs de la Compagnie, lorsqu'ils envoient quelque Missionnaire dans les pais infidèles, exigent que pour la sûreté de sa personne, & pour imprimer aux Barbares le respect qui est dû à la loi de Dieu, il se fasse accompagner d'un nombre suffisant de Néophytes. Malgré ces sages précautions, il est arrivé plus d'une fois que le Missionnaire &

tous les Indiens ont été mis à mort par les Barbares.

J'ai déjà dit qu'on trouvoit maintenant un accès beaucoup plus facile chez les Peuples sauvages. On est enfin venu à bout de persuader à la plupart de ces Peuples qu'on ne cherchoit point à leur nuire. Dès qu'ils se sont assurés que c'est un véritable Missionnaire qui vient à eux, cela suffit pour les tranquilliser entièrement. Le principal Cacique s'approche des Voyageurs pour les saluer à la manière du pays, & pour apprendre du serviteur de Dieu le motif qui l'engage à venir dans la Peuplade. Le Missionnaire répond par lui-même, s'il sait la langue ; ou bien il fait entendre par le moyen d'un truchement, qu'il n'a entrepris ce voyage que pour faire connoître à ceux devant qui il parle, le grand Dieu Créateur & maître de l'univers ; que venant à eux de la part de ce Dieu, il les prie de vouloir bien l'entendre. Il distribue ensuite aux Caciques les petits présens dont il a fait provision, & par-là il les dispose de plus en plus à l'écouter & à profiter de ses instructions.

C'est alors que les Néophytes donnent un libre exercice à leur zèle , en faisant aux Indiens sauvages les plus grands éloges de la Religion Chrétienne , & du Missionnaire, dont ils parlent avec respect, & qu'ils annoncent comme un Ministre du Dieu Tout-puissant. Ils s'appliquent surtout à bien persuader aux Indiens que non-seulement on ne veut point les rendre esclaves , (car c'est-la toujours le plus grand sujet de leurs inquiétudes ,) mais qu'on cherche avec empressement à leur rendre la vie plus agréable & plus commode. Ils se citent eux-mêmes pour exemple de la vérité qu'ils avancent. Leur zèle aidé de la grace divine donne une force admirable à leurs discours. Les Barbares se déterminent ordinairement à embrasser la Religion Chrétienne, ou du moins ils permettent au Missionnaire de vivre avec eux.

Quelquefois cependant il arrive que malgré tous les efforts du Missionnaire , personne ne se soumet au joug de l'Evangile ; soit parce que les Indiens ne peuvent prendre sur eux de renoncer à leurs anciennes habitudes , soit parce que les menaces & les pressantes sollicitations

d'un *Mapono* les retiennent dans l'idolâtrie

Lorsque les Sauvages se montrent dociles aux Instructions du Missionnaire, il prend des mesures convenables suivant le nombre de ceux qu'il a gagnés à Jesus-Christ. S'ils sont en grand nombre, on établit une nouvelle Réduction. Si l'on n'a converti que deux ou trois cens infidèles & moins encore, on les invite à venir fixer leur demeure dans quelque une des anciennes Réductions. Eussent-ils été regardés jusques-là comme des ennemis implacables, on les y reçoit comme des parens & des amis, dont on auroit été séparé par une longue absence. C'est ce qui ravit & enchante les cœurs des Barbares; rien ne les humanise davantage que le bon accueil qu'on leur fait lorsqu'ils viennent chez les Chrétiens, sans mauvais dessein, & à plus forte raison lorsqu'ils y viennent vivre sous les loix du Christianisme.

Mais la charité des Indiens ne se borne pas là; ils suppléent autant qu'il est en eux à la disette d'ouvriers Evangéliques, où se trouvent souvent ces contrées. Quand la saison des pluies est passée

lée , on voit des troupes de Néophytes avec leurs Caciques à leur tête, parcourir les Terres voisines des Réductions pour annoncer Jesus-Christ aux infidèles. Ces fervens Chrétiens prennent avec eux une ample provision de vivres , & quelques bagatelles qu'ils savent être agréables aux Indiens sauvages. Après s'être munis & fortifiés de la sainte Eucharistie ; après avoir pris la bénédiction de leur Missionnaire & ses conseils , ils se mettent gaiement en chemin. Les fatigues & les dangers inséparables de ces sortes d'excursions , ne sont pas capables d'affoiblir leur zèle. La mort même soufferte pour une pareille cause , devient l'objet de leurs desirs les plus pressés. On compte plus de cent Néophytes qui ont péri par les mains des Barbares en travaillant à leur conversion.

Ils reviennent néanmoins rarement dans leurs Réductions sans ramener avec eux un grand nombre d'Infidèles. Ceux-ci après avoir reconnu la vérité de toutes les promesses qu'on leur a faites ne tardent pas à demander le saint Baptême , & deviennent bientôt de fervens Chrétiens.

Les Néophytes exercent encore leur zèle & leur charité d'une autre manière qui mérite bien d'être rapportée. On fait que les nations Sauvages sont presque toujours en guerre. Le principal avantage de la Victoire consiste selon eux à faire beaucoup de prisonniers pour les égorger ensuite , & se rassasier de leur chair dans les festins & dans les réjouissances, par où ils terminent leurs expéditions militaires. Ces Barbares emploient les os de ceux qu'ils ont dévorés pour armer leurs flèches de pointes si dangereuses que les blessures qu'elles font sont regardées comme mortelles, dès qu'il reste dans la plaie le plus petit fragment. Leur coutume est de garder les enfans de leurs prisonniers, afin de les vendre à d'autres peuples, & de se pourvoir par ce trafic des choses qui leur manquent. Lorsqu'ils vont faire ce trafic & qu'ils approchent de quelque Réduction, c'est pour les Chrétiens une occasion précieuse de gagner des sujets à J.C. en achetant ces esclaves infortunés, pour lesquels ils donnent en échange du bled, du mayz, de la toile, & des fruits du pays.

Le *Corrégidor* après avoir reçu ses instructions du Missionnaire va trouver les Indiens Sauvages , au nom de la République , pour racheter tous les prisonniers. Dès que le marché est conclu , il emmène les enfans. Ces malheureux demi-morts de faim , & excédés des mauvais traitemens qu'ils ont soufferts , se voyant délivrés d'un affreux esclavage , & de la crainte d'une mort prochaine , recouvrent bientôt leurs forces. Le Cacique & les principaux de la Peuplade prennent soin des garçons , & les reçoivent chés eux , suivant la distribution qu'en fait le Missionnaire. Les filles sont placées chés les femmes les plus sages & les plus exemplaires de la Réduction. Ces enfans élevez avec ceux des Chrétiens , nourris & entretenus comme eux , acquierent peu à peu l'amour de la vertu. On leur apprend la langue du pais , on les instruit des Mystères de la Religion. Lorsqu'on les trouve suffisamment disposés , on les admet au Baptême. Le jour où ils sortent de l'esclavage du péché est aussi celui où ils recouvrent leur liberté toute entière ; alors ils ne diffèrent en rien des autres Chrétiens. Il ya des Ré-

ductions où l'on met tous les ans quelque chose en réserve pour délivrer quelques-uns de ces esclaves, qui trouvent ainsi leur salut, pour ainsi dire, dans la ruine de leur nation.

J'entreprendrois en vain de détailler tous les moyens que la piété suggère aux fidèles de contribuer à la propagation de l'Evangile. Quelques-uns des Néophytes se chargent d'enseigner la langue du pays aux Missionnaires nouvellement arrivés dans leurs Peuplades. Ils s'en acquittent avec une application & une patience incroyable, sans jamais s'ennuyer de répéter cent fois le même mot. On a connu un Cacique qui s'occupoit à traduire en sa langue des Prônes & des Sermons, afin de mettre les nouveaux Missionnaires en état d'exercer plutôt les fonctions du Ministère Evangélique.

Enfin la charité des Néophytes facilite aujourd'hui plus que jamais l'établissement des nouvelles Réductions. Lorsqu'on en veut fonder quelque-une, les anciennes se chargent de fournir aux Indiens nouvellement rassemblés tout ce qu'ils leur est nécessaire, jusqu'à ce qu'ils puis-

sent se soutenir par leur travail. Elles leur donnent des grains en abondance, soit pour leur nourriture, soit pour ensemen-
cer les terres nouvellement défrichées. Elles leur envoient des troupeaux, des ouvriers, des artisans de toute espèce. Il est vrai que les Evêques, les Gouverneurs & les autres Espagnols les plus distingués par leur naissance & par leur générosité, sont aussi dans l'usage de contribuer à cette bonne œuvre.

CHAPITRE XIV.

Gouvernement Ecclésiastique des Réductions.

C E qui me reste à dire sur la forme de Gouvernement qui s'est établie dans les Réductions, attirera sans doute une attention particulière de la part des Lecteurs. Comme on a parlé si diversément, & selon qu'on étoit affecté pour ou contre ces Missionnaires, de la conduite qu'ils tenoient dans les Réductions, & de l'autorité qu'ils s'arrogéient ; cette considération m'a engagé à faire à ces

égard les plus exactes recherches. Je commence par protester que je ne dirai rien soit dans ce Chapitre, soit dans les suivans dont je ne me sois bien assuré.

Les Néophytes du *Paraguay* sont soumis comme tous les autres Fidèles à la Jurisdiction des Evêques, dans les Diocèses desquels ont été fondées les Réductions. Ces Diocèses sont ceux de l'*Assomption*, de *Buenos-Ayres*, de *Cordoue*, & encore deux ou trois autres, les seuls qu'il se trouvent en ces vastes contrées. Mais cette partie de leur Diocèse n'est pas fort difficile à gouverner. L'Eglise de chaque Réduction est desservie par deux Jésuites, dont l'un est le Curé & l'autre le Vicaire. Du reste il n'y a dans les Réductions ni Clercs tonsurés, ni Prêtres séculiers, ni Monasteres, ni Confratries, comme nous en voyons en Europe. Chaque Evêque n'a donc d'autre soin que celui d'y envoyer ses Mandemens, les Decrets & les Brefs qui viennent de Rome, les conseils salutaires dans diverses occasions, ses aumônes & celles qu'il fait recueillir de la libéralité des Espagnols les plus riches & plus zélés pour la propagation de l'Evangile.

Lorsque les Missionnaires venus d'Eu-

rope ont acquis une connoissance suffisante des langues du païs , & qu'on a reconnu dans eux la capacité dont il est besoin pour bien remplir les fonctions d'un si laborieux ministère , ils sont présentés par le Provincial au Gouverneur de la Province, qui les nomme de la part du Roi , aux Places vacantes ; c'est l'Evêque qui leur confère l'Eglise avec tous ses pouvoirs. Ces Curés Missionnaires jouissent d'une infinité de privilèges qui leur ont été accordés par les Evêques, ou par le Saint Siège , soit pour faciliter la conversion des Infidèles , soit pour l'avantage des Fidèles même.

Les Evêques ont cependant quelquefois le zèle de visiter les Réductions , principalement afin d'administrer le Sacrement de Confirmation aux Néophytes qui ne l'ont point encore reçu. L'objet de ces longs voyages est moins d'exercer le droit des visites , que de s'édifier , & d'imiter les excursions des premiers Apôtres.

Quand l'Evêque de *Bueno-Ayres* veut visiter les Réductions de son Diocèse , il faut qu'il fasse des provisions qui le mettent en état de subsister avec toute sa

suite pendant un voyage de 200 lieues ; C'est ce qu'on compte ordinairement depuis la Ville Episcopale , jusqu'aux premières Peuplades Chrétiennes de l'*Uraguai*. Pendant cette traverse on ne trouve en chemin ni habitation , ni village où l'on puisse se pourvoir des choses les plus nécessaires. On est obligé de passer la nuit sous des tentes ou sous des baraques qu'on porte avec soi. Tout le pays est absolument inculte jusqu'aux Réductions. Il est encore à remarquer que ce Prélat n'a que 3000 piastres de revenu ; au lieu que l'Archevêque de la *Plata* , dont il est suffragant , jouit de plus de soixante mille piastres par année.

Il faut convenir aussi que ces charitables Prélats sont amplement dédommagés des fatigues & des incommodités , auxquelles ils s'exposent par la consolation qu'ils éprouvent , lorsqu'ils sont arrivés au terme de leur voyage. Les Indiens ne connoissent point de plus grand bonheur que celui de pouvoir une fois dans leur vie recevoir & contempler leur premier Pasteur. Ils l'invitent de la maniere la plus pressante à venir
les

les visiter. Aussi-tôt qu'ils apprennent que leurs prières seront exaucées, ils lui préparent le meilleur accueil qu'il est possible. Tous demandent avec empressement l'honneur de le servir. Les uns se chargent d'applanir les chemins par où il doit passer; les autres veulent lui servir tout à la fois de guides, d'escorte & de défenses contre les entreprises des Indiens sauvages, & les attaques des bêtes féroces.

Quelques-uns se chargent de faire trouver dans les lieux les plus déserts des provisions & des rafraîchissemens; & afin que ces Indiens, gens la plupart fort grossiers, s'acquittent bien de leur commission, on nomme pour les accompagner & les commander, des Corrégidors, & quelques-uns des principaux habitans de la Réduction, plus entendus & plus façonnés que le commun du peuple. Enfin le Prélat est reçu par les Néophytes avec tout l'appareil & tous les égards imaginables. Jamais aucun Evêque n'a visité les Réductions sans verser des larmes de tendresse, en voyant la ferveur de ces bons Chrétiens, la régularité de leurs mœurs, leur respect dans les Eglises.

P.

ses ; enfin leur docilité envers ceux qu'ils regardent comme les Pères & les Pasteurs, de leurs ames.

Mais ce que je dois sur-tout observer, c'est que les Jésuites du *Paraguay* ont toujours souhaité plus que personne la visite des Evêques ; afin que ces Prélats vissent par eux-mêmes avec combien peu de fondement on calomnie la conduite des Missionnaires. En effet tous les Evêques qui ont parcouru le *Paraguay* ont rendu les témoignages les plus honorables à ces excellens Ministres de l'Evangile ; & spécialement dans les Lettres qu'ils ont écrites sur ce sujet aux Souverains Pontifes & aux Rois Catholiques : ils se sont toujours fait un devoir de publier par toute la terre les vertus de ces hommes Apostoliques,



CHAPITRE XV.

Gouvernement Civil des Peuplades Chrétiennes du Paraguai. Heureuse situation des Néophytes.

Les avantages temporels dont jouissent les Chrétiens du *Paraguai*, ne sont pas moindres que les spirituels. Peut-être les Européens accoutumés au luxe, au faste & aux plaisirs auront-ils peine à se persuader qu'une nation si pauvre soit véritablement heureuse. Elle l'est cependant, & sa situation considérée suivant les vrais principes est préférable à celle des plus florissantes nations de l'Europe. Une liberté bien réglée, des provisions abondantes de toutes les choses nécessaires à la vie, un logement étroit à la vérité, mais suffisant, la paix, l'union, la concorde, n'est-ce pas là ce qui fait le vrai bonheur des peuples ?

Les habitans des Réductions Chrétiennes sont réellement sujets du Roi d'Espagne, & dépendent des Gouver-

neurs que ce Prince envoie dans les trois grandes Provinces du *Tucuman*, de *Rio de la Plata* & du *Paraguay*. Mais le poids de cette sujettion est si léger, & ils se sont soumis à des conditions si avantageuses qu'ils conservent une liberté, presque entière. Chacune d'elles se gouverne en effet comme une vraie République. C'est ainsi qu'on vit autrefois un grand nombre de peuple se ranger sous l'obéissance des Romains. Si d'une part ils se privaient volontairement d'une petite portion de leur liberté, de l'autre ils s'en croyoient amplement dédommages par la protection que leur accordoit une si puissante République. En même tems qu'ils devenoient les sujets de Rome, ils évitoient l'esclavage dont ils étoient menacés par des nations auxquelles ils se sentoient incapables de résister.

Il n'y a dans les Réductions du *Paraguay* que le *Corréridor Royal* qui soit nommé par le Gouverneur de la Province. Cette place fut autrefois occupée par des Espagnols. Aujourd'hui ce sont toujours des Indiens qui la remplissent. Le *Corréridor Royal* est comme le Lieu-

tenant du Gouverneur. Il a toute l'autorité qu'on a cru nécessaire pour le bon ordre de chaque Peuplade. Les autres Officiers sont choisis par les Indiens même : L'élection s'en fait le premier jour de l'année. On crée encore deux Alcaldes , qui sont des Juges en matière criminelle, & d'autres Magistrats chargés de maintenir la Police, & de juger les affaires civiles. Les Caciques, les Capitaines & tous les autres Officiers Militaires sont également tirés du corps de la nation Indienne. Car il n'est permis à aucun Espagnol de fixer sa demeure dans les Peuplades, & encore moins d'y exercer aucun acte de Jurisdiction. Le Gouverneur de la Province est seul excepté de cette loi : On lui présente chaque année la liste des Elus , afin qu'il approuve & confirme l'Election , s'il le juge à propos.

Ainsi ce sont des Indiens qui administrent eux-mêmes la Justice , & qui gouvernent les Peuplades. Comme ils n'ont tous en vue que le bien public, il en résulte un concert & une harmonie extrêmement avantageuse à la nation. D'ailleurs

les Missionnaires dont le desintéressement est assez connu , & qui sont universellement respectés par cette raison , veillent sans cesse à ce que personne n'abuse du pouvoir que lui donne son emploi.

On ne châtie jamais les coupables suivant toute la rigueur des loix. On a égard au peu d'étendue de leurs lumières, ce qui entre effectivement pour beaucoup dans les fautes que les Indiens commettent. Mais comme les châtimens sont nécessaires pour contenir des gens sourds à toute autre voix qu'à celle de la crainte , tels qu'il s'en trouve toujours quelques-uns dans les Réductions , le Corrégidor Royal & les Alcaldes infligent des peines , mais avec beaucoup de prudence & de ménagement. Ils ne s'y déterminent jamais sans avoir pris conseil de leur Missionnaire. On trouve moyen de punir les fautes sans rendre odieux à ceux qui sont punis le séjour de leurs Réductions. Dans le cas où il s'agit de punir un crime atroce , qui mériteroit le dernier supplice , (chose dont il seroit difficile de trouver des exemples) l'affaire est alors portée au Tribunal du Gouverneur de la Province , qui seul a

droit de condamner à mort un Indien.

Si nous considérons ensuite les charges imposées par les Rois d'Espagne aux Indiens des Réductions, elles sont si légères qu'il n'y a point de peuple en Europe qui ne s'estimât heureux d'en porter de pareilles. On n'exige des Indiens, en signe de Vasselage qu'un tribut peu considérable ; du reste ils n'ont point d'autre obligation onéreuse que celle de marcher au Service du Roi, lorsqu'ils en reçoivent l'ordre, soit pour faire la guerre, soit pour faire bâtir ou fortifier des Villes, mais cela arrive très-rarement.

D'ailleurs ces charges sont bien compensées par les privilèges qu'ont accordés à ces peuples Philippe IV. & Charles II. & qui ont été ensuite confirmés par le très pieux Roi Philippe V. aujourd'hui régnant*.

Car 1^o. Tous les Indiens qui ont embrassé la foi Catholique, & qui se sont soumis librement à la Couronne sont sujets immédiats du Roi, sans que leur pais ni leurs personnes puissent jamais être réduits en Fief ni en Commende (comme

* L'Auteur écrivoit ceci en 1743.

il se pratique à l'égard des autres Indiens qui sont soumis aux Espagnols) ni dépendre en aucune façon d'une personne particulière : 2^o. On ne sauroit exiger d'eux annuellement plus d'une piastra par tête , tandis que les autres Indiens réduits en Commende payent cinq fois davantage, & sont encore exposés à beaucoup d'autres vexations. 3^o. Les Indiens convertis ne sont point imposés avant l'âge de 20. ans , & même ce tribut ne regarde point les Indiens qui ont embrassé le Christianisme dans un âge avancé , ni les femmes , ni ceux qui ont passé cinquante ans. Tous les Caciques à titre de Noblesse , & douze autres Indiens qui sont employés dans chaque Réduction au service des Autels, sont encore exemts de cette taxe.

Les Indiens consignent eux-mêmes leur argent dans la Capitale de la Province , entre les mains des Officiers du Roi qui leur en donnent sur le champ un acte par écrit. C'est aux Officiers des Réductions, conjointement avec les Missionnaires , de faire en sorte que le tribut soit exactement payé ; & cela ne souffre ja-

mais aucune difficulté. Ainsi l'on n'a pas affaire en ce pays comme en Europe à des exacteurs qui sont quelquefois plus à charge que les impôts mêmes qu'ils sont chargés de percevoir.

Ce que le Roi d'Espagne tire des Indiens suffit à peine pour l'indemniser de ce qu'il dépense en leur faveur. Car toutes les fois qu'on envoie par son ordre des Missionnaires d'Europe au *Paraguay*, il donne pour chacun d'eux 300. piastras, & fournit aux frais de leur embarquement. On tire de plus chaque année 10000 piastras du Trésor Royal pour l'entretien des Missionnaires du *Paraguay*; le Roi donne à toutes les nouvelles Eglises, une cloche & tous les ornemens sacrés qui sont nécessaires pour un premier établissement. C'est encore le Roi qui fait la dépense du vin pour les Messes & de l'huile pour les lampes qui brûlent jour & nuit devant l'Autel : Cette dépense n'est pas un petit objet, parce qu'on est obligé de faire venir l'un & l'autre d'Europe. L'on cultive dans le Pérou & dans le Chili des vignes qui produisent d'assez bon vin ; mais on ne sauroit le transporter au *Paraguay* que par terre, &c.

ce transport entraîneroit des frais encore plus considérables. J'ignore si les Missionnaires ont essayé de planter des oliviers dans le *Paraguay*. Il semble que ces arbres devroient y réussir, à moins qu'il n'en fût de ce pays comme de l'Isle Espagnole, où l'on en avoit porté qui profiterent admirablement en peu d'années, mais qui n'ont jamais produit de fruit.

Enfin le Trésor Royal donne tous les ans à chaque Réduction 140 piastras pour se fournir de remèdes; je ne compte pas encore les aumônes extraordinaires des Rois d'Espagne, qui montent souvent à des sommes considérables : On remarque que les Rois Catholiques font presque les mêmes dépenses pour l'avantage de la Religion dans toutes les parties de l'Amérique, dont ils sont les Maîtres. Et certes ils reçoivent dès ce monde la récompense de leur piété généreuse. C'est une espèce de miracle qu'ils se soient maintenus depuis deux siècles & demi dans la possession tranquille d'une si vaste étendue de pays.

Ajoutons à cela que les Indiens du *Paraguay* en payant au Roi un si léger tribut acquierent un droit réel à la protec-

tion. Ils en ont ressenti plus d'une fois les effets , lorsqu'ils n'avoient pas encore des forces suffisantes pour se défendre par eux-mêmes.

N'est-ce pas encore un grand avantage pour les Indiens de pouvoir finir en un instant tous leurs procès , sans Avocats , sans Procureurs , sans Notaires , d'ignorer absolument tous les détours de la chicane. S'il s'élève parmi eux quelque contestation elle est aussi-tôt terminée par un jugement définitif des Alcaldes , qui ne savent ni faire traîner les affaires en longueur , ni recevoir des présens.

Quant à la subsistance des Indiens , il n'y a point de famille à laquelle on n'ait assigné une portion de terre plus que suffisante pour l'entretien de tous ceux qui la composent. Les fleuves dont les bords sont couverts d'une multitude d'oiseaux , sont remplis aussi-bien que les lacs de poissons de toutes espèces. On rencontre à chaque pas toute sorte de gibier dans les bois ; on y trouve encore quantité de fruits sauvages, dont on mange cependant avec plaisir. Des abeilles de différentes sortes y font un miel ex-

quis & de fort belle cire; les cannes de sucre croissent d'elles-mêmes dans les endroits humides. Entre les poissons, on remarque les cochons & les loups marins, animaux amphibies, qui pour la figure & pour la grosseur ont quelque ressemblance avec les animaux terrestres dont ils portent le nom. La peau du loup marin est si belle & si fine qu'on la prendroit pour du velours; sa couleur ressemble à celle du tabac. Elle se vend fort cher, lorsqu'elle est préparée. La chair du cochon marin est, dit-on, très-saine & très-délicate.

La connoissance du vrai Dieu, le passage d'une vie brutale à la pratique de toutes les vertus Chrétiennes, ce sont-là, sans doute les plus signalés bienfaits que les Indiens aient reçu des Missionnaires. Mais que ne leur doivent-ils pas encore pour le soin qu'ils ont pris de procurer à chaque Réduction toutes les commodités de la vie, autant que la situation des lieux a pu le permettre?

La vue de ce que coûtèrent à ces fervens Ouvriers les premiers établissemens qu'ils firent, a de quoi effrayer notre ima-

gination. Il falloit pourvoir à la subsistance de tout un peuple pendant une année entière, c'est à dire, jusqu'à la première récolte. Mais, ce qui étoit encore moins aisé, il falloit apprendre peu à peu tous les arts nécessaires à des gens grossiers & sans expérience, & leur montrer ensuite ceux qui sans être nécessaires, peuvent être utiles à la société. Les Missionnaires furent obligés de faire toute sorte de personnages, si j'ose ainsi m'exprimer, & d'exercer eux-mêmes tous les métiers les uns après les autres. Tantôt ils hâtoient les travaux publics, encore plus par leurs exemples que par leurs paroles. D'autres fois ils s'occupoient à défricher des terres jusqu'alors incultes. Les uns labouroient la terre avec des charrues de bois; d'autres semoient le maiz, l'orge, les fèves, & tous les légumes dont ils avoient apporté les graines. Ceux-ci abbaïoient de gros arbres, & les transportoient dans la Réduction pour construire une Eglise & des maisons. Quelques-uns conduisoient devant eux à travers des deux & trois cens lieues de pais des bœufs, des vaches, des brebis, des chèvres, des

chevreaux , des oiseaux domestiques , qu'ils avoient été chercher dans les Villes Espagnoles, pour les conduire dans les nouvelles Peuplades. Ce fut dans ce glorieux exercice de charité que le P. Pierre d'Espinoza perdit la vie. Il amenoit de Santa-Fé un troupeau nombreux de brebis, lorsqu'il fut pris & massacré par la nation barbare des *Guaiaquires*. Quel objet plus édifiant que la vûe de ces grands hommes ! Ils étoient nés dans les principales Villes de l'Europe. Plusieurs étoient distingués par l'éclat de leur naissance , ou par la supériorité de leurs talens applaudis dans les Chaires des Universités les plus célèbres. Non contents de renoncer aux commodités de la vie , & à la réputation qu'ils pouvoient se promettre en Europe pour embrasser l'état pénible & obscur de Missionnaires en des contrées barbares , ils devenoient encore Bergers , Maçons , Menuisiers, Charretiers. Ils s'adonnoient à tous les métiers les plus vils & les plus laborieux ; & tout cela pour procurer aux Indiens qu'ils avoient convertis la pratique de tous ces métiers , & pour leur faire comprendre la nécessité de s'y affectonner.

Rendant qu'ils travailloient ainsi à la sueur de leur front, les Indiens demeu-
roient ordinairement les bras croisés,
occupés à les considérer, & dans une es-
pèce d'extase; ils ne pensoient seulement
pas à s'offrir pour partager le travail,
quoiqu'ils scussent fort bien, qu'ils
étoient plus en état de le soutenir que
ces Missionnaires, qui d'ailleurs ne tra-
vailloient que pour l'utilité de leurs
chers Néophytes. Il n'y avoit personne
dans les Villes Espagnoles qui ne traitât
de folie le projet qu'avoient formé les
Missionnaires. Mais Dieu qui avoit ins-
piré à ses Serviteurs une résolution si
généreuse donnoit sa bénédiction à des
travaux entrepris pour sa gloire. Graces
aux premiers travaux de ces braves Mis-
sionnaires, les terres des Réductions
sont aujourd'hui cultivées avec soin;
& répondent presque toujours à l'atten-
te des Laboureurs. On trouve mainte-
nant dans toutes les Peuplades des Char-
pentiers, des Maçons, des Serruriers,
des Tisserands, des Sculpteurs, des Ar-
chitectes, des Doreurs, des Peintres mê-
me, & des Graveurs, qui tous s'effor-
cent à l'envie de se perfectionner dans

leur art ; rien n'avance davantage leurs progrès que le desir qu'ils ont de contribuer à l'embellissement des Temples & des Autels. Quelques-uns savent aussi l'art de fondre les métaux , d'autres fabriquent toute sorte d'instrumens de Musique. Enfin les femmes ont appris , à filer , à coudre , à broder , à tailler des habits.

On nous représente assez communément les Indiens comme des gens incapables de s'appliquer aux sciences de pure spéculation. Je crains que cette peinture ne soit infidelle ; cette dureté apparente d'entendement pourroit bien n'être qu'une suite de l'éducation qu'ils reçoivent. Les Indiens du Paraguai mènent une vie assez semblable à celle de nos paysans d'Europe. Ceux-ci ne nous paroissent-ils pas également simples & grossiers , sans délicatesse , sans subtilité dans l'esprit. Cependant les campagnes , & sur-tout celles où l'on respire un air pur & subtil produisent comme les Villes des esprits heureux & inventifs , qui , lorsqu'on les porte aux arts , aux sciences , au négoce , y font des progrès admirables. Je suis persuadé que la même chose

chose arriveroit chez les Indiens, si leurs enfans pouvoient comme ceux d'Europe s'exercer & se former dans des Ecoles, & qu'on en verroit quelques-uns se distinguer ensuite dans la carrière des Sciences & des Belles-Lettres. On peut en juger par l'extrême facilité avec laquelle ils ont appris la Musique & les autres Arts que les Missionnaires leur ont enseignés.

On voit ici dans cette Ville de Modene chez MM. *Cattaneo*, un petit tableau peint par un Indien du *Paraguay*, & qui leur a été envoyé par le P. *Cattaneo* leur oncle. Il est vrai que ce morceau ne donne pas une grande idée du Peintre qui l'a fait, mais le Missionnaire avoit soin d'avertir qu'ils s'en trouvoit de beaucoup meilleurs au *Paraguay*. Les Indiens ne pouvant avoir des couleurs fines, le coloris de leurs tableaux manque de force & de vivacité. Ils imitent fort bien à la plume les caractères imprimés & les gravures sur cuivre. Le Pere *Cattaneo* s'exprimoit ainsi dans une Lettre datée du 30. Décembre 1730. qu'il écrivoit à M. son frere.

Je vous envoie deux desseins faits à

Q

» la plume par un Indien d'après deux
» estampes gravées sur cuivre. Ils me pa-
» roissent deux chefs-d'œuvres en leur gen-
» re. Je ne crains point d'avancer que si
» elles étoient sorties en Europe des mains
» de quelque fameux Artiste, elles pour-
» roient lui faire honneur, par la délica-
» resse & par la légèreté du dessein. On
» sait jusqu'à quel point il est difficile
» de bien dessiner à la plume. Mais l'ad-
» miration redouble quand on pense que
» c'est l'ouvrage d'un Indien pauvre &
» grossier, qui passe presque toute sa
» vie à travailler dans les champs. Une
» petite Image de la conception, telle
» qu'on en met dans les Bréviaires, ayant
» été copiée de la même façon par un
» Indien, les Missionnaires Allemands
» en firent tant de cas qu'ils l'envoyèrent
» à Vienne comme une curiosité de prix,
» pour être placée dans un célèbre cabi-
» net auprès d'une autre semblable, que
» des Missionnaires de la même Nation
» y avoient déjà envoyée. Les deux
» Images que vous recevrez de ma part
» sont supérieures à celles-là sans contred-
» dit, & pour l'élégance du travail, &
» pour la quantité des figures jointe à

» leur heureuse position. Il me semble
 » qu'elles pourroient servir d'ornement
 » au Cabinet d'un Prince. »

Si les Indiens réussissent médiocrement dans un grand nombre d'ouvrages, c'est qu'ils n'ont que des ouvrages médiocres devant les yeux. Lorsqu'on a tant de disposition pour les Arts, est-il croyable qu'on soit sans esprit; n'est-il pas plus vraisemblable que si les Indiens s'adonnoient aux sciences, leur esprit retarderoit plus à se développer. Quelques-uns d'entre eux pourroient se rendre capables d'être reçus dans la Compagnie de Jesus; le *Paraguai*, en retireroit de grands avantages. Cette vaste partie de la vigne du Seigneur ne manqueroit pas si souvent d'ouvriers.

Puisque les Missionnaires n'ont point encore pris ce parti, sans doute qu'ils en ont été empêchés par de fortes raisons. Qu'il me soit pourtant permis de le dire sur le témoignage de plusieurs relations estimées, les têtes Indiennes valent bien les nôtres. Il ne manque à celles-là que de l'étude & de la culture.



CHAPITRE XVI.

Manière de vivre des Indiens : Sages Réglemens qui entretiennent dans les Réductions le bon ordre, l'abondance & la tranquillité publique.

APRES avoir considéré en général l'heureuse situation où se trouvent les Chrétiens du Paraguay, il est à propos de voir ce qui contribue davantage à les y maintenir. Nous nous étendrons aussi un peu sur leur manière de vivre & de s'habiller.

Les Indiens n'ont ni esclaves à qui ils puissent donner des ordres, ni Maîtres dont ils soient obligés d'en recevoir de durs & d'impérieux. Chacun des habitans, jouit d'une portion de terre qui lui est prêtée par la République ; il en a l'usufruit, sans rien devoir à personne, si ce n'est comme nous l'avons dit une piastre de tribut annuel au Prince. Il est riche à proportion de son assiduité au travail. Les Indiens sont dans leurs

champs toute sorte de grains & de légumes ; du Maiz surtout & du Manioc, qui sont leur nourriture la plus ordinaire. Le Manioc a cet avantage que le pain qui s'en fait est propre à réparer les forces , & qu'il se conserve long-tems. Il est d'une grande ressource lorsqu'on est en voyage, ou qu'il faut travailler plusieurs jours de suite à la Campagne.

Je ne comprends pas pourquoi les Indiens négligent la culture du Ris : la plupart des Réductions étant sur le bord des Rivières ; l'on en pourroit tirer toute l'eau nécessaire à cette culture qui en demande beaucoup. Suivant une Relation envoyée du pays des Chiquires , les vastes campagnes qui sont entre ces Peuples & le lac des *Xarayes* se couvrent tous les ans d'une abondante moisson de Ris, dont elles ne sont redevables qu'à la nature. Les *Payagnas*, les *Gnatos* & d'autres Peuples voisins, y viennent faire la récolte, sans avoir eu la peine de semer.

Les Caciques, les Capitaines, les Magistrats, & les principaux de chaque Peuple sont distingués du peuple ; mais cette distinction n'est fondée ni sur des possessions plus amples ou plus stables, ni sur

abamelot

d'autres richesses qui proviennent du commerce & de l'industrie. Ainsi elle n'ôte pas l'égalité, comme fait parmi nous celle qu'on met entre les Nobles & les Roturiers, les pauvres & les riches, les Maîtres & les serviteurs. Distinctions odieuses par lesquelles une partie du genre humain devient pour l'autre un objet éternel ou de mépris ou d'envie.

L'habillement ordinaire des Indiens consiste dans un juste-au-corps avec un haut de chausses à l'Espagnole, & même surtout de toile de coton, qui est fait à peu près comme les anciennes chasubles & qui descend jusqu'à mi-jambes. On nomme cette sorte de vêtement *Pancio*. Il est blanc d'ordinaire, comme le reste de leurs habits. On les leur a donnés tels, afin qu'ils puissent les laver de temps en temps. Si quelque Indien porte un *Pancio* de couleur, alors c'est un présent qu'on lui a fait, ou bien un prix qu'il a remporté dans ces espèces de tournois dont nous avons parlé. Il y en a pourtant qui plus industrieux que le commun savent teindre le coton. Mais l'habit ordinaire est toujours blanc, & ceux d'autres couleurs ne se portent qu'aux jours les plus solennels.

Il n'y a que les Caciques, les Capitaines & les Notables qui soient chaussés.

L'habillement des femmes consiste en une chemise sans manches qui leur descend jusqu'aux talons, une ceinture, & une tunique que l'on appelle *Tipoi* dans la langue du pays; cette tunique descend aussi bas que le premier vêtement dont nous avons parlé; mais elle est ordinairement plus propre, & elle a des manches. Les femmes ne quittent le *Tipoi* que quand elles travaillent à la Campagne. Et comme leurs cheveux longs & flottans, ressemblent assez au voile des Religieuses, on croit voir de loin des Religieuses cultivant la terre.

Les femmes Indiennes se ceignent le front d'un bandeau fortement serré. Elles y attachent les fardeaux, & les laissent poser sur leurs épaules: on dit la même chose des femmes qui habitent les côtes d'Afrique.

Les Peuplades Chrétiennes sont bâties avec simplicité. L'Eglise est le bâtiment le plus remarquable: attenant est la demeure des Missionnaires. Près de-la sont tous les magasins & les greniers publics, où se gardent en commun tous

les grains , l'herbe *Cuà*, le coton & les autres provisions, pour être ensuite annuellement distribuées aux Indiens suivant leurs besoins. Les Boutiques & les Ateliers de tous les Artisans sont vers le même endroit ; ensuite les maisons des Indiens, rangées à peu près comme les boutiques d'un marché. Les rues sont toutes tirées au cordeau. Ces Maisons n'ont qu'un rez de chaussée : elles consistent en une seule Salle quarrée où loge toute une famille. Elles sont construites de cannes enduites de mortier, sans fenêtres & sans cheminées ; ainsi elles n'ont d'autre ouverture que la porte : c'est par-là qu'entre le jour & que sort la fumée d'un brasier qui est continuellement allumé au milieu de la Cabanne. Les Indiens dorment ordinairement dans un Hamac suspendu à des pieux plantés aux deux bouts de la chambre. Aussi tôt qu'ils sont éveillés ils plient ce Hamac & l'accrochent dans un coin. Ils s'assoient à terre autour du feu, les jambes croisées. Ces bons gens peu curieux d'avoir des meubles inutiles qui les incommoderoient se contentent du pur nécessaire ; ainsi le désir du superflu ne vient point troubler leur tranquillité. Un

Un des plus solides fondemens de la paix & de l'union qui régne parmi ces Indiens, est la privation entière où ils sont d'espèces d'or & d'argent, & d'aucune sorte de monnoie. Ces Idoles de la cupidité leur sont absolument inconnues. Le *Paraguay* ne renferme aucunes mines de métal; du moins on n'y en a point encore trouvé. Le fer & l'acier qu'on y emploie sont apportés d'Espagne par les vaisseaux qui arrivent tous les trois ou quatre ans à *Buenos-Ayres*. C'est ce qui fait que les Indiens mal pourvus des instrumens nécessaires ne peuvent que difficilement se perfectionner même dans les Arts qui leur sont familiers. Ils tirent le métal pour fondre leurs cloches de *Coquimbo* dans le Chili, à plus de 500 lieues du *Parana* & de l'*Uruguay*. Quelques centaines d'Indiens se répandent tous les ans dans les Villes Espagnoles pour y faire le commerce. Toutes les Réductions équipent à frais communs des Bâtes ou des Radeaux pour transporter par les Rivières qui se déchargent dans le Fleuve de la *Plata* leurs Marchandises à *Buenos-Ayres* & à *Santafé*. Ces marchandises sont l'herbe du

Paraguay, du Tabac en feuilles, du miel, des fruits du pays, des peaux de différens animaux, des toiles de coton, &c. Les Indiens ont dans ces deux Villes des Facteurs à qui ils abandonnent le soin de leurs intérêts. Une partie de l'argent qu'on retire de ces Marchandises, est employée à payer le tribut annuel que les Indiens doivent au Roi; & de ce qui reste on achète premièrement les choses nécessaires pour l'entretien des Eglises; ensuite tous les instrumens d'agriculture, & les outils dont les Indiens ont besoin. Ainsi tout leur commerce consiste comme celui des premiers habitans de la Terre, dans des échanges de Marchandises ou de denrées.

Ces voyages des Indiens qui n'ont pour but que l'avantage de la Nation, & où l'intérêt particulier n'a point de part, durent ordinairement plusieurs mois. Et afin que leurs Terres ne souffrent aucun dommage, d'une si longue absence, on charge d'en prendre soin quelques-uns des habitans les plus laborieux de la Peuplade. Ceux ci s'acquittent si bien de la commission qui leur est donnée, que les Voyageurs de retour trouvent leur plan;

tations en aussi bon état, que s'ils les avoient toujours cultivées eux-mêmes. On les dédommage outre cela de tous les frais de leur voyage, & la Réduction qu'ils habitent leur fait encore présent de quelques meubles à leur usage ou de quelques provisions de bouche tirées des magasins publics.

On a prévu que les Indiens, soit par leur négligence, soit par quelqu'autre accident pourroient se trouver exposés à manquer du nécessaire. Car plusieurs d'entr'eux ne pensent guères à l'avenir, & il ne faut pas oublier que les peuples de l'Amérique aussi-bien que ceux d'Afrique sont tous ennemis du travail. Les Missionnaires ont dû prendre garde, que les Néophytes ne tombassent par leur faute dans une fatale diserte qui entraîneroit tôt ou tard la perte de la Religion. Ils doivent se regarder comme des Peres de famille chargés d'un grand nombre d'enfans, qui n'ont point encore assez de raison pour se conduire eux-mêmes, & pour savoir ce qui leur convient.

Or voici les mesures qu'ont prises les sages Ministres de l'Evangile, afin d'en-

trétenir l'abondance dans les Réductions, & d'arracher les Indiens à leur indolence & à leur paresse naturelle. Après avoir assigné à chaque famille une portion de Terre plus que suffisante pour sa subsistance, on lui donne la quantité de grains nécessaires, pour l'ensemencer; mais à condition qu'après la récolte, elle rapportera dans les magasins publics la même quantité de grains qu'elle a reçue, afin que ce fonds public destiné à ensemen- cer les terres ne manque jamais. Sans cette précaution, il n'est pas douteux que les Indiens mangeroient tout, & s'oteroient jusqu'à l'espérance d'une nouvelle moisson.

On prête aussi à chaque famille une ou deux paires de bœufs pour labourer son champ. Ces bestiaux, s'ils apparte- noient en propre aux Indiens seroient bientôt hors d'état de servir. Car on a souvent observé que les Indiens voulant s'épargner la peine de remettre tous les jours le joug à ces animaux, les y lais- soient continuellement attachés. D'autres les assommoient & les mangeoient en- suite en fort peu de tems, sans pouvoir en rendre d'autre raison lorsqu'on le

leur reprochoit , sinon qu'ils avoient eu faim. Ils les conservent aujourd'hui avec bien plus de soin , parce qu'ils sont obligés de les rendre en bon état au bout d'un certain tems.

Enfin les Missionnaires choisissent parmi les Néophytes les plus actifs & les plus vigilans des Inspecteurs qu'ils chargent de parcourir les campagnes , & d'examiner si l'on y travaille ; si l'on sème & si l'on moissonne à tems , si l'on prend des mesures pour faire durer la provision de grains qu'on a recueillie , jusqu'à l'année suivante ; enfin si les bestiaux sont bien soignés. Tous ceux que l'on trouve en faute sont punis avec sévérité. Il est également de l'intérêt public & de celui des Particuliers que chacun remplisse sa tâche , & que les paresseux ne vivent pas aux dépens de ceux qui sont plus assidus au travail.

Mais quelques précautions que l'on prenne , les vivres manquent toujours à plusieurs vers la moitié de l'année , soit qu'ils aient été malades , ou qu'ils aient essuyé quelque calamité particulière , soit qu'il faille s'en prendre à leur négligence incorrigible , & à leur imprudente prodig-

gacité. On ne veut souffrir aucun mendiant dans les Réductions, & encore moins mettre les pauvres dans la nécessité de voler; pour parer à ces deux inconvéniens, on s'y est pris de cette façon. Outre les portions de Terres assignées aux familles, il y a près de chaque Peuplade un terrain fort étendu, le meilleur & le plus fertile qu'on a pu trouver, & que les Indiens appellent *Tupambaë*, c'est-à-dire la possession de Dieu. On en donne la direction à quelques Indiens entendus & laborieux. Ce terrain est cultivé sous leurs ordres par les enfans de la Réduction qui jusqu'à l'âge de 15. ans sont employés à ce travail, & suppléent par le nombre au défaut des forces. Dès le matin tous ces enfans excepté ceux qui restent dans les écoles, ou dans les ateliers, après avoir récité leurs prières, pris quelque nourriture & entendu la sainte Messe, se rendent au *Tupambaë*. Ils y passent toute la journée occupés à remuer la terre, à planter ou à couper le Mayz, suivant les différentes saisons; à l'égrener, à semer des légumes, & à cultiver les arbrisseaux qui portent le coton. C'est ce qui

demande le plus d'assiduité. Deux heures avant le coucher du Soleil, les enfans quittent le travail, & s'en vont à l'Eglise où le Missionnaire leur fait le Catechisme, après lequel tout le Peuple récite le Rosaire & les prières du soir en commun. Au sortir de l'Eglise les petites filles s'assemblent sur la place, & les petits Garçons dans la Cour du Missionnaire. On distribue aux uns & aux autres de la viande, qu'ils vont manger chez eux avant que de se mettre au lit.

Tout ce qui se recueille de grains, de fruits & de coton dans le *Tupambac* est mis en dépôt dans les greniers & dans les magasins publics, pour être ensuite distribué durant le cours de l'année aux infirmes, aux orphelins, aux artisans qui ne retirent d'autre fruit de leur travail, que celui d'être nourris & entretenus aux dépens du public; en un mot à tous ceux qui sont dispensés de cultiver la terre à raison de leurs emplois ou de leurs occupations, & même à ceux qui par leur propre négligence, ou par quelque accident fortuit trouvent la fin de leurs provisions avant celle de l'année. C'est encore de là que se tirent les vivres que

l'on fournit à ceux qui vont en voyage pour le service de la Réduction, ou pour celui du Roi d'Espagne. On voit de tems en tems partir des différentes Réductions par l'ordre du Gouverneur de la Province jusqu'à 5. & 6. mille hommes, dont l'entretien ne coûte pas une piastré au Roi d'Espagne, durant tout le tems qu'ils sont à son service, à moins qu'on ne juge à propos de leur faire quelque gratification. Mais on a bien de la peine à la leur faire accepter.

On voit du premier coup d'œil tous les avantages qui reviennent aux Néophytes de cette communauté de biens. Les Indiens sont pauvres & ne manquent cependant de rien. Ils conservent entre eux une égalité parfaite qui est le plus ferme appui de l'union & de la tranquillité publique.

Ce qui mérite encore infiniment d'être remarqué, c'est que, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, si quelqu'une des Réductions se trouve dans la disette, soit par l'intempérie des saisons, soit par un de ces accidens qui font perdre aux laboureurs les plus soigneux tout le fruit de leurs peines, soit enfin par la morta-

lité des Bestiaux, les Réductions voisines ne manquent point de la secourir & de lui aider à réparer les pertes, sans exiger d'elle autre chose qu'un pareil secours dans un pareil besoin.

L'habillement des Indiens ne demande pas moins d'attention. Si l'on s'en rapportoit à eux du soin de se vêtir, ils iroient bientôt nuds comme les Sauvages. Tous les ateliers & toutes les boutiques sont réunies dans une grande cour auprès de la maison, & sous les yeux des Missionnaires. C'est-là que se trouvent les différentes especes d'ouvriers qui sont nécessaires, & surtout un grand nombre de Tisserands qui font continuellement de la toile pour habiller les Indiens. Ils sont entretenus, comme je l'ai déjà dit, aux dépens de la Réduction, & ne reçoivent point d'autre salaire de leur travail. Tout le coton qui se recueille soit dans le *Tupambé*, soit sur les Terres des Particuliers, s'apporte dans les magasins publics. On en distribue les premiers jours de chaque semaine aux femmes & aux petites filles une certaine quantité, qu'elles rapportent le samedi toute filée, toute prête à mettre en œuvre. Par là on vient

à bout d'avoir chaque année plus de toïle qu'il n'en faut pour habiller tout le monde.

Il y a au centre du *Paraguay* une Apothicairerie entretenue à frais communs, & qui fournit à toutes les Réductions les médicamens dont elles ont besoin, & une Bibliotheque commune à tous les Missionnaires. Ces inventions admirables & beaucoup d'autres qu'il seroit trop long de rapporter, sont dûes à la prudence & à la charité des Missionnaires. Ils n'ont rien négligé pour rendre aimable à leurs chers Neophytes le séjour des Réductions & pour faire naître aux infidèles même l'envie de venir y fixer leur demeure.

CHAPITRE XVII.

Des animaux qui se trouvent dans le Paraguay. Utilité qu'on en retire.

LES Espagnols ont amené dans l'Amérique presque toutes les espèces d'animaux domestiques connues en Eu-

rope. Nous avons déjà dit que plusieurs de ces animaux s'étant échappés des mains de leurs maîtres, étoient devenus sauvages. Leur nombre s'est tellement multiplié, que les Campagnes des environs de *Buenos-Ayres*, en sont couvertes. Ils se sont ensuite répandus plus ou moins dans toutes les autres parties de l'Amérique Méridionale.

Les Habitans de *Buenos-Ayres*, passent plusieurs mois de l'année à la chasse des bœufs sauvages. Comme il sera parlé fort au long de cette chasse dans une des Lettres du P. *Cattaneo*, je ne m'y arrêterai pas davantage. Il suffit d'observer que les peaux des bœufs que l'on tue chaque année sont la principale richesse du pays. Ces cuirs si épais & si forts qui viennent d'Angleterre en Italie, sont faits des peaux que les Anglois vont chercher sur les Côtes Occidentales de l'Afrique, & surtout au *Paraguay* où ils les achètent six à sept Réales * la pièce. Les Espagnols en chargent aussi de tems en tems des vaisseaux qu'ils envoient à Cadix, d'où les Anglois les ont long-

* La Réale vaut environ sept sols de notre Monnoie.

tems tirées. Il est encore défendu sous des peines très-sévères, aux Européens établis dans le *Paraguay*, de vendre des peaux à d'autres qu'à des Espagnols. Cette défense est si mal gardée que les Anglois & les Portugais en enlèvent tous les jours la plus grande partie. Ce n'est certainement pas des Néophytes du *Paraguay* qu'ils les reçoivent.

Ce qui favorise le plus cette contrebande fort dommageable aux intérêts de la Nation Espagnole, c'est un poste important, dont les Portugais s'emparèrent en 1679. Il est situé vis-à-vis de *Buenos-Ayres* de l'autre côté de la *Rivière de la Plata*. Les Portugais y avoient bâti un Fort, qu'ils furent forcés d'abandonner peu de tems après. Mais ils le reprirent dans la suite, & ils se sont tellement fortifiés dans l'Isle de saint Gabriel qu'on n'a jamais pu les en chasser. Cet établissement qu'ils appellent la *nouvelle Colonie*, ou la *Colonie du saint Sacrement* leur sert d'entrepôt aussi-bien qu'aux Anglois. Ceux-ci formerent en 1727. le dessein de s'emparer d'une autre Isle située à l'embouchure de la *Rivière*, & ils l'auroient apparemment

exécuté, s'ils n'avoient pas été prévenus par les Espagnols.

Les Indiens du *Paraguay* vont aussi à la chasse des bœufs, des vaches & des cerfs, &c. La chair de ces animaux est avec le pain leur nourriture la plus ordinaire. Ils en apportent les peaux dans les Villes Espagnoles lorsqu'ils y viennent faire le commerce.

D'ailleurs chaque Réduction a toujours un nombre suffisant de bœufs, de vaches & de chevaux domestiques, dont les Indiens se servent pour labourer la terre ou qu'ils emploient à divers autres usages. Mais ils n'ont ni étables ni écuries. A l'exception d'un ou deux chevaux qu'ils retiennent près de leurs maisons dans une espèce de Cour, ils laissent tous les autres errer en liberté dans la campagne.

Lorsqu'ils ont besoin de bœufs & de chevaux, soit sauvages, soit domestiques, ils les prennent avec un lacer, comme on fait en certains cantons d'Italie, où les Bestiaux errent pareillement en liberté. Trois ou quatre Indiens montent à cheval. Ils tiennent chacun à la main une longue corde dont un bout est bien

attaché à la selle du Cheval , à l'autre extrémité se trouve un nœud courant. Aussi-tôt qu'ils apperçoivent un bœuf ou une vache , ils font tourner leur corde en l'air pour la tenir en mouvement , & poursuivent l'animal qu'ils veulent prendre. Dès qu'ils se voient à portée de l'atteindre , ils lancent leur corde & ne manquent guères de saisir à l'aide du nœud courant l'animal par les cornes, ou par le col. Si le bœuf se sentant pris revient sur eux , ils l'esquivent avec une promptitude admirable. Si la bête résiste, ils reçoivent les secousses de côté pour en diminuer la violence. Ils tâchent surtout de passer la corde autour d'un arbre, ce qui laisse au bœuf moins d'espace pour se débattre. Un enfant de quinze à seize ans arrêtera de cette manière un des plus grands & des plus forts bœufs. Il lui fait faire en le tirant tantôt d'un côté tantôt de l'autre , tant de cours & de détours qu'à la fin il le lasse, il l'étourdit, & qu'après l'avoir fait tomber il l'assomme sans peine. Lorsqu'il y a plusieurs hommes ensemble on prend les jambes de l'animal dans un lacet & l'on ne cesse point de lui donner des secousses jusqu'à ce qu'il soit

abarú. De tout ce que je viens de dire, on n'aura pas de peine à conclure que les Indiens ne font point usage du lait de vache qui paroît en Europe sous tant de formes différentes, presque toujours également agréable au goût & utile pour la santé.

Les chevaux donnent bien moins de prise, & courent incomparablement mieux que les bœufs. Du reste toute la difficulté consiste à les joindre d'assez près pour leur passer le lacet au col. Mais ce qu'on aura peut-être peine à croire, c'est que les Indiens prennent de la même manière les bêtes les plus féroces. Cependant il faut plus d'adresse pour prendre les tigres par exemple. Et si l'Indien ne savoit pas bien manier son cheval, il seroit à craindre que l'animal féroce n'abâtît le cavalier, & ne s'élançât sur lui pour le dévorer. On dit que les tigres du *Paraguay* sont beaucoup plus grands & plus féroces que ceux d'Afrique.

On fait encore la guerre aux bêtes féroces d'une autre manière. Elle est particulièrement en usage chez les infidèles qui ont plus d'adresse & d'habitude à la chasse que les autres. Outre la lance, l'arc & les flèches ces Indiens portent à

la ceinture deux pierres rondes enfermées chacune dans un sac de cuir, & attachées aux deux bouts d'une corde longue de deux ou trois brasses qui leur sert de ceinture. Les sacs sont de peau de vache. Les Indiens n'ont point d'armes plus redoutables. Lorsqu'ils se trouvent en occasion de combattre un lion ou un tigre, ils prennent de la main gauche une des pierres, & font tourner l'autre en l'air avec la droite, comme une fronde jusqu'à ce que se trouvant à portée de porter le coup, ils la lancent avec tant de force qu'elle tue l'animal, ou l'abat du moins. D'ailleurs la corde s'entortille tellement dans ses jambes, qu'il ne peut plus courir ou se mouvoir que difficilement. On l'assomme alors sans courir aucun risque. Cette arme est surtout d'usage pour prendre les Autruches.

Lorsque les Indiens sont à la chasse des oiseaux & des bêtes moins dangereuses que celles dont je viens de parler, ils n'ont d'ordinaire que leur arc & leurs flèches. Leur adresse est telle qu'ils ne manquent guères d'oiseaux, même au vol. Ils tuent assez souvent de gros poissons qui s'élèvent en sautant au-des-

sus

sus de la surface de l'eau. Mais pour chasser le Cerf, la *Vigogne*, le *Guanacos* & d'autres animaux légers à la course, les Indiens emploient les lacets & les deux pierres attachées aux deux bouts d'une corde.

La *Vigogne* est un animal assez semblable au Cerf, mais plus gros. Du poil qui croît sous son ventre on fait des chapeaux fins, qu'on appelle pour cette raison chapeaux de *Vigogne*. Le poil des côtés sert à faire des serviettes & des mouchoirs fort estimés.

Le *Guanacos* tient beaucoup de la figure du Cerf. Il est cependant plus petit; il a le col long avec de grands yeux noirs fort beaux. Cet animal porte majestueusement la tête haute, est léger à la course, mais ne court pas long-tems. Il s'appriivoise fort vite. Les Espagnols s'en servent pour transporter la terre qu'ils tirent des mines. La laine du *Guanacos* ressemble beaucoup au poil de Chevre. Elle est tantôt blanche, tantôt noire ou rousse. Comme elle est longue d'un palme au moins, & quelquefois de deux ou trois, le *Guanacos* n'a pas besoin de bât pour porter les fardeaux. Il est enno-

mi du chaud ; & dès que le Soleil commence à faire sentir ses ardeurs, il se met à bêler. Bientôt après il se jette par terre pour se décharger. En vain essayeroit-on de le faire marcher davantage avec sa charge jusqu'au retour de la fraîcheur. Les Indiens mangent sa chair comme nous mangeons celle du mouton , & c'est le nom que les Espagnols donnent en leur langue à cet animal , dont l'odeur fade & sauvage déplaît fort aux Européens.

On voit encore dans le *Paraguay* beaucoup de chevreuils , de lievres , de langliers. On y compte jusqu'à trois espèces différentes de cerfs , les uns plus grands , les autres plus petits que les nôtres. Leur chair est un grand régal pour les Indiens. Les autruches sont aussi fort communes en ce pays. Ces oiseaux , comme on sait , ont les jambes & le col fort longs , & portent la tête élevée à six ou sept pieds de terre. Comme la grandeur de leurs ailes n'est pas proportionnée à la grosseur de leur corps , ils s'en aident seulement pour courir avec beaucoup de légèreté. Leurs plumes sont de couleur cendrée mêlée le

plus souvent de noir & de blanc. On les teint en différentes couleurs ; les œufs d'Autruche se mangent fort bien quoique de difficile digestion. On prétend qu'il y en a de si gros qu'ils fuffiroient pour le dîner de plusieurs hommes. Quelques uns ont avancé que l'autruche digéroit le fer & les pierres. Ce fait n'est rien moins que constant.

Il y a dans le pais des Moxes un animal singulier, connu ~~dans le pais~~ sous le nom d'*Orocomio* ; son poil est roux ; il a le museau pointu & les dents fort tranchantes. Lorsque cet animal qui est de la grandeur d'un gros chien, & vit dans les forêts, voit un Indien armé, il prend la fuite ; mais s'il le trouve désarmé, il l'attaque & le renverse sans lui faire d'autre mal, pourvu que l'Indien ait la précaution de contrefaire le mort ; après l'avoir agité pendant quelque tems & comme pour voir s'il n'est véritablement plus en vie, l'*Orocomio* se contente de le couvrir de feuilles & de branchages, & s'enfonce dans l'épaisseur de la forêt. L'Indien qui connoit cette bête, se relève dès qu'elle a disparu & cherche son salut dans une prompte fuite, ou bien monte

sur un arbre d'où il considère à loisir tout ce qui se passe. L'*Orocyno* ne tarde pas à revenir accompagné d'un tigre qu'il semble avoir invité à partager la proie. Mais ne la retrouvant plus, il pousse des hurlemens épouvantables, & regarde son compagnon d'un air triste; il semble lui témoigner le regret qu'il a de lui avoir fait faire un voyage inutile.

On rencontre dans les mêmes forêts des ours de plusieurs especes dont une ne se trouve qu'au *Paraguay*. L'*Ours aux fourmis*, c'est le nom qu'on donne aux ours de cette especes, a au lieu de la gueule un trou rond toujours ouvert. Le pays produit une quantité prodigieuse de fourmis. L'ours dont nous parlons met son museau à l'entrée de la fourmilliere, & y pousse fort avant sa langue qui est pointue. Il attend qu'elle soit couverte de fourmis, & il la retire alors avec promptitude, pour engloutir tous ces petits animaux. Le même jeu recommence plusieurs fois, jusqu'à ce que l'ours soit rassasié de ce mets favori.

Quoique l'ours aux fourmis soit sans dents, il est pourvu d'armes terribles. Ne pouvant pas se jeter sur son ennemi

avec fureur comme font les tigres & les lions, il l'embrasse & le serre fortement entre ses pattes, il le déchire & le met bientôt en pièces. Cet ours est souvent aux prises avec le tigre. Comme celui-ci fait faire aussi bon usage de ses dents, que celui-là de ses griffes, le combat se termine d'ordinaire par la mort des deux combattans. Du reste tous ces animaux féroces n'attaquent guères les hommes à moins qu'ils n'en soient attaqués. Les Indiens passent sans rien craindre des journées entières dans les forêts.

Outre les bœufs & les chevaux que l'on fait travailler à la campagne, il y a dans les Peuplades chrétiennes du Paraguai un certain nombre de mulets, dont on se sert pour transporter des marchandises d'une Réduction à l'autre. Car les Indiens ne commercént pas seulement avec les Espagnols, ils le font d'une peuplade à l'autre. Toute sorte de fruits & de grains ne viennent pas également en tous lieux. Les Habitans d'une peuplade cèdent à ceux d'une autre peuplade ce qu'ils ont de trop, & reçoivent en payement des denrées d'une autre espèce qui leur manquent. Les prix sont réglés, & ne

lauroient être changés sous quelque prétexte que ce soit. Ainsi l'avarice ne trouve nul accès parmi les Néophytes. Lorsque les Peuplades sont abondamment pourvues de toutes les productions naturelles du pais, de toiles & des autres ouvrages qui se fabriquent dans les Manufactures du *Paraguay*, on envoie le surplus à *Buenos-Ayres* & à *Santafé*, comme nous l'avons déjà dit ailleurs.

CHAPITRE XVIII.

Gouvernement Militaire des Réductions.

QUOIQUE la paix règne dans l'intérieur des Réductions, & qu'elles se maintiennent dans l'union la plus étroite, sans qu'il y ait jamais eu entr'elles la moindre semence de dissension, on a senti qu'elles ne pouvoient se passer de l'art militaire. Ces petites Républiques sont environnées d'une part de Nations infidèles qui n'ont que de l'horreur pour les Chrétiens & pour le Christianisme. Si l'on ne mettoit pas un frein à leur

férocity, ces barbares ennemis de la paix & du repos, accoutumés à se poursuivre sans cesse pour se manger les uns les autres, porteroient bientôt la guerre dans le sein des Peuplades chrétiennes. Des exemples encore récents montrent assez tout ce qu'on doit craindre de leur cruauté. Ils vinrent fondre en l'année 1735. sur l'une des deux petites Réductions fondées dans le pais des Ciriguanes. L'Eglise fut brûlée, & le Missionnaire massacré. Une autre Réduction nouvellement établie sur les confins de la Province de *Chiacó* entre les *Lules* & les *Mocoviés* a éprouvé le même sort.

D'autre part les Mammelus du Brésil seront toujours un objet de terreur pour les Néphytes, jusqu'à ce que les Rois de Portugal aient pris de justes mesures pour arrêter ce fléau redoutable. Nous avons décrit ailleurs les affreux ravages qu'ont fait les Mammelus dans le *Paragnai*, qu'on me permette de rapporter encore un trait de leur cruauté, quoique ce ne soit pas ici sa place, j'espère qu'on me passera cette petite digression, elle sera une nouvelle preuve

du zèle intrépide des Missionnaires qui travaillent dans le *Paraguay*.

Les Mammelus surprirent vers la fin du siècle passé la Réduction appelée de *Jesus & de Marie* dans la Province de *Guaira*, qui est la plus voisine de *S. Paul*. Au premier bruit de leur arrivée, le P. *Simon Mazetta* célèbre Missionnaire sort de sa maison, il s'avance vers eux revêtu d'un surplis, & d'une étole, le Crucifix à la main; espérant que des hommes qui se disent encore Chrétiens, respecteroient du moins un Prêtre de *Jesus-Christ*. Mais son espérance fut trompée; un des Capitaines de la Troupe nommé *Frédéric Adello* à qui le Missionnaire avoit adressé la parole, leva le sabre sur lui, & l'auroit infailliblement tué, si le Pere n'eût évité le coup fort heureusement.

Il vit tuer à ses côtés presque au même instant le Cacique *Caruba*. Les maisons des Néophytes & leur Eglise furent livrées au pillage, & les Néophytes eux-mêmes, hommes, femmes & enfans, réduits en servitude: Comme les Mammelus craignoient que les Chrétiens des Réductions voisines n'accourussent au secours de leurs freres, ils reprirent dès le

le lendemain à la pointe du jour le chemin de saint Paul , avec leurs nouveaux esclaves. Les Réductions n'étoient pas alors en état de rien entreprendre pour la délivrance de ces malheureux. Mais le P. Mazzetta prit de concert avec le P. François *Diaz* , qui l'étoit venu joindre, une résolution bien héroïque. Ce fut de suivre les chers Néophytes à quelques dangers que cette démarche dût les exposer. Les deux Missionnaires partirent donc le plutôt qu'il leur fut possible. Quel spectacle pour eux de trouver sur le chemin des vieillards , des femmes, des enfans , les uns déjà morts de faim & de misère , les autres prêts à rendre les derniers soupirs. Ils rejoignirent le gros de la troupe ; & sans songer à leurs propres fatigues , ils travaillèrent sans relâche à consoler leurs paroissiens , & à leurs procurer tous les secours possibles. Ni les outrages , ni les coups dont on les chargea plus d'une fois ne furent capables de les rebuter. Enfin après avoir fait près de 300 lieues , ils arriverent à saint Paul. Toutes leurs représentations ne purent empêcher qu'on ne fit aussi-tôt la répartition des esclaves,

dont les uns furent appliqués à labourer la terre, les autres à cultiver les cannes de sucre, quelques-uns au travail des mines.

Les Missionnaires comprirent, qu'en vain ils s'étoient flattés de trouver quelque ombre de justice dans saint Paul. Ils prirent sans différer le chemin de la *Baye de tous les Saints*, Capitale du Brésil, éloignée de saint Paul d'environ 200 lieues, & allèrent se présenter devant D. François de Oliveyra qui étoit alors Gouverneur général du Brésil. Ils lui demandèrent la délivrance des Néophytes. Le Gouverneur leur donna des lettres, par lesquelles il étoit enjoint aux Habitans de saint Paul de rendre les Indiens des Réductions. Il fit même accompagner les Pères à leur retour par un Commissaire, chargé de tenir la main à l'exécution de ses ordres. Peu s'en fallut que les Mammelus ne missent les Missionnaires en pièces. Il n'y avoit pas long-temps que le Pere Jacques de Alfaro avoit perdu la vie dans une occasion semblable. On n'épargna pas du moins à ceux-ci les menaces & les injures. On jeta même pendant la nuit des flèches & des

pierres dans leurs fenêtres. Enfin toutes les peines des deux Missionnaires aboutirent à retirer de l'esclavage une cinquantaine d'Indiens sur quinze mille & plus, qui avoient été enlevés dans le *Paraguay*. Le P. *Mazzeita* & son Compagnon ne tardèrent pas à sortir de saint Paul, ayant pressenti que les Mammelus méditoient quelque nouvelle entreprise contre les Réductions.

C'a été pour prévenir de si funestes accidens qu'il s'est formé dans chaque Réduction des Compagnies de Fantassins & de Cavaliers, sur le modèle des troupes Espagnoles. Les troupes des Réductions ont deux sortes d'armes. Les unes sont celles qui de tout tems ont été propres des Indiens; savoir l'arc, les flèches, dont la pointe est d'os, ou d'un bois presque aussi dur que le fer; la fronde & une grande massue faite d'un bois très-pesant, qu'on appelle *Macana*. Les Néophytes n'ont pas besoin d'autres armes pour se défendre contre les infidèles.

Mais comme les Mammelus ennemis beaucoup plus formidables sont armés de piques, d'épées, & d'armes à feu,

On a permis aux Indiens l'usage des mêmes armes, afin qu'ils fussent en état de résister à ces redoutables ennemis. Ainsi quand on est en guerre avec eux, l'infanterie Indienne est armée de piques, d'épées & de fusils; la Cavalerie de lances & de Mousquets.

La seule précaution que l'on prenne, c'est de tenir ces armes renfermées dans des Magazins, & de ne les mettre entre les mains des Indiens que quand la nécessité l'exige. Il y a des Officiers chargés de les garder & de les tenir en bon état.

Le *Corrégidor* Royal passe les troupes de la Réduction en revue & leur fait faire l'exercice chaque semaine, sur la grande place qui forme un quarré tout environné de maisons d'une égale hauteur, si l'on en excepte le côté où est l'Eglise, avec la maison du Missionnaire, un peu plus élevée que les autres.

Les Indiens apprennent de bonne heure à tirer de l'arc, à lancer des pierres avec la fronde. On donne des prix à ceux qui se distinguent le plus dans ces exercices. Les premiers chevaux que virent les Indiens, leur firent si grande

peur , qu'ils grimpoient au haut des arbres , comme s'ils eussent apperçu des lions ou des tigres. Ils montent aujourd'hui fort bien à cheval , & la cavalerie Indienne est la terreur de tous les ennemis des Réductions.

Ces troupes n'ayant pas été mises sur pied pour faire des conquêtes , mais uniquement pour la défense du pays , on a grand soin de ne rien faire qui puisse troubler la paix avec les Infidèles. Les intérêts de la Religion l'exigent.

Comme on s'est apperçu que les Mamamelus ne cessoient point d'épier le moment favorable , pour tenter de nouvelles surprises , qu'ils envoioient de leurs gens à la découverte des chemins , afin de marcher ensuite sûrement & à petit bruit vers les Réductions , les Néophytes se tiennent continuellement sur leurs gardes. On entretient pendant tout l'été des hommes dont l'unique emploi est de battre la campagne. Ils s'avancent jusqu'à 50. ou 60. lieues pour examiner s'il n'y a point quelque chose qui annonce l'approche des ennemis , & viennent tous les mois faire leur rapport. S'ils donnent quelque juste sujet de crainte , on arme

les troupes, & l'on donne avis aux Réductions voisines du danger qui les menace. Bientôt après on marche aux ennemis, & l'on tâche de les combattre en rase campagne. Les Indiens sont invincibles quand ils peuvent faire usage de leurs chevaux & des armes à feu. D'ailleurs en allant ainsi au-devant des ennemis, on épargne aux femmes & au petit peuple des Réductions, les frayeurs embarrassantes que la présence des ennemis ne manqueroit pas de leur causer. Enfin de peur que les Mammelus, & surtout les Indiens barbares, ne profitent pour faire leur coup du tems de l'Office Divin, comme il est arrivé quelquefois, les Chrétiens lors même qu'ils vont à l'Eglise portent toujours leurs arcs & leurs flèches avec eux.

Ils ne vont jamais au combat sans en avoir demandé la permission à leur Missionnaire & sa bénédiction. Avec cela, ils se croient assurés de vaincre. Les Mammelus ont appris par plus d'une défaite à les craindre & à les respecter. Mais de toutes les victoires des Chrétiens, la plus célèbre a été celle qu'ils remportèrent il y a quelques années, auprès de la Ré-

duction de sainte Croix. L'armée ennemie composée de 800 Mammelus & de 4000 Indiens leurs sujets fut battue à platte coudre. La plupart perdirent la vie sur le champ de bataille. Les autres ne durent la vie qu'à l'indulgence des vainqueurs qui leur permitrent de retourner au Brésil, & leur donnerent même des vivres, après que ceux-ci se furent engagés par serment à ne plus inquiéter les Réductions. Ils garderoient apparemment leur parole d'autant mieux qu'on est en état, s'il y manquoient, de les en faire repentir.

Quant aux Infidèles il est certain qu'ils n'ont pas des forces suffisantes pour résister aux Chrétiens. Aussi se gardent-ils bien d'ordinaire, quand ils se trouvent dans le voisinage des Réductions, de rompre avec elles. Ceux qui ne veulent pas vivre en paix, s'éloignent tant qu'ils peuvent des Réductions. Il y en a cependant toujours quelques-uns répandus dans les campagnes, soit pour attendre les passans sur les grands chemins, soit pour enlever les bestiaux & tuer ceux qui les gardent, ou les emmener prisonniers, lorsqu'ils les surprennent seuls dans les champs.

Les Indiens n'ont pas seulement signalé leur bravoure en défendant leur propre pais ; les importants services qu'ils ont rendus à l'Etat, leur ont attiré de tout tems les plus grands éloges de la part des Rois Catholiques , & des Gouverneurs de ces Provinces.

Dès l'an 1662. D. Alphonse Sarmiento Gouverneur de l'*Assomption* Capitale du *Paraguay*, étant dans le cours de ses visites s'arrêta dans une espèce de Château sur le chemin de *Villaricca*. Il s'y vit tout à coup assiégé par une Nation infidelle, la plus guerrière de ces contrées. D. Alphonse n'avoit avec lui que vingt soldats & très-peu de vivres. Une des Réductions du pais des *Itatines* fut avertie à tems de l'extrême danger où se trouvoit le Gouverneur. On envoya sur le champ 300 hommes qui par une marche forcée ayant fait en 24 heures le chemin qu'on ne fait ordinairement qu'en quatre jours, tombèrent rudement sur les ennemis. Le combat fut opiniâtre. Mais enfin la Victoire se déclara pour les Chrétiens, qui tuèrent un grand nombre d'infidèles, mirent les autres en fuite, délivrèrent le Gouverneur,

& l'escorterent jusques dans la Capitale. *Sarmiento* ne se lassoit point depuis ce tems-là de louer la valeur des Indiens. *D. Sébastien de Léon* se trouva dans un danger semblable & fut pareillement délivré par ceux de la réduction de *Saint Ignace* dans le *Parana*.

Il ne s'est passé aucune action un peu importante au *Paraguay* depuis cent ans ; il ne s'y est remporté aucune victoire , à laquelle ils n'aient eü la meilleure part , & où ils n'aient donné des preuves éclatantes de leur courage & de leur attachement au service du Roi. Ajoutez à cela que les Indiens ont toujours fait la guerre à leurs propres frais , sans recevoir ni solde ni dédommagement. Ils se sont crus assez bien payés par l'honneur qu'ils avoient de servir Sa Majesté Catholique , & de pouvoir lui témoigner leur gratitude des privilèges dont elle a bien voulu récompenser leur zèle & leur fidélité.

Il est vrai qu'ils ont besoin , pour bien faire d'avoir à leur tête des Officiers Espagnols , parce qu'ils ne savent ni se ranger comme il faut , ni garder leurs rangs. Leur costume est de se jeter tous en-

Semble sur l'ennemi en poussant des cris & des hurlemens épouvantables. Cela seroit peut-être bon , s'ils avoient toujours affaire à d'autres Indiens. Il faut plus de précautions vis-à-vis des Matamelus & des Européens. On leur envoie donc en tems de guerre quelques Officiers sages & expérimentés, qui leur font faire l'exercice pendant quelques jours , avant que de les mener au combat. Ils font ensuite des merveilles , & se battent comme des Lions.

Tels se montrèrent-ils aux Portugais l'an 1680. Cet événement est trop glorieux aux braves Indiens des Réductions, pour qu'il nous soit permis de le passer sous silence.

Les Portugais s'étoient emparés dès l'an 1679. sous la conduite de D. Emmanuel de Lobos , du Poste où est aujourd'hui la Colonie du Saint Sacrement. La Riviere de la Plata forme en cet endroit un Port capable de contenir un grand nombre de vaisseaux , & défendu des vents contraires par l'Isle de Saint Gabriel qui se trouve vis-à-vis. Tandis que D. Joseph de Barro , Gouverneur de Buenos-Ayres envoyoit à Lobos courriers

sur couriers, pour apprendre de lui-même quelles étoient les prétentions des Portugais ; ceux-ci eurent tout le tems d'élever un fort bien garni d'artillerie , & capable de soutenir un long siège.

Barro s'apperçut un peu tard qu'on l'avoit joué , il voulut avoir sa revanche. Les Corrégidors des Réductions reçurent l'ordre de mettre promptement sur pied une armée d'Indiens ; dans l'espace d'onze jours 3300 Indiens bien armés, se trouverent prêts à marcher. Ils amenoient avec eux 4000. chevaux , 400. mulets , & 100. bœufs pour tirer l'artillerie. Cette petite armée fit en très-peu de tems les deux cens lieues que l'on compte depuis les Réductions jusqu'à *Buenos-Ayres*.

Les Indiens s'attendoient à trouver une armée d'Espagnols à qui les 4000. chevaux pourroient être d'un grand usage. Mais toutes les troupes du Gouverneur consistoient en 300. fantassins Espagnols Negres ou Mulâtres qu'il joignit aux Indiens ; pour comble de malheur on ne put distribuer à ceux-ci qu'environ 200 fusils & quelques sabres. Les autres n'avoient pour toutes armes que

leur frondes, leurs arcs, leurs flèches & leur massues. La Milice Indienne n'étoit pas encore sur le pied où elle a été depuis.

Cependant le siège du fort bâti par les Portugais fut résolu, & le Gouverneur nomma pour commander le siège Dom *Joseph de Vera*. Ce Général voulant donner un assaut rangea son armée d'une façon fort singulière. Il forma son avant-garde des 4000. chevaux à nud. Les Indiens suivoient, ayant à leur tête des Officiers Espagnols. Les 300. hommes d'Infanterie Espagnole étoient à l'arrière-garde. D. Joseph se figuroit que les chevaux serviroient comme de rempart à ses troupes, & que quand les premières décharges de l'artillerie seroient tombées sur eux, il seroit facile aux milices Indiennes de monter promptement sur le terre-plain, & de s'en rendre maîtres.

Une telle disposition n'étoit propre qu'à faire périr l'armée. Les Indiens en sentirent le danger. Ils suspendirent leur marche, & firent représenter au Général que les chevaux épouvantés par le feu & par le bruit de l'artillerie ne manqueroient pas de retomber sur les

Troupes, qu'ils mettroient le désordre & la confusion dans tous les rangs, enfin que s'y prendre de cette manière c'étoit donner victoire gagnée aux ennemis, D. Joseph goûta cet avis, & fit mettre les chevaux à l'écart. Les Indiens se remirent alors en marche, & arriverent de grand matin sous les murs de la place dans un silence & avec un ordre admirable.

D. Joseph avoit défendu à tous les soldats, de faire le moindre mouvement jusqu'à ce qu'un coup de pistolet les avertit de monter à l'assaut. Cependant un Indien fut assez hardi pour escalader le terreplain, ayant trouvé la sentinelle endormie, il lui coupa la tête, & se préparoit à tuer une autre sentinelle voisine, lorsqu'on tira sur lui un coup de fusil. A ce bruit qui fut pris par les Indiens pour le signal dont on étoit convenu, ils grimperent tous avec un courage intrépide sur le même terreplain, & ils aidèrent aux Espagnols à y monter après eux. Les Portugais firent pendant plusieurs heures une vigoureuse résistance, animés par l'exemple de D. Emmanuel Galban qui les commandoit. Ce brave

Officier fit des prodiges de valeur ; mais enfin accablé par le nombre , & tout couvert de blessures , il tomba mort sur les murs de la Place. On vit avec admiration son épouse combattre auprès de lui l'épée à la main. Les Espagnols offrirent inutilement à cette généreuse femme une retraite honorable ; elle n'écoula que son courage & sa tendresse pour son époux , & se battit jusqu'au dernier soupir. Les assiégés voyans leur Place toute couverte de morts ou de mourans, demanderent quartier. Mais comme les Indiens n'entendoient point la langue Portugaise, & croyoient avoir en tête les Mamelus du Bresil , ils ne mirent fin au carnage , que quand ils en reçurent l'ordre des Chefs Espagnols. Personne ne se signala davantage du côté des vainqueurs dans cette mémorable journée, que le Cacique D. Ignace Landan. Il avoit vu les siens prêts à plier au commencement du combat , & leur avoit rendu par son exemple encore plus que par ses paroles leur premiere intrépidité,

L'artillerie , les munitions, les esclaves furent saisis au profit du Roi. Le reste du butin fut assigné aux Indiens, à son

de trompe , comme la récompense de leur bravoure. Ces bonnes gens se jetterent sur les vivres qui se trouverent dans la place , sur des couteaux , sur des ciseaux , sur d'autres bagatelles semblables , sur les habits de ceux qu'ils avoient tués , tandis que les Espagnols emportoient à loisir , l'or , l'argent , les pierres précieuses , & tout ce qu'il y avoit de meilleur.

Deux cens Portugais perdirent la vie dans cette action , les autres demeurèrent prisonniers avec leur Général D. Emmanuel Lobos. Il n'y eut du côté des vainqueurs que 6. Espagnols & 30. Indiens tués. Le nombre des blessés fut beaucoup plus grand. Quatre Missionnaires avoient accompagné les Indiens à la priere du Gouverneur dans cette dangereuse expédition. Ils s'occupèrent pendant la Bataille à confesser les mourans , & donnerent ensuite indifféremment tous leurs soins aux blessés des deux partis.

Cette victoire fit un honneur infini aux Indiens. Le Viceroy du Pérou , les Gouverneurs des Provinces & des Villes , se firent un devoir d'en écrire à la Cour

de Madrid. Ils insinuoient en même tems la nécessité qu'il y avoit d'envoyer & de maintenir en ces contrées les Missionnaires Jésuites ; qu'on ne pouvoit rien faire de plus avantageux à la Monarchie, que de seconder le zèle de ces Peres dans l'établissement des nouvelles Réductions ; que toutes leurs entreprises étoient également glorieuses à la Religion & utiles à l'Etat.

On rapporte bien d'autres exploits de ces bons Indiens que rien ne peut arrêter, lorsqu'il est question de combattre pour les intérêts du Prince, auquel ils se sont soumis. En 1735. 4000. d'entre eux marcherent encore au service du Roi Catholique contre les Portugais. 6000 autres firent en 1732. un très-long voyage pour escorter le nouveau Gouverneur que la Cour envoyoit à la Ville de l'Assomption, agitée pour-lors de troubles & de dissensions domestiques, qui ne sont pas de mon sujet. Il suffit d'observer que la présence des Indiens facilita beaucoup au Gouverneur le rétablissement de la paix & de la tranquillité publique.



CHAPITRE XIX.

*De l'amour & du respect que les Indiens
portent à leurs Missionnaires.*

IL faudroit avoir passé quelque tems au Paraguaï, pour bien comprendre jusqu'où vont le respect & l'amour des Néophytes envers leurs Missionnaires. Et certes il seroit difficile de dire si ces sentimens sont plus d'honneur à ceux qui les ont, ou à ceux qui en sont l'objet. Car les serviteurs de Dieu n'auroient jamais pu gagner à ce point l'affection de ces Peuples, s'ils n'avoient réunis dans eux l'assemblage des plus belles vertus, & s'ils n'avoient frappé tous les yeux par l'éclat de mille actions héroïques. Et ces Peuples ne se seroient pas si fortement attachés à leurs Missionnaires, s'ils n'avoient pas eu le cœur sensible & naturellement porté à la reconnoissance.

Dès que les Indiens apprennent qu'il est arrivé de nouveaux Missionnaires d'Europe, ils se disputent avec le plus

vif empressement, l'honneur d'être choisis pour les aller prendre à *Buenos-Ayres*, & pour les conduire à la Réduction où ils sont envoyés. On ne sauroit dire avec quelle allégresse & quel respect ils les reçoivent à leur arrivée dans les Réductions, avec quelle promptitude & quelle humilité ils se soumettent aux châtimens, qui leur sont imposés, quand ils ont commis quelque faute considérable. Les Catiques & les Capitaines de la Nation sont les premiers à donner sur cela l'exemple aux autres.

Il y a quelques années qu'une troupe de Sauvages forma le dessein d'ôter la vie au P. Antoine Ruiz. Ces Barbares se proposoient de faire un excellent repas de sa chair; ils croyoient, disoient-ils, qu'elle devoit être fort délicate, parce que les Jésuites font usage du sel au *Paraguay* comme en Europe, tandis que les Indiens mangent la viande sans cet assaisonnement.

Les Barbares étant donc entrés à la faveur des ténèbres dans la Réduction où étoit le P. Ruiz, le cherchoient de tous côtés. Un Néophyte qui les aperçut, & qui pénétra leur dessein, courut

Vite à la maison du Missionnaire dont il prit le manteau & le grand chapeau , & s'alla montrer en cet équipage aux Barbares , persuadé que ceux-ci le prendroient pour le P. Ruiz , & que déchargés sur lui seul toute leur fureur , ils épargneroient le Missionnaire. En effet dès qu'il parut , les barbares décochèrent contre lui une grêle de flèches. Mais par une espèce de miracle aucune ne l'atteignit , & Dieu ne permit pas que ce bon Néophyte fût la victime de son zèle & de sa charité. Cependant les autres Néophytes avertis de ce qui se passoit , sortirent en armes de leurs maisons , & dissipèrent en un instant les ennemis. Ce trait suffit seul pour montrer combien les Missionnaires sont aimés de leurs Néophytes. Je pourrois en citer beaucoup d'autres semblables.

Mais cet amour si vif n'a rien qui surprenne, quand on fait attention aux motifs sur lesquels il est fondé. Tout Indien qui raisonne tant soit peu , n'ignore pas le triste état où se trouvoient autrefois ses peres, où peut-être il s'est trouvé lui-même , lorsqu'il menoit dans les bois une vie qui ne différeroit en rien de celle des

bêtes. Il a sans cesse sous les yeux une image qui n'est que trop sensible de cette vie brutale, dans ceux des Indiens qu'on n'a encore pû tirer de leur barbarie & de leur infidélité. Il sçait que s'il jouit des avantages de la société civile, que s'il a renoncé à ces horribles banquets dont la chair humaine étoit le mets le plus délicieux, enfin que s'il passe les jours dans le sein de la paix & de la concorde, c'est aux soins des Missionnaires qu'il en est redevable. Mais quelques grands que soient ces bienfaits, il en est un autre infiniment plus capable d'exciter la reconnoissance des Indiens envers les Missionnaires; je veux dire la connoissance du vrai Dieu, & le bonheur de vivre dans la sainte Religion, sans laquelle on ne peut être sauvé. Les Néophytes regardent leurs Pasteurs comme les instrumens dont Dieu s'est servi pour les rendre heureux dès cette vie, & pour les conduire au souverain bonheur.

La capacité, la régularité des mœurs, une vie toute exemplaire, ce sont là de précieux avantages qui distinguent partout les Peres de la Compagnie de Jesus. Ils ont sçu les conserver parmi les déli-

ces & la corruption du Mexique & du Pérou. Tout le monde leur rend sur ce point le même témoignage. Le soin qu'ils ont au *Paraguay* plus encore peut-être que partout ailleurs de ne rien faire qui puisse malédifier leurs Néophytes, augmente la vénération que l'on a pour eux. Le peuple a continuellement les yeux ouverts sur leur conduite. Et comme il est toujours prêt à se scandaliser des plus petites fautes, tout ce qu'il aperçoit de vertueux & d'édifiant dans ces fervens Religieux, fait sur lui la plus vive impression. Lorsqu'il les voit si dévots & si recueillis à l'Autel ; si patients dans les travaux & dans les fatigues, dans l'ennui même inséparable de leur ministère, si retirés & ne sortans jamais de l'Eglise ou de leur maison que pour administrer les Sacremens, ou pour visiter les malades, ce qu'ils ne font même jamais sans être accompagnés des infirmiers, témoins perpétuels de toutes leurs actions ; enfin si assidus auprès des mourans, il s'imagine voir des Anges descendus du ciel.

C'est encore un puissant moyen pour gagner l'affection des Indiens, que ces

empressement des Missionnaires, pour rendre de jour en jour la vie des Néophytes plus commode & plus agréable. Tant d'arts qu'ils leur ont enseigné, en exerçant eux-mêmes les métiers les plus vils & les plus pénibles, en se livrant aux travaux les plus rudes, pour inspirer aux Indiens l'amour du travail, sont des preuves non-équivoques de leur charité. Enfin tous les yeux sont frappés de cette attention infatigable à prévenir les nouveautés que les Espagnols voudroient introduire, & qui tendroient à gêner la liberté, ou à diminuer les privilèges des Réductions.

Les infidèles eux-mêmes sont sensibles aux soins des Missionnaires qui viennent les chercher à travers mille dangers, & reconnoissent sans peine que ce n'est point l'intérêt humain qui conduit sur leurs traces & dans leurs Forêts les Prédicateurs de l'Evangile, que c'est uniquement le desir de les rendre heureux.

Nous avons les Mémoires d'un Chanoine Espagnol, qui avoit fait un long séjour dans les Réductions. J'en ai tiré beaucoup de lumières pour la composition de cet ouvrage. Ce Chanoine avoit

été pendant quelques années le témoin oculaire & l'admirateur des travaux Apostoliques du P. François *Diaz* & des innombrables conversions qui en avoient été le fruit. Il rapporte que ce zélé Missionnaire parcouroit un jour quelques *Rancherias* d'infidèles voisins de la Réduction, & attaquées pour-lors d'un mal contagieux, dans le dessein de gagner à Dieu les ames de ces malheureux, comme il arriva en effet. Des peuples barbares qui se trouvoient dans le voisinage des mêmes *Rancherias* voulurent profiter de la triste situation où elles se trouvoient. Y étant accourus uniquement pour se rassasier de chair humaine, ils égorgérent tous ceux qui n'étoient point atteints de la maladie, & les mettoient en pièces. Ils avoient aussi résolu de prendre le P. *Diaz* & de lui faire le même traitement. Un Indien échappé de leurs mains porta dans la Réduction de saint François Xavier dont le P. *Diaz* étoit Curé, la nouvelle de ce qui se passoit, & du dessein que les barbares méditoient. Les Néophytes prirent aussitôt les armes ; ils volèrent au secours de leur Missionnaire. Quoique le chemin

fut assez long, ils arriverent bientôt à la vue des Infidèles, & les attaquèrent sur le champ avec tant de résolution, qu'ils firent un grand nombre de prisonniers. Les autres chercherent leur salut dans une prompte fuite. Les Vainqueurs vouloient pour se venger de ces barbares, & pour inspirer de la terreur à tous les autres, pendre les prisonniers à des arbres, & les y laisser attachés. Déjà ils se mettoient en devoir d'exécuter cette Sentence; mais le P. *Diaz*. intercédâ pour ces malheureux, & obtint à force de prières qu'on les lui abandonnât. Il les combla de caresses, & après les avoir instruits de notre sainte Religion, il leur rendit la liberté. Les infidèles furent si étonnés de trouver tant de tendresse & de générosité dans celui qu'ils avoient voulu traiter comme leur plus implacable ennemi, qu'étans de retour chez eux, ils devinrent eux mêmes de zéles Prédicateurs de l'Evangile. Ils revinrent peu de tems après avec toute leur Nation, se jeter aux pieds du P. *Diaz*, & le prier instamment de les baptiser; résolus de vivre sous sa conduite, & d'embrasser la foi Chrétienne. Ils reçurent en effet le saint

Baptême

Baptême après les épreuves convenables, & vécurent toujours depuis en bons & fervens Chrétiens.

C'est ainsi que la vraie charité triomphe de tous les cœurs. La violence & la tyrannie qu'emploient pour soumettre les Indiens, certaines gens qui foulent également aux pieds les loix divines, & les sages Ordonnances des Rois Catholiques, ne servent qu'à donner aux Infidèles de l'éloignement & de l'horreur pour le Christianisme. Elles ont plus d'une fois fait perdre à la Religion les conquêtes qui paroissent les mieux assurées.

Lorsque les Missionnaires Jésuites pénétrèrent pour la première fois dans la vaste Province de *Chiacó*, située entre les fleuves *Salado*, *Vermiglio* & celui qu'on nomme *Rio-grande*, ils vinrent à bout d'y fonder quelques Réductions; Plusieurs d'entr'eux y terminèrent ensuite leurs jours par un glorieux Martyre, à l'occasion de ce que je vais rapporter. Quelques Espagnols conduits par l'intérêt entreprirent de fonder des Commanderies dans cette Province sous prétexte d'y établir plus solidement la puis-

sance & l'autorité du Roi d'Espagne. Ils commencèrent bientôt à opprimer les Indiens & à les vexer en mille manières, Qu'en arriva-t'il ? Les Néophytes révoltés secouèrent tout à la fois le joug de la Religion, & celui de la domination Espagnole. Ils se retirèrent dans l'intérieur du pais, pour y vivre comme auparavant en liberté, parmi les barbares. Ces peuples conçurent tant de haine contre la loi Chrétienne, & contre ceux qui la professoient, qu'on n'a jamais pu depuis ce tems-là les ramener au double joug qu'ils avoient abandonné. On a cependant repris depuis peu d'années l'espérance de les regagner au Christianisme. Les Missionnaires ont même déjà formé deux ou trois petites Peuplades de Néophytes dans ce canton.

On vit le même désordre arriver il y a quelques années dans cette vaste parrie de l'Amérique Méridionale, qu'on nomme la Magellanique. Le P. Nicolas Mascardi Jésuite Italien & fervent Missionnaire, qui mourut depuis Martyre de la foi qu'il prêchoit, avoit donné commencement à la conversion des peuples qui habitent ces contrées. Quelques

Officiers Espagnols se mirent dans la tête, qu'il valoit beaucoup mieux conquérir le pais les armes à la main, que le soumettre par la douceur, faire des esclaves, que faire des Chrétiens. Les Indiens indignés de se voir ainsi traiter en ennemis contre leur attente, renoncèrent au Christianisme, massacrèrent leur Missionnaire, & s'enfoncerent plus avant que jamais dans leurs bois & dans leurs cavernes.

Il faut en convenir, & c'est l'aveu que fait aussi dans ses voyages François *Coréal* dont l'esprit paroît d'ailleurs si envenimé contre les Jésuites. Ces Peres sont plus propres que personne à répandre la foi Catholique, parmi les Nations infideles. Rien n'égale leur patience, leur sagesse, leur habileté à gagner, à civiliser, à gouverner les peuples barbares de l'Amérique. Le trait suivant servira encore de preuve à ce que j'avance.

Quelques Peuples établis sur les bords du Fleuve *Monday* qui se décharge dans le *Parana*, se montrèrent disposés à recevoir le Baptême, & envoyèrent des députés à D. Faustin de las Casas, Religieux de la Merci, & Evêque de l'*As-*

Somption pour le prier de leur envoyer des Missionnaires. Ce Prélat dont les intentions étoient droites , mais qu'on avoit un peu prévenu contre les Jésuites , donna aux Infidèles deux ou trois Prêtres fort vertueux , qui firent d'abord assez de fruit chez ces Peuples. Mais ils virent bientôt après leur troupeau se dissiper , & leurs espérances s'évanouir. Le Prélat plus jaloux que jamais de sa conquête envoya chez les Barbares le Doyen de son Chapitre. C'étoit l'homme de tout son Clergé le plus capable , le plus exemplaire & le plus déintéressé. Celui-ci ne réussit pas mieux que les premiers , & ne put fixer l'inconstance des Indiens.

Alors l'Evêque eut recours au P. Provincial des Jésuites , & le pria d'engager quelques-uns de ses inférieurs à se charger d'une entreprise si importante & qui paroïssoit si difficile. Le Prélat disoit dans sa Lettre , qu'étant spécialement appelés de Dieu par leur Institut à la propagation de la foi , les Peres de la Société avoient une grace particulière pour y réussir ; comme ils paroïssoit assez par tant de Peuples qu'ils avoient réunis sous les loix de l'Evangile.

Le P. Provincial pour entrer dans les vûes du Prélat, fit choix de deux Missionnaires, qu'une longue expérience avoit instruits des moyens propres à gagner les Nations infidelles. Ceux-ci au lieu de s'arrêter chez les Indiens les plus voisins de l'Assomption, porterent la lumière de l'Evangile jusqu'au fond des bois les plus éloignés, & se virent bientôt en état de fonder une Réduction composée de deux à trois mille personnes. Cet établissement ne fit que s'affermir tous les jours de plus en plus, & ouvrir le chemin à la conversion des autres infidèles qu'on avoit d'abord paru négliger.

Dieu n'a pas moins beni les travaux de ces infatigables ouvriers, dans plusieurs nouvelles Missions. La foi fait chaque jour de nouveaux progrès dans la grande Province de *Chiacó*, chez les Chiquites, chez les Chiriguanes. La férocité de ces derniers les avoit toujours fait regarder des Espagnols comme des gens indomptables : on n'a même encore pu jusqu'à présent acquérir une connoissance bien parfaite de leur país, à cause des affreuses montagnes & des fo-

rêts impénétrables dont il est couvert. Mais le Collège que les Jésuites ont établi depuis peu à *Tatica*, facilite beaucoup la conversion des Chiriguanes, & l'on se flatte de les voir avec le tems se soumettre tous au joug de l'Evangile.

Dès la fin du siècle passé on comptoit déjà dans le pais des Moxes, huit à neuf Peuplades Chrétiennes, & plus de 30000. Indiens baptisés. Ces Peuples qui sont situés sous le dixième degré de latitude Méridionale, aux environs du Fleuve *Guapai*, confinent avec d'autres Peuples dont les noms sont à peine connus. Ceux-ci sont encore plongés dans les ténèbres de l'Idolâtrie; mais il est à croire qu'ils ouvreroient les yeux à la lumière de l'Evangile, si la Compagnie de Jesus avoit assez de Missionnaires, pour en fournir à tant de différentes parties du nouveau monde. Rien ne paroît impossible à leur zèle & à leur charité.

Le P. Cyprien *Baraxe* entreprit le premier la conversion des Moxes, vers l'an 1675. Il ne falloit pas une patience & un courage moins héroïques que ne les avoit ce Pere, pour réduire les Moxes sous l'obéissance de Jesus-Christ. Il conduisit lui-même depuis *Lima* jusqu'à

la nouvelle Mission un nombreux troupeau de Vaches & de Taureaux qui s'étant extrêmement multipliés dans la suite sont devenus d'une très-grande utilité pour le païs. Il découvrit aussi après bien des recherches un chemin beaucoup plus court par les Cordillieres pour aller à *Lima*. Enfin il vint à bout de fonder seul les trois Réductions de *N. D. de Lorette*, de la très-sainte *Trinite*, & de *saint François Xavier*. Lorsqu'il eut ouvert un si beau champ au zèle des autres Ministres Evangéliques, plusieurs accoururent pour étendre & affermir le Royaume de Dieu dans ces contrées. Cette Mission est aujourd'hui une des plus florissantes de toute l'Amérique Méridionale.

Non content de tant de succès, le P. Cyprien Baraze, passa chez d'autres peuples pour leur prêcher l'Evangile, & parvint jusqu'au païs des *Baures*, qui parurent d'abord dociles à ses instructions; mais cette docilité apparente ne fut pas de longue durée. Le Missionnaire fut massacré par ces perfides le 16. de Septembre 1702. & termina ainsi avec gloire une vie illustrée par 27. ans de travaux vraiment Apostoliques.

CHAPITRE XX.

*Des maux suscités par l'envie ; aux
Missionnaires du Paraguai.*

IL manqueroit quelque chose à la gloire des Missionnaires , si après avoir tant travaillé pour la Religion , ils n'avoient pas été en butte aux traits de l'envie , ce monstre odieux qui se plaît à répandre son poison sur les plus belles vertus. Les Missionnaires de la Compagnie de Jesus ne l'ont que trop éprouvé. Il faut donc pour achever leur éloge , & pour compléter cet ouvrage , rendre compte des maux qu'ils ont eus à souffrir , non plus de la part des Infidèles & des barbares ; mais de la part de certaines gens qui se disent Catholiques , & qui n'ont point au fond d'autre Dieu que l'intérêt.

En effet , quels ont été les auteurs de tant d'imputations calomnieuses , par lesquelles on a tâché de noircir la réputation des Missionnaires ? Ce sont ces vils esclaves de la cupidité , dont j'ai déjà

parlé plus d'une fois. Ils ne pensent qu'à s'enrichir par toute sorte de voies. S'ils font quelques vœux pour la conversion des Indiens, ce n'est pas qu'ils souhaitent de voir croître le nombre des enfans de l'Eglise & des sujets du Roi : C'est uniquement parce qu'ils espèrent acquérir des esclaves. Ils rencontrent un obstacle insurmontable à l'exécution de leurs iniques desseins dans le zèle des Missionnaires. Ils voudroient donc les exterminer, s'il étoit possible, leur faire perdre la confiance du Roi Catholique & des Ministres qui est si justement acquise à ces zélés serviteurs de la Religion & de la Monarchie ; en un mot leur faire ôter le soin des Missions. C'est pour cela qu'ils font retentir depuis un siècle, non-seulement le Mexique & le Pérou, mais encore l'Espagne & l'Europe entière de leurs clameurs, disans : que si les Jésuites ont fondé tant de Réductions dans le *Paraguay*, ç'a été par des vûes d'intérêt & d'ambition.

A les entendre, » ces Religieux se
» sont érigés en autant de petits Princes.
» Ils font seuls presque tout le commerce du *Paraguay* : eux seuls en profi-

» rent avec leurs amis : Ils sont si riches
 » & si puissans que dans peu d'années ils
 » pourront envahir l'Amérique : com-
 » me ils ont de quoi donner libéralement,
 » ils savent tourner à leur gré l'esprit
 » des Gouverneurs. Ils ont fait déposer
 » plus d'une fois les Officiers dont ils
 » étoient mécontents : ils font accroire
 » aux Indiens que pour se rendre agréa-
 » bles à Dieu, il faut consacrer tout ce
 » qu'il y a de plus précieux, au service
 » de ses Autels, qu'il faut apporter gé-
 » néreusement aux pieds de ses Ministres
 » les prémices, ou plutôt la meilleure par-
 » tie des biens de la terre. On ajoute que
 » si les Indiens vont à la chasse, c'est pour
 » les Missionnaires; que c'est uniquement
 » pour ceux-ci qu'on recueille l'herbe du
 » *Paraguay*, dont le produit monte à plu-
 » sieurs millions; bien plus, qu'on leur
 » porte tout l'or qui se trouve dans les
 » Fleuves mêlé avec le sable, ou qui se
 » tire des mines de *Calchacas* & de l'*U-*
 » *raguai*.

Tel est le précis des discours injurieux
 qu'on a répandus dans le public, soit de
 vive voix, soit dans des livres imprimés
 contre les Missionnaires du *Paraguay*.
 C'est ainsi qu'en parle Coréal dans la

Relation de ses voyages ; & d'abord il est bon de remarquer que cet homme, de son propre avou, n'avoit jamais été plus loin que *Buenos-Ayres* ; que le nom de *Coréal* est un nom emprunté, sous lequel il a voulu se déguiser, ressource ordinaire aux partisans du mensonge & de l'imposture ; enfin que ni lui ni ses semblables n'ont jamais allégué aucun fait particulier, contre ceux qu'ils vouloient décrier, ou du moins qu'ils l'ont apporté sans autre preuve que leur parole. Je laisse à juger aux personnes sensées, si cette preuve est suffisante, quand il s'agit d'imputations aussi graves que celles dont on charge les Jésuites du Paraguai. Pour nous bien loin d'imiter ces hommes téméraires, nous n'avancerons rien dont nous n'ayons des preuves manifestes.

Je ne crains point de le dire, pour ce qui concerne les Missions du Paraguai (les seules dont je puisse rendre compte, & sur lesquelles j'aie des connoissances bien certaines) toutes les imputations dont je viens de parler, sont de pures calomnies, & des inventions détestables de l'envie & de la haine. Ce que nous avons rapporté de la manière dont

les Réductions se gouvernent, devroit suffire pour confondre les clameurs des ennemis de la Société, pour dissiper le fantôme de Souveraineté qu'on attribue aux Missionnaires. Dans chaque Réduction, (je l'ai déjà dit, & je le répète encore) le Corrégidor Royal administre la Justice au nom du Roi. Tous les Indiens dépendent du Gouverneur de la Province nommé par le Roi. Ces deux points sont plus que certains.

Les Missionnaires ne sont au *Paraguay* que sur le pied de Curés. Ils n'y ont pas à parler proprement, plus d'autorité que n'en ont les Curés dans nos villes & dans nos Bourgades. Peut-on avec justice leur faire un crime de la docilité des Indiens à leurs instructions ? Changer ainsi le cœur des Barbares, faire qu'après avoir été si féroces, ils soient remplis de douceur & de charité, leur inspirer l'amour de toutes les vertus Chrétiennes, les maintenir dans ces heuteuses dispositions depuis un siècle entier, & dans un si grand nombre de lieux diffétens, est-ce là l'ouvrage de l'ambition mondaine ou celui du zèle le plus édifiant & le plus irréprochable ? C'est une question qui

n'est pas fort problématique, pour quiconque connoît tant soit peu les hommes.

Quant aux vues intéressées qu'on prête aux Missionnaires, c'est une chose manifeste, que les Indiens ne leur paient ni tribut, ni décimes, ni prémices. Le Roi Catholique donne chaque année une somme considérable pour l'entretien des Missionnaires. Cette somme est remise entre les mains du Supérieur des Missions qui fournit aux Missionnaires toutes les choses dont ils ont besoin. C'est là tout leur revenu. Ils reçoivent de tems en tems des Espagnols les plus riches & les plus vertueux quelques aumônes, surtout lorsqu'il s'agit de fonder une nouvelle Réduction. Ces aumônes sont employées à secourir les Indiens pauvres, ou à faciliter la conversion des barbares.

Les Missionnaires sont donc entretenus, comme s'ils vivoient dans des Collèges. Ils ne peuvent pas disposer de la moindre chose, sans la permission de leurs Supérieurs. Après qu'ils ont pris sur ce qu'on leur donne, leur propre subsistance, ils se servent du reste pour soulager la pauvreté des Indiens. Les fidèles ne

donnent rien ni pour les baptêmes ; ni pour les mariages , ni pour les enterremens. Non-seulement le Supérieur des Missions fournit aux Missionnaires tout ce qu'il leur est nécessaire , mais il leur envoie beaucoup de ces bagatelles qu'on sçait être agréables aux Indiens ; comme des aiguilles à coudre , des ciseaux , des couteaux , des hameçons , des médailles , des Images de dévotion , &c. Les Missionnaires n'auroient pas été aussi libres qu'ils le sont dans l'exercice de leur ministère , s'ils avoient eû quelque chose à attendre des Indiens. Ces peuples n'auroient pas manqué tôt ou tard de s'apercevoir qu'on dépendoit d'eux. Ils en auroient eû certainement beaucoup moins de respect pour la Religion & pour les Ministres.

On voudroit nous faire accroire que les Indiens portent de l'or a leurs Missionnaires. Mais c'est encore une imposture manifeste. Il n'y a pas une seule mine de quelque métal que ce soit , dans toutes les Provinces que nous comprenons sous le nom de *Paraguay*. On ne sauroit dire tous les songes qu'enfante l'avidité des Européens au sujet de cet

vastes contrées. S'ils apperçoivent une montagne, ils se figurent aussitôt qu'elle est remplie d'or. On trouvera dans Coréal une longue liste de toutes les mines existantes dans le Paraguai : Mais personne jusqu'à ce jour n'en a tiré un seul grain de ce métal si désiré. Qu'on lise l'ouvrage intitulé *Relation de la Guyanne*. Jamais personne n'a pénétré dans ce pais barbare, ceux qui s'en sont le plus approchés ou qui ont été sur la côte, n'y ont vu que des Sauvages, dispersés çà & là dans les bois. L'Auteur de la *Relation* que je viens de citer, vous y fera voir des Maisons & des Palais tout remplis de vases d'or & d'argent.

Si l'on venoit à découvrir des mines d'or dans le Paraguai, c'en seroit fait de cette félicité des Indiens, sur laquelle je me suis si fort étendu. Rien ne pourroit arrêter les Espagnols, ils voleroient à ces sources de l'opulence & de la richesse, & couvrans leur propre intérêt du beau nom d'intérêt d'Etat, ils porteroient bientôt le ravage & la défoliation dans les Peuplades Chrétiennes. Elles n'ont pas eu jusqu'à présent de rempart plus assuré que leur pauvreté.

Quant à ce qui concerne l'herbe du *Paraguay*, voici ce qu'il y a de sûr & d'incontestable. Il est permis aux Indiens d'apporter chaque année à *Buenos-Ayres* ou à *Santafé* jusqu'à 12000. Arrobes de cette herbe, dont le prix courant est de 4. Piastras par Arrobe. Ainsi quand bien même les Indiens feroient valoir en son entier la permission qui leur est accordée. Ils ne retireroient de ce trafic que 48000. Piastras. Mais il est constant qu'à peine les Indiens ont-ils apporté chaque année 6000. Arrobes de cette herbe. Le produit n'est donc monté tout au plus qu'à 24000. Piastras par an ; ce qui ne suffit certainement pas même pour payer le tribut que les Indiens doivent au Roi. Mais peut-être les Indiens vont-ils vendre ailleurs l'herbe dont il s'agit ? Qu'on nous dise donc où on les a vus vendre cette herbe, à qui ils en vendent une si grande quantité depuis tant d'années. Car si l'on avance un pareil fait, sans en fournir aucune preuve, c'est montrer une envie bien démesurée de nuire, & par-là se décrier soi-même au lieu de décrier ses adversaires.

Il n'est donc pas étonnant que toutes

ces accusations si souvent portées à la Cour de Madrid , n'aient produit aucun effet. Il n'a pas été possible de surprendre la piété des Rois Catholiques. Cependant on n'a point cessé de les renouveler ces accusations tant de fois convaincues de faux, de les présenter, sous de nouvelles formes , parce qu'il s'est toujours trouvé des gens qui vouloient s'enrichir & avoir des esclaves à quelque prix que ce fût. Les Missionnaires se sont opposés constamment à tous ceux qui ont voulu entreprendre sur la liberté , & donner atteinte aux privilèges de leurs chers Néophytes. Ils y étoient autorisés par les Ordonnances des Rois Catholiques, qui défendent de faire esclave aucun Indien. Ils ont empêché qu'on n'établît des Commanderies dans le *Paraguai* , comme on a fait dans le *Tucuman* & ailleurs : La Cour d'Espagne touchée de leurs vives sollicitations , n'a pas voulu imposer un joug si insupportable , à ceux des Indiens qui se sont soumis de leur plein gré à la domination Espagnole , & aux saintes loix de l'Evangile. Tout équitable qu'est cette indulgence , elle déplaît infiniment à des hom-

mes qui passent en Amérique pleins de l'idée d'une grande fortune, qu'ils se proposent d'y bâtir en peu de tems. Ils ont excité les plus furieuses tempêtes contre les Missionnaires, ils ont tout mis en œuvre pour les faire chasser des Réductions; bien persuadés que si les Pasteurs étoient une fois dispersés, il seroit facile d'entrer dans le Bercaïl & d'y exercer toute sorte de violences, sans que personne pût désormais réclamer contre la tyrannie.

Mais tant de calomnies n'ont servi qu'à faire paroître dans un plus grand jour la conduite irréprochable & le désintéressement des Missionnaires. Ils ont souvent conjuré les Gouverneurs & les Evêques de venir faire la visite des Réductions. Ceux-ci se sont rendus à leurs prières, & ont examiné juridiquement toutes les accusations intentées contre ces Peres. Ils ont trouvé tout le contraire de ce que leur avoient annoncé des personnes mal-intentionnées. Les Actes Authentiques de toutes ces perquisitions faites à la Requête des Jésuites même, existent dans les Tribunaux de *Buenos-Ayres* & de *l'Assomption*. Toute l'Espa-

gne en a vu des copies-fidelles ; elle a vu les lettres écrites par les Prélats , & par les principaux Officiers Espagnols de l'Amérique , à la louange des Missionnaires & du sage gouvernement qu'ils ont établi dans les Réductions. A moins que d'être aveuglé par la passion , l'on est forcé de convenir qu'ils ont rendu & à la Religion & à la Couronne d'Espagne les plus importants services. Cependant ils n'ont jamais pu obtenir pour eux-mêmes le repos & la tranquillité qu'ils ont procuré à tant de peuples. Si pendant quelque tems on a cessé de les inquiéter , ce n'a été pour ainsi dire qu'une trêve passagere. Il s'est encore élevé contre-eux dans ces derniers tems une nouvelle tempête dont je crois devoir rendre compte au Public , parce que j'ai été bien à portée de m'instruire à fond sur cette matiere.

En l'année 1735. les Jésuites du *Paraguai* eurent connoissance d'une information envoyée à la Cour d'Espagne dès l'année 1730. par D. Martin de Barua , Gouverneur du *Paraguai*. Il en courut différentes copies à *Buenos-Ayres* , & apparemment aussi en Espagne. Cette in-

formation contenoit en substance que les Indiens se disoient à la vérité sujers de la Monarchie Espagnole, mais qu'ils n'étoient d'aucune utilité au Prince : que l'Erat dépensoit beaucoup plus pour eux, qu'il n'en retiroit ; qu'il falloit dans la suite en exiger un tribut plus considérable, leur envoyer des Corrégidors Espagnols, & rétablir la liberté du commerce entre les Réductions & les Villes Espagnoles.

Barna haïssoit trop les Jésuites, pour manquer cette occasion de les peindre sous les plus noires couleurs. Ces Peres voyans que le Gouverneur vouloit faire des innovations préjudiciabtes aux Indiens, & entièrement contraires aux intentions bien connues de Sa Majesté, s'y étoient opposés de toutes leurs forces. *Barna* furieux de leurs oppositions, les avoit chassés ~~par~~ deux fois avec violence de leur collège. Ils y étoient toujours rentrés par l'ordre exprès de Sa Majesté Catholique. L'information contenoit donc encore un amas d'indignes calomnies contre ces Peres. On y disoit entre autres choses, qu'ils avoient plus d'autorité dans le Paraguai que le Roi même,

Enfin on y répétoit mot pour mot toutes ces impostures grossières , dont Coréal avoit rempli ses voyages plus de 30. ans auparavant.

La mine fut découverte , comme je l'ai dit ; & le P. Jacques d'*Aguilar* Provincial des Jésuites au *Paraguay* dressa aussi-tôt un excellent mémoire , qu'il envoya au Roi pour l'opposer à l'écrit de *Barna*. Il y réfutoit d'une manière qui ne souffroit point de réplique toutes les imputations calomnieuses de son adversaire. Il s'efforçoit d'y faire connoître & combien la conduite des Missionnaires avoit été jusques-là irréprochable , & combien les conseils que *Barna* donnoit à la Cour étoient peu sensés. Il montrait par des faits avérés que les conseils du Gouverneur ne pouvoient produire d'autre effet s'ils étoient suivis , que de rendre désormais impossible la conversion des Infidèles , & de replonger dans l'infidélité ceux qu'on avoit déjà gagnés au Christianisme. J'ai entre les mains un exemplaire de ce Mémoire , & je le dois à la générosité du Prince D. Gaëtan *Buon-compagno* Duc de *Sora* , Grand-Maître de la Maison de Sa Ma-

Jefté le Roi des deux Siciles. Ce Seigneur étoit Ambassadeur du Roi son Maître à la Cour du Roi Catholique , lorsque l'affaire éclata. Bien convaincu de la fausseté des accusations dont on chargeoit les Jésuites , il avoit employé tout son crédit pour procurer la paix aux Missions du *Paraguay*.

L'écrit du Gouverneur renfermoit des contradictions palpables que le P. d'*Aguilar* n'avoit pas manqué de relever. Tantôt *Barua* prétendoit que les Indiens des Réductions ne payoient point de tribut , tantôt il disoit qu'ils en payoient un , mais que ce tribut n'étoit pas proportionné au nombre des habitans. La fausseté de ces propositions étoit démontrée dans le Mémoire ; car il étoit certain que le paiement s'étoit fait régulièrement chaque année depuis 1666. tems où le tribut avoit été imposé. *Barua* étoit inexorable de l'avoir ignoré , & peut-être encore plus , de n'avoir pas connu les privilèges accordés aux Indiens , & confirmés tant de fois par les Rois Catholiques. Privilèges en vertu desquels toutes les femmes , les hommes au-dessous de vingt ans , & au-dessus de cin-

quanté, avec ceux qui ont embrassé nouvellement le Christianisme sont exemts de payer le tribut. Il ne faut point oublier que le tribut des Indiens doit se payer en espèces sonnantes. Comme ils n'ont ni or, ni argent, ni aucune monnoie ; ils sont obligés de conduire dans les Villes Espagnoles à plus de deux cens lieues de leurs pays leurs Marchandises, afin d'avoir en les vendant de quoi s'acquitter envers le Prince de ce qu'ils lui doivent. Ces voyages qui entraînent de grandes dépenses, ont attiré l'attention des Rois Catholiques & ils méritoient celle du Gouverneur.

Barna veut qu'on double le tribut des Indiens, & qu'on les oblige à payer deux Piastras au lieu d'une. Il veut encore qu'on leur donne un Corrégidor Espagnol, comme aux autres Indiens qui sont soumis à la domination Espagnole. Mais on lui répond qu'il faut mettre une grande différence entre les Indiens qu'on a domptés par la force, & les Indiens des Réductions qui ont embrassé volontairement le Christianisme par les soins des Missionnaires Jésuites. Ces Indiens se sont donnés librement au Roi d'Espagne, à

condition qu'ils ne payeroient pas plus d'une Piaſtre de tribue, qu'ils choiſiroient eux-mêmes leurs Officiers ; & que les Réductions ſe gouverneroient comme autant de petites Républiques ſous la protection du Roi d'Eſpagne. Ce ſeroit donc une injuſtice , de vouloir changer aujourd'hui la forme de leur Gouvernement & d'accroître leurs charges : D'autant plus que ces Indiens ſont tenus de ſervir le Roi à la guerre , de travailler aux Fortifications des Villes Eſpagnoles ; & quand ils le font , c'eſt à leurs propres dépens , ſans qu'il en coûte rien au Roi pour leur entretien. Ce point eſt bien digne d'être obſervé. Il ſuffit pour rendre palpable la fauſſeté de ce qu'avance le Gouverneur , lorsqu'il dit : « Que „ les Indiens ne reconnoiſſent point d'au- „ tres Maîtres que le Provincial des Jé- „ ſuites , & les Miſſionnaires ».

Qui peut ignorer en-eſſet avec quelle promptitude ces Peuples obéiſſent aux Viceroyſ , aux Gouverneurs de la Province , aux Evêques , à tous les Officiers du Roi , » au plus petit ſigne de la „ volonté des Gouverneurs nommés par „ votre Maieſté , dit le P. d'Aguilar ,
» on

„ on les voit sortir avec empressement
„ de leur pais , au nombre de cinq ou six
„ milles. Ils abandonnent sans différer
„ leurs maisons , leur femmes & leurs
„ enfans. Ils se pourvoient eux-mêmes
„ des armes nécessaires, ils amènent leurs
„ chevaux , s'ils en ont ; s'ils n'en ont
„ pas , ils font à pied des deux & 300
„ lieues , pour travailler , pour combat-
„ tre & pour mourir , s'il le faut , au
„ service de Votre Majesté. Les Indiens
„ ne reçoivent dans ces occasions au-
„ cune espèce de solde ni de payement.
„ Quel vassal sur la terre rend un pareil
„ service à son Seigneur ? Comment
„ donc ose-t-on dire , que ces Indiens
„ ne reconnoissent point d'autres Supé-
„ rieurs que les Provinciaux & les Cu-
„ rés Jésuites ? »

Les Gouverneurs de la Province font
de tems en tems la visite des Réductions ,
& y trouvent la plus parfaite soumission
à leurs ordres. Les Officiers de ces pe-
tites Républiques vont chaque année se
présenter à ces mêmes Gouverneurs, pour
en obtenir la confirmation de leurs Offi-
ces. La mauvaise humeur de certains

Espagnols contre les Indiens naît donc uniquement de ce qu'ils voudroient
„ que ces Indiens fussent soumis non-
„ seulement à Votre Majesté, mais en-
„ core à chaque Espagnol en particulier,
„ & même aux valets & aux esclaves
„ des Espagnols. Dès qu'un Espagnol,
„ un Métif, ou moins que cela encore
„ voit un Indien qui ne s'humilie pas de-
„ vant lui, ou qui ne sert pas aveuglément
„ ses caprices, il se déchaîne contre le
„ pauvre Indien, il l'appelle un barba-
„ re, un rustre qui pousse l'insolence jus-
„ qu'à manquer de respect à un Espa-
„ gnol, qui n'est point véritablement
„ sujet du Roi, & qui ne reconnoît d'au-
„ tre autorité que celle du Curé de sa
„ Réduction,

Du reste *Berna* confesse qu'en voulant mettre à la tête des Indiens un Corrégi-
dor Espagnol, on court risque d'exciter
un soulèvement. Il ajoute avec une har-
dieffe infinie, „ que les Missionnaires
„ disposent les esprits à la révolte. „ Mais
à qui persuadera-t'il que des hommes
aussi sages & aussi religieux soient capa-
bles de trahir ainsi les intérêts de leur

Dieu & de leur Roi ? Croira-t'on qu'ils puissent en venir à cet excès de scélératesse , que d'être bien-aisés pour satisfaire leur ressentiment , de voir leurs enfans spirituels retourner dans les bois , & se rengager dans la barbarie & dans l'infidélité ?

Le P. d'Aguilar avoue que si l'on entreprenoit de changer le Gouvernement, cette démarche seroit probablement suivie d'une prompte révolte. On n'a vu que trop d'exemples de mouvemens & de troubles excités par de semblables innovations dans les Villes de l'*Assomption*, de *Pilla-Ricca*, de *Corientes*, de *Santa-Fé*, & en mille autres endroits. Dès que les Espagnols ont voulu surcharger les nouveaux Chrétiens, ils les ont vu se dissiper, se changer en autant d'ennemis implacables ; ils ont vu leurs propres Villes saccagées & détruites , ou du moins comme bloquées pendant des années entières. Tous les chemins ont été infestés. Une infinité de voyageurs ont été assassinés. Voilà pourquoi tant de campagnes situées dans le voisinage même des Villes demeurent aujourd'hui sans

culture , à peine ose-t-on mettre le pied hors de ces Villes.

Barua étoit d'avis qu'on transportât les Indiens des Réductions auprès des Villes , parce que s'ils se révoltoient il seroit plus aisé de les réduire. On montre combien cet avis est peu sensé. On fait voir par les exemples dont j'ai parlé & par d'autres encore tout récents quel succès on doit attendre de ces sortes de tentatives. Si les Espagnols n'ont pu venir à bout de soumettre les armes à la main , tant de pais habités par les barbares dans le *Paraguay* , ni de faire rentrer dans le devoir les Indiens révoltés ; si les troupes Espagnoles ne marchent qu'à regret contre les infidèles , parce qu'elles se sentent trop foibles pour les subjuguier ; enfin si plus d'une fois elles se sont repenties de les avoir attaqués ; que seroit ce donc si tous les Indiens des Réductions levoient l'étendard de la rébellion , & si s'unissant aux Infidèles ils tournoient toutes leurs forces contre cette poignée d'Espagnols qu'on peut leur opposer.

Dira-t-on que les Missionnaires ont

trèmpé dans les révoltes qu'il y a eu jusqu'à ce jour. Mais ne sait-on pas qu'ils ont toujours été dans ces occasions les premières victimes de la fureur des Indiens ? Le meurtre de leurs Missionnaires a toujours été pour ces Peuples, si j'ose ainsi m'exprimer, le premier pas vers la révolte.

Barua demandoit encore que le commerce fût absolument libre entre les Indiens & les Espagnols ; que ceux-là pussent vendre les fruits de leur pays & les ouvrages de leurs Manufactures, à qui & comme il leur plairoit. Car depuis fort longtemps les Indiens ont coutume d'envoyer dans les Villes des Espagnols tout ce qui leur reste de toiles, de tabac, d'herbe du Paraguai, de peaux, &c. après s'en être suffisamment pourvus eux-mêmes. Tous ces effets sont remis entre les mains du Procureur Général des Missionnaires Jésuites. Celui-ci les vend ou les échange le plus avantageusement qu'il est possible. Il rend ensuite un compte exact du tout aux Réductions, après avoir pris sur le produit des Marchandises le paiement du tri-

but, il emploie le restant à l'achat des choses qu'il fait être utiles ou nécessaires aux Indiens, sans retenir quoique ce soit pour lui-même.

On voit du premier coup d'œil, que la quantité de marchandises qui arrive dans les Villes & l'emploi qui se fait de l'argent provenu de ces marchandises, ne sont pas des objets qui puissent échapper à la vigilance & au zèle des Officiers du Roi. On ne sauroit ignorer ce que les Indiens remportent dans leur pays, non plus que ce qu'ils en ont apporté.

Du reste l'excessive simplicité des Indiens ne permet pas de leur laisser faire aucun contrat, sans la participation du Procureur des Missionnaires. Abandonnés à eux-mêmes, ils ont été cent & cent fois dupés par les Espagnols, qui, ayant affaire à des gens pauvres & peu instruits de la valeur de chaque chose, leur donnoient une Piastre & beaucoup moins encore de ce qui en valoit dix ou douze.

Les Espagnols seroient fort charmés d'aller dans les Réductions. Ils y porteroient des bagatelles de nulle valeur,

comme des grains de verre , ou d'autres choses semblables qu'ils appellent eux-mêmes des *appas*. On fait le profit immense que retirent les Européens de ces sortes de bagatelles , chez plusieurs peuples barbares de l'Asie , de l'Afrique & de l'Amérique même. Si l'on ne s'opposoit aux entreprises de certains Espagnols , ils dépouilleroient bientôt les Indiens de la même manière. » Il n'est que
» trop souvent arrivé , dit le P. d' *Aguilar* , que les Indiens ont volé des chevaux & des mulets , & ceux même
» qui appartenoient au Public ou à l'Eglise , pour en faire l'échange contre
» ces bagatelles , que quelque Espagnol leur avoit montrées. Or c'est ce commerce inique & dangereux que les
» Missionnaires ont voulu empêcher , comme pères & comme tuteurs des
» Peuples confiés à leurs soins. Ils croient que telles sont les intentions
» de Votre Majesté. Ceux qui demandent que le commerce avec les Indiens
» se fasse autrement qu'il ne se fait , sont tous des hommes qui abuseroient
» sans scrupule de la simplicité des In-

„ diens, & qui regardent les biens de ces
„ pauvres gens comme des biens abandonnés,
„ donnés, dont tout Espagnol a droit
„ de s'emparer.

„ Mais ce qui mérite encore plus l'attention de Votre Majesté, c'est que si
„ l'on permettoit aux Espagnols de traiter immédiatement avec les Indiens,
„ ceux-ci recevroient un tort irréparable des mauvais exemples de ceux-là; exemples absolument contraires aux bonnes
„ mœurs & aux saintes loix du Christianisme. Outre que les Espagnols dont je parle ne manqueroient pas de semer dans
„ les Réductions des Maximes pernicieuses contre les Ministres de la Religion.
„ A force de vexer & de tromper les Indiens, ils les rendroient bientôt fouteux & méchans. Il n'y a rien qu'ils ne fassent pour les attirer dans les Villes
„ Espagnoles. Ils engagent les maris à quitter leurs femmes, les enfans à se séparer de leurs peres : Ils enlèvent
„ quand ils peuvent & ils emmènent avec eux des personnes de tout âge & de tout sexe. Plût à Dieu qu'une fatale
„ expérience ne nous eût pas appris de

„ quoi ils sont capables. C'a été pour
„ prévenir ces abus qu'on a défendu aux
„ Espagnols, lorsqu'ils passent par quel-
„ que Réduction d'y faire un long séjour.
„ Néanmoins cette défense ne regarde
„ point les Evêques, ni les Gouverneurs,
„ ni leurs Officiers. Dernièrement enco-
„ re un Lieutenant des Dragons de Vo-
„ tre Majesté est demeuré plus d'un an
„ dans les Réductions avec quatre sol-
„ dats de la Garnison de *Buenos-Ayres*,
„ par l'ordre du Gouverneur de la Pro-
„ vince *D. Bruno de Zavola*. Il y avoit
„ été envoyé afin de donner aux Indiens
„ les armes nécessaires & de leur appren-
„ dre à s'en servir pour les préparer à
„ l'expédition du *Paraguai* “.

Le P. d'*Aguilar* ajoûte ce que nous
avons dit tant de fois ci-dessus, & ce qui
se trouve confirmé par les attestations
les plus authentiques des Evêques & des
Gouverneurs, imprimées à Madrid : Sa-
voir que la communication avec les Es-
pagnols est pour les Indiens une peste
contagieuse. Si quelque Nation Infir-
melle fréquente les Espagnols, “ il est
„ comme impossible de la convertir. On

„ ne l'a que trop souvent éprouvé dans
 „ toutes ces Provinces. Se flatter de fai-
 „ re embrasser la vraie Religion aux
 „ *Payaguas* dans le *Paraguay*, aux *Cha-*
 „ *ruas*, aux *Calchaquis*, aux *Abipones*
 „ vers, *Corientes & Fanta-Fé*, aux *Pam-*
 „ *pus*, aux *Minuanes* du côté de *Buenos-*
 „ *Ayres*, à d'autres *Pan pas* établis dans
 „ les environs de *Cordone*, c'est se pro-
 „ mettre la conversion des Juifs “.

Nous avons déjà vu ce que dit *Cortés* „ de l'or porté par les Indiens aux
 „ Missionnaires, qui prêchent à leurs
 „ Néophytes le mépris des richesses.
 Cet écrivain qui a tout l'air d'un Héréti-
 que déguisé sous le nom d'un Espagnol
 catholique, „ ajoute que le zèle des bons
 „ Pères redouble, lorsque le tems vient
 „ de recevoir le tribut des Peuples, qu'ils
 „ le lèvent après le Sermon, & qu'ils font
 „ porter tout ce qu'ils reçoivent dans les
 „ magasins de la Société.

Le P. d'Aguilar, après avoir déduit
 dans son Mémoire toutes les raisons
 qu'on a d'empêcher le commerce per-
 nicieux dont *Barua* se déclare le fauteur,
 avance sans craindre d'en être démenti,

que si l'on empêche ce commerce, ce
,, n'est point pour dérober aux Espagnols
,, la vûe de ces prétendues mines d'or,
,, chimères inventées par les anciens en-
,, nemis de la Société, & qui sont enco-
,, re les Idoles de quelques gens aveuglés
,, par l'intérêt ou par la passion. Seroit-il
,, possible de tenir long-tems caché
,, l'éclat de cet or, qu'on dit être en si
,, grande quantité ? N'a-t-on pas fait
,, en divers tems des informations juri-
,, diques à la sollicitation des Jésuites
,, même : Ne s'est-on pas convaincu à
,, loisir que les accusations formées par
,, différentes personnes contre les Jésui-
,, tes à ce sujet étoient de pures calom-
,, nies : Tant de Sentences portées par
,, les Officiers de Votre Majesté contre
,, les délateurs, ne sont-elles pas des
,, preuves manifestes de ce que j'avan-
,, ce ? Quand cet or ne se découvreroit
,, pas de lui-même, s'il existoit, il au-
,, roit été infailliblement découvert par
,, tant d'Espagnols Ecclesiastiques & sé-
,, culiers, remplis de sagesse & de zèle
,, pour les intérêts de la couronne, &
,, qui ont parcouru toutes les Réduc-

, rions. D'ailleurs tant d'Indiens qui des-
 , cendent les fleuves sur leurs Bâtes , &
 , vont débarquer dans les Villes Espa-
 , gnoles, tant de fugitifs, qui, comme
 , on le peut croire, ont été bien exami-
 , nés sur le sujet dont il s'agit, auroient-
 , ils ignoré ce secret, ou ne l'auroient-
 , ils point révélé?

Barna va plus loin. Il accuse les Mis-
 sionnaires de recueillir seuls les fruits du
 travail des Indiens, de s'approprier tout
 ce que ces Peuples retirent de leurs ter-
 res, & tout ce qui sort de leurs Manu-
 factures, sans leur donner autre chose
 que la toile nécessaire pour s'habiller.
 Calomnies insoutenables puisqu'il est
 évident que les Indiens ne payent ni tri-
 but, ni décimes aux Missionnaires. Ce
 qu'on retire des terres qui appartiennent
 au peuple en commun ou du *Tupambâ*
 se porte dans les Greniers & dans les
 Magazins publics. Ces fonds publics sont
 employés à payer le tribut que jamais
 les Indiens ne payeroient, si on les aban-
 donnoit à leur paresse & à leur négli-
 gence, à defrayer ceux qui sont en

voyage pour le service de la Réduction ,
ou qui servent le Roi à la guerre & ail-
leurs , à fournir aux Indiens l'herbe , le
tabac , le coton , les chevaux , les mu-
lets , les bestiaux , les Instrumens , les
armes , les remèdes dont ils ont besoin ,
à entretenir les Eglises , à secourir les
malades , sans parler de la viande qu'on
donne tous les jours aux enfans , lors-
qu'ils reviennent du travail. » C'est une
calomnie , ajoute le P. d' *Aguilar* , de
dire que les Missionnaires au lieu d'em-
ployer les revenus du *Tupambaë* en
choses utiles aux Indiens , s'en servent
pour se procurer toutes les commodités
de la vie , pour enrichir leurs collèges ,
leurs parens , leurs amis , pour nourrir
leur propre vanité. Qu'ils nous disent
donc aussi ces gens si clairvoyans , s'ils
ont jamais vu aucun Missionnaire dans
un équipage convenable à un homme
riche & opulent. S'ils les ont jamais vus ,
lorsque ces Peres alloient dans leurs
Collèges , ou lorsqu'ils passaient d'un
pais à l'autre , porter autre chose avec
eux qu'une paire de bougettes , ou un
petit coffre qui renferme un peu de

„linge , des habits conformes à leur
„état , & les provisions du voyage ,
„A-t-on jamais trouvé chez eux après
„leur mort de l'or ou de l'argent , des
„billets de crédit , des meubles précieux
„ou quoi que ce soit de semblable ?

Enfin pour donner de nouvelles preuves du désintéressement des Missionnaires , le P. d'Agullar dit , que le Général de la Compagnie de Jesus a défendu de la manière la plus expresse & la plus forte , dont puisse se servir un Supérieur , a défendu , dis-je , aux particuliers & au Provincial même de tirer quoique ce soit des magasins publics pour leur propre usage , ni d'en disposer en aucune façon , si ce n'est pour le soulagement des Indiens , quand ce seroit pour faire des aumônes ou d'autres œuvres pies. Le Général a pareillement interdit à ses inférieurs tout commerce pallié , toute aumône qu'on voudroit faire aux Collèges pauvres. Et certes l'état où se trouvent la plupart de leurs Maisons même en Amérique , montre assez que les ordres du Général sont bien exécutés. C'est de quoi les Evêques & les Gouverneurs de

ces Provinces ont souvent rendu à la Cour d'Espagne, un témoignage qui n'est point suspect.

Il est à propos de remarquer que le Gouverneur accusant les Jésuites de tant de choses atroces, ne rapporte aucun fait particulier dont il veuille se faire le garant. Si tout ce qu'il imputoit aux Missionnaires avoit été véritable, un homme en place comme lui, ne devoit-il pas être en état de les en convaincre ouvertement? Il ne tenoit qu'à lui de remplir le pais de ses espions, de faire des informations juridiques, appuyées de témoignages & de preuves incontestables. Cependant rien de tout cela. Son information ne présente que des déclarations vagues & dénuées de preuves solides. On s'apperçoit à chaque page que c'est un homme emporté par la passion, qui parle, & non un Gouverneur de Province qui examine & qui discute une affaire avec toute la sagesse & la gravité qui conviennent à sa place, à l'aide des lumieres qu'elle lui fournit.

Pendant que *Barna* s'efforçoit de décrier les fervens Missionnaires du Para-

guai, on avoit déjà vu quelques peuples nouvellement convertis se soulever, parce qu'ils nes pouvoient plus supporter l'insatiable avarice & l'orgueil des Espagnols. Ces tristes événemens ne monstroient que trop la vérité de ce que le P. d'Aguilar avoit avancé dans son Mémoire.

Le Gouverneur ne manquoit pas néanmoins de protecteurs puissans à la Cour. Bien des gens conseilloient au Roi Catholique, d'exiger un tribut plus considérable des Indiens rassemblés dans les Réductions. C'étoit le moyen assuré de perdre bientôt ces florissantes Peuplades, & d'augmenter toujours de plus en plus la haine & l'animosité des Indiens encore sauvages, enfin de les confirmer dans la persuasion où ils sont, qu'on ne veut les rendre Chrétiens que pour en faire des Esclaves.

Mais on n'a vu, depuis long-tems, sur le Thrône d'Espagne aucun Prince qui ne fit profession d'une piété, & d'un attachement singulier aux devoirs du Christianisme. Philippe V. marchoit avec gloire

gloire sur les pas de ses Illustres Prédécesseurs. Il sentit toute l'injustice des conseils que certaines gens lui donnoient; il vit qu'il ne pouvoit les suivre sans faire un tort considérable à la Religion, à l'Etat même, pour qui les Indiens avoient été d'une si grande ressource en plusieurs rencontres. Enfin il fut si frappé du Mémoire qu'avoit dressé le P. d'Aguilar qu'il défendit sous les plus graves peines, d'inquiéter désormais les Indiens & de molester en aucune façon leurs zélés Pasteurs.

Telle fut la fin de cette affaire qui mit les Réductions à deux doigts de leur perte. Dieu seul connoît l'avenir. Il y a néanmoins lieu d'espérer, que rien ne pourra jamais affoiblir dans le cœur des Monarques Espagnols le zèle sincère dont ils brûlent pour la conversion des infidèles. Ces Princes ne cesseront point de protéger les Missionnaires de la Compagnie de Jesus qui s'exposent à tant de fatigues, de travaux, sans épargner même dans l'occasion leur propre sang, pour pro-

181 *Relation des Missions du Paraguai.*
curer la gloire de Dieu , & le salut des
ames , & pour inspirer aux Peuples toute
la soumission qu'ils doivent à leurs
Princes légitimes.

F I N.



L E T T R E S

DU P. GAETAN CATTANEO,
Missionnaire de la Compagnie
de Jesus.

A M. Joseph Cattaneo son frere.

LETTRE PREMIERE.

MON TRES-CHER FRERE,

*A Buenos-Ayres
ce 18. Mai 1729.*

Nous sommes enfin arrivés à *Buenos-Ayres*, & je profite des premiers momens que j'ai libres pour remplir la promesse que je vous ai faite, de vous donner des nouvelles de notre voyage. Il a été des plus heureux, & quoique nous ayons eu à souffrir beaucoup des incommodités qui sont inévitables dans le cours

A a ij

d'une si longue navigation, tout le monde dit que nous en avons été quittes à bon marché.

Nous sortimes l'an passé de la Rade de Cadix, la veille de Noël. Deux Frégates portoient tout ce que nous étions de Missionnaires au nombre d'environ 80. Nous avions encore avec nous une Patache de 20. pièces de canon, & un Bâtiment d'avis qui s'étoit joint à nous, dans la crainte d'être pris par les Corsaires; il devoit nous suivre jusqu'aux Canaries, & de-là se rendre seul à la nouvelle Carthagene.

Nous perdimes bien-tôt la terre de vue, poussés par un vent favorable, mais un peu trop gaillard. Il donnoit de tems en tems de si rudes secousses au Vaisseau, qu'à peine pouvoit-on se tenir sur ses pieds. Un matelot qui n'étoit pas sur ses gardes tomba dans la mer. Nous eûmes le plaisir de le voir nager comme un poisson, sans perdre la pipe qu'il tenoit à la bouche. Il regagna le bord à l'aide d'un cable que nous lui jettames.

Quoique nous n'eussions pu porter que peu de voiles à cause de la violence du vent, nous arrivames en cinq

jours à la vue des Canaries. Un vent contraire qui survint nous obligea de louvoyer jusqu'au jour des Rois, jour auquel nous mouillâmes dans la Baye de Sainte Croix de Ténériffe. Nous nous y arrêtâmes pour faire nos provisions de vivres, d'eau, de mâts, &c. & pour donner le tems à quelques familles Canariennes de s'embarquer sur la Paraché. Ces familles étoient destinées à peupler une Colonie, qui se forme maintenant par ordre du Roi d'Espagne, vers l'embouchure du grand Fleuve de la Plata, en un lieu nommé *Monte Video*, dont j'aurai occasion de vous parler ailleurs.

Pendant le peu de jours que nous passâmes dans la Baye de Sainte Croix, nous reçûmes toute sorte de politesses de la part du Consul de France. Il connoissoit particulièrement le P. Jérôme Herran Procureur des Missions du *Parguai*, qui faisoit le voyage avec nous, & qui étoit notre Supérieur. Les attentions du Consul ne se bornèrent pas au seul P. Herran. Il n'y eut aucun de nous qui n'en ressentît les effets, & il nous envoya des rafraîchissemens de toute espèce.

M. l'Evêque de Sainte Croix, étoit alors occupé dans l'Isle de Palmé, à faire la visite de son Diocèse. Mais le Secrétaire de l'Evêché nous donna au nom du Prélat, dont il connoissoit les sentimens pour nous, toutes les marques possibles de bien-veillance & d'amitié. Nous allâmes passer un jour à terre, quatre de nos Peres dînèrent à l'Evêché. Il s'y trouva un Italien qui s'est établi dans l'Isle où il tient un rang distingué. La charge qu'il occupe suffiroit seule pour le mettre à son aise dans un pays où l'on vit à très bon compte. Il fait d'ailleurs un commerce considérable. Ayant appris qu'il y avoit des Italiens parmi les Missionnaires, il accourut à l'endroit où nous étions, & témoigna en nous voyant toute la joie qu'on éprouve d'ordinaire, lorsqu'éloigné depuis long-tems de sa patrie, on retrouve des Compatriotes. Quand même il ne nous auroit pas dit qu'il étoit de Boulogne, sa manière de prononcer l'Italien le disoit assez, & je ne crois pas qu'il y ait à Boulogne même une langue plus déliée que la sienne. Il ne nous quitta point que nous ne lui eussions promis

d'aller dîner chez lui le lendemain. Nous lui tinmes parole, & il nous conduisit dans une Cassine fort jolie qu'il avoit à deux pas de la Ville. Le repas fut magnifique. Comme nous nous trouvâmes à table avec des gens qui avoient beaucoup lu & beaucoup voyagé, la conversation devint fort intéressante. Les récits amusans qu'y mêloit notre Bonlonnois l'empêcherent d'être sérieuse. Car il a l'esprit très-agréable & très cultivé. Après le dîner il nous emmena dans la Ville qui n'est pas fort considérable, & dont les Maisons sont très-basses, si vous en exceptés celles des principaux habitans de l'Isle, les Couvens & surtout le Palais Episcopal qui est assez beau. La nuit approchoit; nous nous séparâmes à regret de l'aimable Italien qui nous avoit si bien reçus; il vouloit même nous garder jusqu'au départ du Vaisseau; mais nous ne pûmes accepter cette offre obligeante. Il se nomme M. Gaspard *Biondi de Conti*. Sa mere vit encore, & il a un frere qui soutient son nom & sa famille à Boulogne.

L'Isle de Ténériffe ne présente de loin à la vûe qu'un amas de montagnes & de rochers affreux. Ce qu'elle a de plus

remarquable , c'est son fameux Pic. On appelle ainsi une montagne fort haute , située au milieu de l'Isle , & qu'on découvre par un tems serein de 50. lieues en mer. Elle est ordinairement plus d'a-moitié cachée par les nuages au-dessus desquels s'élève en forme de pain de sucre la grande pointe ou le Pic presque toujours couvert de neige. La principale richesse de l'Isle consiste en Tabac , en soie , en vin connu & estimé dans toute l'Europe sous le nom de *Vin de Canarie*. Il y avoit dans le Port de Sainte Croix lorsque nous y passâmes quinze à seize Vaisseaux de différentes nations qui se préparoient à retourner en Europe chargés de ce vin.

Plusieurs Ports bâtis sur la Côte la défendent contre les Corsaires de Barbarie qui infestent continuellement ces mers , & même en tems de guerre contre les Nations Européennes qui sont ennemies de l'Espagne. Les Canaries sont d'une grande commodité pour le commerce. C'est-là que les Vaisseaux qui vont aux Indes font communément les principales provisions du Voyage.

Les Canariens sont continuellement
sur

sur leurs gardes. Pendant que nous étions encore à la vûe de l'Isle, avant que d'y arriver, le Capitaine Général eut peur que nous ne fussions ennemis. Deux Bâtimens François s'étoient joints à nous. Un peu plus loin il y en avoit six autres, & tout cela joint ensemble ressembloit à une petite Flote. Le Capitaine fit tirer deux coups de Canon pour avertir les Habitans de prendre les armes. Le Canon de *Laguna*, autre Ville située dans les Terres répondit par le même nombre de coups. En fort peu de tems 4000. Canariens armés de fusils parurent sur le rivage, avec quelques troupes Espagnoles qui sont distribuées dans les Forts dont j'ai parlé. Elles ont encore d'anciennes arquebuses à Rouet, & l'on dit qu'elles s'en servent admirablement. Après nous être fait connoître par les signaux ordinaires, nous saluâmes en passant la Citadelle d'onze coups de Canon. Il n'en fallut pas davantage pour calmer la frayeur des Insulaires, & les milices furent congédiées à l'instant.

Rien de plus ennuyeux que le séjour d'un Vaisseau, surtout quand il est arrêté dans un port. Mais un nouvel incident

servit à nous le rendre encore plus désagréable. Il y avoit à bord de notre Frégate des troupes qu'on envoyoit à *Buenos-Ayres*. Elles étoient de deux sortes ; Les unes composées de vieux Dragons bien aguerris , bien disciplinés ; les autres étoient de nouvelles levées fort mécontentes de leurs destination ; car le Paraguai n'est pas à beaucoup près aussi renommé en Espagne , que le Pérou & le Chili. Les nouveaux Soldats vouloient aller à terre , mais on n'avoit pas jugé à propos de le leur permettre dans la crainte qu'ils ne désertassent. Il y eut à cette occasion une espèce d'émeute. Plusieurs se jetterent à l'eau & gagnèrent le rivage. On les reconnut & on nous les ramena. Ils n'en devinrent que plus disposés à la révolte. On n'eut bientôt plus assez de fers pour les retenir , le Vaisseau sembla devenir un Enfer.

Ces Soldats mutins se plaignoient encore , de ce qu'on ne leur avoit point donné de vin depuis qu'ils étoient sortis d'Espagne. La chose étoit vraie , mais leurs plaintes n'en étoient pas mieux fondées ; car jamais on ne donne de vin aux Soldats sur les Vaisseaux Espagnols.

de peur qu'ils ne s'enyvrent & ne causent du désordre ; mais lorsqu'ils sont arrivés au terme , le Roi leur fait distribuer l'argent du vin qu'ils auroient pu boire dans le cours de la Navigation.

Un passager fort riche crut appaiser cette Soldatesque , en lui abandonnant un baril de Malvoisie. Mais il en arriva tout le contraire. A peine eurent ils bu chacun un coup , qu'ils se déchaînerent contre leurs Officiers. On en bastonna quelques-uns des plus mutins, ce qui tint pendant quelque tems les autres en respect. Un moment après ils prirent querelle entre-eux & il en vinrent aux mains. Heureusement ils n'avoient point d'armes. Car c'est encore une coutume sagement établie ; sur les Vaisseaux Espagnols, de ne laisser ni épée , ni bayonnette , ni fusil aux Soldats, si ce n'est aux sentinelles de la proue & de la poupe. Dès que l'ennemi paroît , les armes se distribuent en un instant. Les Dragons n'avoient aucune part au tumulte ; on les chargea de faire rentrer les mutins dans le devoir. Ils s'acquitterent fort bien de la commission le sabre à la main. Cependant la tranquillité ne fut bien rétablie,

que quand nous eumes remis à la voile le 21. de Janvier.

Nous recommençames alors les neuvaines & les exercices ordinaires de piété. On ne sauroit dire tout le bien que peuvent faire & que font en effet des Missionnaires sur les Vaisseaux. Les Passagers, les Soldats & les Marelots obligés d'assister à de fréquentes prédications en sont souvent touchés, & prennent la résolution de se convertir. Nous eumes la consolation d'en voir plusieurs détester sincerement leurs péchés; & les expier par de bonnes confessions générales.

Le 26. de Janvier nous étions déjà sous le Tropique du Cancer. Ce fut alors que les *polissons* commencerent à se montrer. On appelle ainsi des gens qui n'ayant point de bien en Europe, veulent passer aux Indes pour y tenter fortune. Mais comme ils n'ont pas de quoi payer le passage, il tâchent de gagner quelqu'un sur un Vaisseau. Celui-ci les y fait entrer malgré la vigilance des Gardes, parmi la foule de ceux qui viennent apporter les provisions ou les Marchandises, peu de jours avant le départ. Les

polissons se cachent entre les balots, & y vivent comme ils peuvent, jusqu'à ce qu'on soit assez avancés en mer. Quand ils sont bien sûrs que le Vaisseau ne reviendra pas au lieu d'où il est parti pour se décharger d'eux, ils se montrent les uns après les autres. Le Capitaine voyant ces bouches surnuméraires, crie & tempête. Il les menace de les faire jeter à la mer. Les *polissons* savent bien qu'il n'en fera rien, & l'écoutent fort patiemment. On est assez accoutumé à voir de telles gens sur les Vaisseaux. Mais il n'y a point de Capitaine qui ne soit flatté en partant, d'avoir écarté ces importuns par sa vigilance.

Quoique nous fussions sous la Zone Torride nous nous ressentions encore un peu de l'hyver, soit parceque le soleil étoit dans la partie du Sud, soit parce qu'il faisoit un vent fort frais. Le printemps vint tout à coup, quand nous ne fumes plus qu'à neuf ou dix degrés de l'Equateur. Les chaleurs de l'été ne tarderent pas à se faire sentir, & ne nous quitterent plus jusqu'à ce que nous eussions passé le Tropique du Capricorne. Nous nous trouvâmes alors en automne,

& ce fut dans cette saison que nous arrivâmes à *Buenos-Ayres*. Ainsi dans l'espace de trois mois, nous eumes successivement toutes les saisons.

Mais pour aller par ordre, un assez bon vent nous pouissoit vers la ligne. Nous fîmes deux neuvaines l'une à saint Joseph, l'autre à saint Antoine, pour obtenir par leur intercession la grace de ne point tomber dans ces calmes redoutables de 20. de 30. de 40. jours qui surprennent quelquefois les Vaisseaux des deux côtés de la ligne, jusqu'à la hauteur de 7. ou 8. degrés. Quand on approche de l'Equateur, le vent tombe ordinairement tout à coup, & l'on n'avance plus qu'à la faveur des grains que les Espagnols nomment *Turbonadas*. Ce sont des Tourbillons qui se forment en un instant, & qui sont ordinairement accompagnés de pluie, d'éclairs & de Tonnerres. Il est rare qu'ils durent plus d'un demi-quart d'heure dans toute leur force; mais ils mettent l'air & les flots dans une agitation qui fait avancer le Vaisseau pendant une heure ou deux. Pour profiter de ces tourbillons, il faut se tenir toujours prêts à étendre ou à amener

les voiles selon le tems ; car il survient quelquefois des coups de vent si furieux, qu'ils pourroient en un instant renverser le Vaisseau ou le désenparer , si l'on n'étoit pas sur ses gardes.

Ils sont suivis , comme je l'ai déjà dit, de calmes , qui durent plus ou moins , & pendant lesquels on a beaucoup à souffrir. Le plus long que nous essayames fut de huit jours , & il nous surprit à quatre degrés ou environ de l'Equateur. Vous avez vu dans ma premiere Lettre que nous étions logés & couchés fort à l'étroit. Cette portion de Chambre que nous occupions au nombre de 35. étoit comme un four. Si l'on en sortoit pour prendre un peu l'air , on étoit brûlé par le Soleil dont les rayons tombans presque à plomb & réfléchis par la surface de l'eau embrasoient l'air. On ne pouvoit presque faire autre chose qu'essuyer la sueur qui tomboit à grosses gouttes du visage. Mais la soif étoit ce qui nous tourmentoît davantage. On ne donnoit que trois verres d'eau à chacun le matin, autant le soir. Nous avions cependant un grand avantage sur la plupart de ceux qui font le trajet. M. le Capitaine

avoit eu l'attention de faire mettre toute l'eau qu'il destinoit aux passagers dans un grand nombre de bouteilles bien bouchées , & celle qui étoit destinée aux gens de l'Equipage dans des tonneaux neufs & bien fermés. L'une & l'autre furent toujours très-bonnes & ne se corrompirent point , comme il arrive d'ordinaire. Plût à Dieu qu'on eût pris les mêmes précautions pour le biscuit. A peine en trouvoit-t-on un morceau qui ne fût rempli de vers , & dont la vûe ne fût extrêmement dégoûtante.

La nuit n'étoit gueres moins incommode que le jour même , & il étoit comme impossible de fermer l'œil. Car il y avoit dans notre chambre plusieurs rangs de lits les uns au-dessus des autres qui n'avoient pas chacun deux pieds de large , & qui ressembloient , sur-tout ceux d'en bas , à de vraies tannieres. L'on y étouffoit de chaud , mais rien n'exerçoit davantage notre patience que la multitude indicible de puces , de punaises & de poux dont nous étions couverts , sans qu'on eût aucune espérance de s'en délivrer. Quand même on en seroit venu à bout , ce n'étoit pas pour long-tems ; car

on ne pouvoit approcher des Soldats ni des gens de l'Equipage, sans regagner bientôt tout ce qu'on avoit perdu. Cependant nous avançons toujours un peu. Notre navire qu'en nommoit le *Saint Bruno*, & l'autre qu'on appelloit le *Saint François*, avoient deux Pilotes d'une humeur fort différente. L'un étoit un jeune homme habile dans son art, mais quelquefois un peu trop hardi. Le nôtre avoit plus d'expérience; mais quarante ans passés sur mer, n'avoient servi qu'à le rendre timide à l'excès. Il n'avoit jamais d'autre voile dépliée que la Trinquette ou voile Latine d'Artimon, afin de ne pas donner trop de prise au vent. L'autre qui savoit que son vaisseau étoit plus pesant, en sorte qu'il avoit été souvent obligé de rester en arrière, recevoit sans crainte le vent avec toutes ses voiles pour n'en rien perdre. Il voulut un jour nous passer par la proue comme pour se moquer de notre lenteur; mais un coup de vent imprévu rompit deux de ses mats, & nous fit beaucoup trembler pour le *Saint François*. Nous eumes peur que les mats n'eussent tué bien du monde en tombant; heureusement ils

s'étoient accrochés aux voiles & aux cordages du Vaisseau , & l'on avoit eu le tems de se retirer. Le *Saint François* s'étant arrêté sur le champ , nous allames le reconnoître pour lui prêter secours , s'il en avoit besoin. Notre offre fut refusée , & il nous fit entendre qu'il seroit le lendemain en état de continuer sa route. Il nous tint en effet parole ; mais il lui manqua toujours deux voiles pendant le reste du Voyage , ce qui nous retarda beaucoup , parce que nous étions obligés de l'attendre.

C'étoit le 9. de Février que cet accident arriva ; nous avions passé la ligne le 18. Le jour où on la passe est sur les Vaisseaux un jour de fête & de rejoissances. Les gens de l'équipage ne manquèrent pas de faire la Cérémonie à laquelle on s'est avisé de donner le nom de Baptême. On la nomme aussi le *rachat* parce que les passagers sont obligés de payer quelque chose , s'ils ne veulent être plongés dans la mer. On ne sauroit rien voir de plus divertissant que cette espèce de cérémonie , & peut-être ne serez-vous pas fâché que je vous en donne une idée , c'est ce que je vais faire le plus brièvement qu'il me sera possible.

La veille de la fête au soir on vit paroître sur le tillac une compagnie de Matelots habillés en Soldats & précédés de deux Officiers & d'un Hérault , qui publia un ordre à tous les Passagers de se trouver le lendemain à l'heure marquée sur la plate-forme du Château de la poupe , pour rendre compte à son Excellence le Seigneur Président de la ligne , du motif qui les avoit engagés à venir dans ces mers , & pour lui dire de qui ils en avoient obtenu la permission ; l'Edit fut ensuite affiché au pied du grand mât , & les Matelots se retirèrent.

Le jour suivant on prépara de grand matin sur la plate-forme une table avec un tapis , des plumes , du papier , de l'encre , & plusieurs chaises alentour. Les Matelots formerent une compagnie beaucoup plus nombreuse que la veille. Ils avoient pris des habits de Dragons , & chacun d'eux étoit armé d'un sabre & d'une pique. Ils se rendirent tambour battant , ayant leurs Officiers à leur tête , au lieu marqué où l'on avoit placé un fauteuil pour le Seigneur Président , qui arriva le dernier , marchant avec beaucoup de gravité au milieu de ses

Officiers vêtus en Magistrats. Pour lui il avoit un habit fort propre à la Françoisse. On ne pouvoit choisir personne qui eût plus de talent, pour jouer un pareil rôle.

A peine eut-il pris séance qu'on lui amena un homme qui avoit commis, disoit-on, je ne sais quel crime, avant que de passer la ligne. Le coupable fut condamné sans autre forme de procès à être plongé dans la mer. Il voulut se justifier, ses excuses furent prises pour un manque de respect, & le Président après lui avoir déchargé quelques coups de canne sur les épaules, le condamna à être plongé trois fois. On le lia par le milieu du corps, avec une corde passée dans une poulie à l'extrémité de la grande vergue. On l'enleva en l'air, pour le laisser ensuite tomber dans la mer, d'où il fut bien-tôt retiré. Mais on l'y replongea autant de fois qu'il plut au Président, après quoi il fut mis en liberté. La corde demeura toujours dans le même état pour intimider tous ceux qui seroient tentés de manquer au respect qui étoit dû à son excellence.

Après cette premiere exécution, le

Président donna ordre à deux de ses Officiers d'aller chercher le Capitaine du Vaisseau, qui parut devant le Président la tête découverte. Ce ui-ci lui demanda comment il avoit eû la hardiesse de s'avancer jusques dans ces mers. Je l'ai fait, répondit le Capitaine, par l'ordre du Roi mon maître, j'en ai reçu de lui la permission. Sa réponse fut trouvée fort mauvaise. Quel autre que moi, dit le Président, a droit d'exercer son empire sur ces mers, on d'accorder de pareilles permissions. Je veux pourtant bien supposer, que vous avez péché par ignorance plutôt que par malice, & au lieu de confisquer votre Vaisseau, comme je le pourrois, je me contente de vous condamner à une petite amende de cent flacons de vin, auxquels vous joindrez quelques autres bagatelles. Le Capitaine se récria beaucoup sur l'énormité de la taxe, & représenta vivement que ce qu'on exigeoit de lui étoit au-dessus de ses forces. Après bien des contestations fort divertissantes, il en fut quitte pour 27. flacons de vin, 6. Jambons, & une ou deux douzaines de fromages de Hollande. Le tout fut délivré à l'heure même,

& le Président ayant congédié le Capitaine avec beaucoup de politesse, le fit reconduire à sa chambre par ses principaux Officiers.

Tous les passagers furent ensuite cités les uns après les autres. Le Président leur fit à peu près les mêmes demandes qu'au Capitaine, mais il y avoit toujours quelque chose de singulier dans la maniere de les faire. Je ne finirois point si je voulois rapporter toutes les aventures auxquelles cette farce donna lieu, les saillies & les ripostes du Président & de certains passagers. Les Espagnols sont admirables dans ces occasions; notre Président excelloit surtout en ce genre. Il avoit le teint fort noir, & un air rebarbatif qu'on ne pouvoit voir sans rire. Pour lui, pendant toute la cérémonie qui dura fort long-tems, il soutint toujours son caractère avec la gravité d'un Caton. Mais tout en plaisantant de cette maniere, on mit tout le monde à contribution depuis le premier jusqu'au dernier, en gardant néanmoins la proportion convenable. Quand la cérémonie fut achevée, le Capitaine fit servir au Président & à ses Officiers une collation

fort propre, & des rafraîchissemens dont les Matelots eurent aussi leur part; après quoi ils se retirèrent rambour battant comme ils étoient venus. Il ne manqua qu'une seule chose pour rendre la cérémonie complète; c'étoit de plonger dans l'eau le Président lui-même, ou quelqu'un de ses Officiers. Cette circonstance ne fut pas oubliée sur le Saint François. Lorsqu'on reconduisoit le Président, le Capitaine sortit de sa Chambre, & demanda d'un air surpris ce que c'étoit que tout ce cortège. On lui répondit que c'étoit celui du Président de la ligne. Qu'est-ce que le Président de la ligne, reprit le Capitaine avec une feinte colere? Y a-t-il un autre Maître que moi sur mon Vaisseau? Pour punir l'audace de cet homme, qu'on le saisisse à l'instant, & qu'on le plonge dans la mer. Toutefois comme le Président étoit un passager qu'on avoit prié de se prêter à ce personnage à cause de son humeur enjouée, le Capitaine qui craignoit de le chagriner, ordonna qu'on plongeât à sa place deux de ses Officiers. L'Arrêt fut incontinent exécuté par ces mêmes Soldats, qui leur avoient servi de gardes.

Ce retour assez chagrinant pour eux , divertit beaucoup le reste de l'équipage.

Dans les tems calmes lorsque le Vaisseau restoit immobile comme un rocher au milieu des eaux , on s'occupoit à prendre des Requins ou Chiens de mer. Ce poisson qui a d'ordinaire 5. à 6. pieds de long , est fort gros à proportion de sa longueur , & suit les Vaisseaux qui vont aux Indes , pour s'emparer de tout ce qui tombe dans la mer. Un Auteur cité par *Franciosini* dans son dictionnaire Espagnol-Italien , rapporte qu'un requin ayant été pris , on lui trouva dans le ventre un grand plat d'étain , d'eux chapeaux , sept jambons & beaucoup d'autres choses semblables. Ceux que nous primes étoient d'une grosseur médiocre. On trouva dans le ventre d'un des premiers que l'on ouvrit , un escarpin & quelques autres curiosités dont je ne me souviens pas. Figurez-vous quelle chere doivent faire ces poissons , lorsqu'ils suivent une flotte entiere , & surtout lorsqu'il survient un naufrage. On ne manque jamais de les ouvrir dans l'espérance de faire quelque bonne trouvaille. Du reste leur chair est désagréable & malsaine.

saine. Quelquefois on se jette à la mer à cause des chaleurs excessives de la Zone torride, pour se rafraîchir. Rien de plus dangereux, à moins qu'on ne soit continuellement sur ses gardes. Il est arrivé plus d'une fois que des nageurs ont été dévorés en un instant par des Requins. Lorsque les gens de notre Vaisseau se baignoient, ils avoient du moins l'attention de faire rester quelqu'un en sentinelle, pour les avertir, dès qu'il y auroit du danger.

Le Requin se prend à l'hameçon; mais on en vient difficilement à bout. Au bruit que fait en tombant dans l'eau l'hameçon couvert de viande, le Requin se détourne. Il est conduit vers sa proie par certains poissons nommés *Commerinos*, on les appelle aussi les Pilotes. Ils le précèdent ou se tiennent attachés sur sa tête & sur son dos. Lorsque le Requin est pris, c'est une chose fort amusante de voir les petits poissons dont j'ai parlé courir çà & là tout éperdus, comme pour secourir leur maître. La plupart s'attachent à lui avant qu'il soit entièrement hors de l'eau, & se laissent prendre avec lui. Ces petits poissons qui ne

sont pas moins agréables au goût qu'à la vue ne pesent pas plus d'une demi-livre. Dès qu'on a tiré le Requin à bord du Vaisseau, chacun s'arme de barres de fer pour lui casser la tête, où se trouve une pierre que l'on croit médicinale. D'autres fois on se contente de lui donner quelques coups de barre, on lui arrache les yeux; on le lie par le milieu du corps à un tonneau, & on le rejette en cet état dans la mer pour avoir le plaisir de le voir se débattre & faire de vains efforts pour secouer le fardeau qui l'incommode.

Nous primes encore pendant notre voyage quelques autres poissons de différentes grandeurs, mais qui n'avoient rien de remarquable, si vous en exceptez le poisson volant. Il a deux ailes assez semblables à celles des chauvesouris, & il s'en sert pour se dérober aux poursuites d'un autre poisson qu'on appelle la Bonite. Le poisson volant ne peut se soutenir dans l'air qu'à la distance de deux ou trois jets de pierre. La Bonite qui est fort alerte le suit à la nage, & il n'est pas rare qu'elle se trouve à tems pour le recevoir dans sa gueule lorsqu'il retom-

be dans la mer, ce qui arrive quand ses ailes commencent à sécher. Les poissons volans comme la plupart des oiseaux de mer volent assez communément en bande. Il en tombe souvent dans les Vaisseaux, & il nous en vint un de cette manière. Je le pris dans ma main & je l'observai à loisir. Tous ceux que nous vîmes étoient à peu près de la grosseur d'un mulet de mer.

Le 26. de Février nous eûmes le Soleil à pic. Je remarquai à midi que les corps ne jettoient aucune ombre. Nous avions été quelques jours auparavant accueillis d'une tempête qui heureusement n'avoit été ni fort longue ni fort dangereuse. N'attendez pas que je vous en fasse la description après que tant de Poètes & d'Historiens ont pris plaisir à vous peindre la mer en courroux. Ce fut à cette occasion que je vis pour la première fois le feu saint Elme. C'est une petite flamme qui paroît quelquefois durant la tempête, au haut d'un mât ou à l'extrémité d'une vergue. Les matelots la regardent comme un heureux présage qui leur annonce la fin de la tempête, & ils croient en être redevables à la pro-

tection de saint Elme, dont ils ont toujours une image, où ce Saint est représenté à côté d'un Vaisseau tenant à la main une petite flamme. Lorsque j'emontai sur le tillac pour voir le phénomène, je trouvai tous les gens de l'équipage qui chantoient déjà les Litanies de la sainte Vierge en actions de grâces. Quoique le vent semblât devenir plus facieux de moment à autre, on ne doutoit point qu'il ne dût bientôt tomber, & l'on ne fut point trompé dans ses espérances. Une autre chose m'a paru digne de remarque : Quand il pleut sous la Zone torride & surtout aux environs de l'Equateur, la pluie paroît au bout de quelques heures se changer en une multitude de vers blancs semblables à ceux qui naissent dans le fromage; & si l'on n'a pas soin d'étendre au soleil ou de sécher auprès du feu les vêtements qui ont été mouillés, on les trouve bientôt couverts de ces petits animaux.

J'ometts plusieurs circonstances de notre voyage, qui ne me paroissent pas dignes de votre curiosité. Nous arrivâmes sous le Tropique du Capricorne vers la mi-Carême, & nous passâmes

sur mer toute la sainte quarantaine, Nous n'en fumes pas beaucoup mieux pour cela ; car de même qu'au milieu de l'eau , on souffre quelquefois beaucoup de la soif , ainsi quiqu'environné de poissons , on en mange quelquefois moins que partout ailleurs. Le mouvement du Vaisseau ne permet pas ordinairement de pêcher. Nous n'eumes du poisson frais que trois ou quatre fois, Le reste du tems il fallut se contenter de poisson salé , qui servoit sinon à appaiser la faim , du moins à exciter la soif. Ajoutez à cela que l'heure des repas n'est pas la même sur les Vaisseaux d'Espagne qu'en Italie ; on se met à table sur les neuf heures du matin , & ce premier repas s'appelle l'*Almuerza*, comme qui diroit la collation ; à trois heures après midi on sert le dîner qui se nomme la *Comida*, & jusqu'au jour suivant on ne prend plus rien.

La ferveur & l'assiduité aux exercices de la Religion redoublerent dans ce saint tems. Nous prêchions tour à tour , & le sermon finissoit chaque fois par un acte de contrition que le Missionnaire prononçoit à haute voix. Les gens de l'é

quipage témoignèrent souvent par leurs larmes, la componction dont ils étoient pénétrés. Le Capitaine, les Officiers & les passagers entendoient le sermon debout, afin de marquer un plus grand respect pour la parole de Dieu. Nous expliquions de plus chaque jour la doctrine Chrétienne, & l'on récitoit le Rosaire avec d'autres prieres en quatre endroits différens, savoir les passagers sur le devant du Vaisseau, les Matelots sur le derriere, les Soldats au milieu; enfin ceux qui étoient de service dans l'intérieur du Vaisseau. C'étoit un grand sujet de consolation pour nous, d'entendre retentir de tous côtés les louanges du Seigneur, & celles de sa sainte Mere au milieu de l'Océan.

Le 25. de Mars jour de l'Annonciation, nous vîmes de grand matin s'élever un brouillard fort épais, ce qui nous fit croire que nous n'étions pas éloignés de la terre. L'on fonda, & il ne se trouva que 140 brasses d'eau. Cependant le brouillard qui nous environnoit ne permettoit pas au Pilote, de discerner à quelle distance nous étions du rivage. Comme il craignoit de donner contre

quelque écueil , il nous fit courir droit au Sud jusqu'à la hauteur de 35. degrés , qui est celle du Cap de sainte Marie. Il gouverna le 27. à l'Ouest , & fut fort étonné de ne trouver après midi que 50. brasses d'eau. Il en conclut suivant les mesures marquées pour ces mers, que nous étions tout au plus à 8. ou 9. lieues de terre. ; mais il étoit trop tard pour entreprendre alors de la chercher , & nous fûmes obligés de mettre à la cape , ce qui consiste à disposer tellement les voiles que le vent est réfléchi de l'une dans l'autre , en sorte que le Vaisseau n'avance ni ne recule.

Le *Saint François* plus hardi , s'étoit avancé pour découvrir la terre ; nous voulumes le retenir. Le titre de Capitane que portoit notre Frégate , nous donnoit droit de lui commander ; mais il ne jugea pas à propos d'obéir à nos signaux , & à la faveur d'un brouillard épais , il se retira de la trop grande sujction où nous l'avions tenu jusqu'alors. Il ne tarda pas en effet à reconnoître la terre ; pour nous ayant été pris du calme , nous restâmes deux jours au même endroit. Le 30. un petit vent

frais nous poussa vers la Côte. Sur les neuf heures du matin un jeune homme qui étoit monté sur la hune, cria terre, terre. Jugez si cette nouvelle fut agréable à des gens qui depuis deux mois & demi n'avoient vu que le Ciel & l'eau. Tout ce que nous avions de Lunettes grandes & petites furent bientôt tournées vers la Côte, pour la reconnoître, ce qui n'étoit pas aisé, parce que c'est une campagne rase & unie. Enfin quand nous en fûmes si près que tout le monde pouvoit aisément la distinguer à la simple vûe, nous chantames le *Te Deum* en actions de grâces; cependant la fin de nos travaux étoit bien plus éloignée que nous ne pensions.

On étoit fort en peine du *Saint François*, & l'on craignoit qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur. La Patache qui étoit partie avec nous des Canaries, nous avoit déjà causé de pareilles alarmes lorsque nous la perdîmes de vûe à la hauteur des Isles du *Cap verd*. Nous ne l'avions pas revûe depuis ce tems-là. Le Capitaine donna ordre au Gabier, ou à la Sentinelle de Hune d'observer s'il ne découvroit point le *Saint François*, & lui promit

promit trois bouteilles de vin , en cas qu'il pût nous en donner des nouvelles. Bientôt le Gabier cria qu'il le voyoit. Nous primes nos Lunettes , & nous nous accordames tous à dire que l'on voyoit un Vaisseau cinglant à pleines voiles vers la terre , & que ce devoit être le *Saint François*. Les trois bouteilles de vin furent délivrées sur le champ. Mais notre joie ne fut pas de longue durée. Ce que nous avions pris pour le *Saint François* n'étoit autre chose qu'un amas de rochers , qui étant vus de loin ressembloit à un Vaisseau portant toutes ses voiles. Nous avions lu peu de jours auparavant dans une relation fort exacte , que ces rochers avoit souvent fait illusion aux Voyageurs. Nous ne pouvions cependant nous persuader que ce que nous appercevions ne fût pas un Vaisseau , & l'on fit sur cela plusieurs paris considérables. Enfin nous étant approchés davantage , nous reconnûmes notre erreur , de maniere à n'en pouvoir douter. Car ces mêmes rochers étant vus sous un autre aspect avoient l'air de ces anciens Châteaux qui tombent en ruine , & c'est ce qui leur a fait donner le nom de *Los Castillos*.

Pour comble de malheurs , un vent contraire qui s'éleva tout à coup nous fit revirer de bord. Nous nous trouvâmes le deux d'Avril à plus de 50. lieues du rivage. Le trouble & la sédition s'emparerent bientôt du Vaisseau. Nous étions en pleine mer , sans savoir quand nous pourrions prendre terre. Nos vivres tiroient vers leur fin ; le bruit courut même que nous n'avions plus d'eau que pour dix ou douze jours. On parla de diminuer la ration des Soldats. Leurs Chefs déclarèrent que si l'on exécutoit ce projet , ils ne promettoient pas de les contenir dans le devoir & dans la soumission ; les Soldats disoient déjà hautement que si la diminution se faisoit , elle devoit avoir également lieu pour tout le monde , parce que tous avoient un égal droit à la vie. Le Capitaine changea de résolution par le conseil de quelques personnes sages & expérimentées.

Cette affaire étoit à peine terminée , lorsque les Passagers eurent avec le Pilote un démêlé qui ne fut pas moins vif. Le vent contraire étoit tombé ; les Passagers vouloient qu'on cessât de courir au large. Le Pilote répondoit que le

venoit être favorable à la vérité ; mais qu'il étoit un peu trop gaillard , & qu'il y avoit du danger à s'approcher de la Côte. On demandoit du moins qu'il conquît le Vaisseau à la vue de la terre , afin qu'on pût y envoyer une douzaine de Soldats & autant de Matelots pour avoir de l'eau ; & ruer quelques-unes de ces vaches que nous avions vues les jours précédens sur le rivage. Le Pilote inflexible disoit qu'il ne feroit route à l'Ouest , que quand il se trouveroit à la hauteur du *Fleuve de la Plata* , en sorte qu'il pût y entrer sans côtoyer le rivage. Quant à la disette de vivres , il ajoutoit que le Capitaine avoit dû y pourvoir , que pour ce qui le regardoit , il n'avoit d'autre obligation que celle de conduire sûrement le Vaisseau. Les passagers répugnoient qu'il valût bien autant échouer que mourir de faim , que c'étoit toujours périr , avec cette différence néanmoins , que le dernier de ces malheurs paroïssoit inévitable , au lieu que l'autre n'avoit gueres de réalité que dans l'imagination du Pilote , qui voyoit partout des bancs & des écueils. Tout fatigable , & l'on ne put rien gagner sur le vieux

Pilote, jusqu'à ce qu'il perdant enfin patience, les Passagers s'assemblerent dans la Chambre du Conseil ayant le Capitaine à leur tête. Ainsi réunis ils formoient le Tribunal légitime du Vaisseau, & ils avoient toute l'autorité en main. Le Pilote fut cité & on lui ordonna de faire voile vers la terre. Il obéit parce qu'autrement on auroit pu lui faire son procès dans toutes les formes à *Buenos-Ayres*. Il prit donc le parti de tourner peu à peu à l'Ouest. Au bout de deux jours nous découvritmes le Cap de Sainte Marie que nous doublames. Enfin nous arrivames à l'embouchure du grand Fleuve de la *Plata*.

J'avois entendu dire ou lu plus d'une fois en Europe, que ce Fleuve avoit au moins 30 lieues de large à son embouchure, & j'avois crains alors qu'il n'y eût un peu d'exagération dans ce récit. Me trouvant à portée d'éclaircir ce fait, j'en eus la curiosité, & je me convainquis par mes propres yeux qu'on n'avoit rien avancé que de vrai. Car lorsque nous parvîmes de *Montevideo* qui est une forteresse bâtie à plus de trente lieues au-dessus de l'embouchure, dans un

endroit où la largeur du Fleuve est déjà diminuée au moins de la moitié ; nous fûmes obligés de le traverser dans toute sa largeur. Nous perdimus la terre de vue avant que d'arriver au milieu du Fleuve, & nous navigâmes un jour entier sans découvrir l'autre bord. A *Buenos-Ayres* où je suis présentement, 30. ou 40. lieues au dessus de *Montevideo*, le Fleuve est encore rétréci au moins de la moitié. La vue ne s'étend pas néanmoins d'un bord à l'autre. Je suis monté plusieurs fois dans un lieu assez élevé par un tems très-serain, sans pouvoir découvrir autre chose qu'un horison terminé par l'eau comme celui de la mer. Il est vrai que le Fleuve de la *Plata* n'est pas profond à proportion de sa largeur, qu'il est rempli de bancs de sable très-dangereux, sur lesquels on ne trouve gueres que trois ou quatre brasses d'eau. Le plus considérable de tous est à l'embouchure même & la rend très-difficile à passer. On l'appelle le banc Anglois, soit qu'il ait été découvert d'abord par les Anglois, soit parce qu'un Vaisseau de cette Nation chargé d'argent de contrebande, est le premier qu'on

ſçache y avoir échoué. Les Portugais y ont perdu huit Vaiſſeaux en douze ans. Peu s'en eſt fallu que le *Lanfranc* Vaiſſeau Eſpagnol de 70. pièces de Canon, n'ait eu le même ſort. Je vous laiſſe à penſer ſi notre Pilote eut peur de ce banc. Il ne connoiſſoit le fleuve de la *Plata* que ſous le nom d'enfer des Pilotes ; & ce n'étoit pas tout à fait ſans raiſon. Car le Fleuve eſt incomparablement plus dangereux, ſur-tout dans les gros tems, que la mer même. En pleine mer quand les vents ſe déchaînent, on laiſſe preſque ſans rien craindre le Vaiſſeau courir au gré des flots ; mais ici l'on eſt toujours environné d'écueils & de rochers. D'ailleurs les eaux s'élevant auſſi haut qu'en pleine mer, le Vaiſſeau court riſque, à cauſe du peu de profondeur, de toucher le fond, & de s'ouvrir en retombant du haut de la vague, dans l'abyſme qui la ſuit. Nous n'entrames dans le Fleuve qu'après avoir pris toutes les précautions poſſibles pour ne pas échouer. Comme la nuit approchoit, notre Pilote auroit bien voulu s'arrêter juſqu'au lendemain par la crainte qu'il avoit d'un rocher couvert qui ſe trouve à 60. pas de l'Iſle de *Los*

Lobos. Nous n'étions plus qu'à deux portées de Canon de cette Isle, & il faisoit un très-beau clair de Lune; ainsi on obligea le Pilote de passer outre, ce qu'il fit fort heureusement.

L'Isle de *Los Lobos* ou des Loups, n'est habitée que par un grand nombre de Loups marins. Lorsque ces animaux voient venir un Bâtiment, ils vont en troupe au-devant de lui. Quand ils l'ont joint, ils s'accrochent avec les pattes de devant aux côtés du Vaisseau, & ils considerent les hommes qui se montrent à eux avec beaucoup d'attention, en grinçant des dents à peu près comme les singes. Ils se replongent ensuite dans l'eau; ils passent & repassent sans cesse devant le Vaisseau, en poussant des tris qui ne sont pas désagréables; jusqu'à ce qu'enfin ils se retirent dans leur Isle ou sur les côtes voisines. Les habitans du pais leur font la chasse pour en avoir la peau, qui sert à divers usages & qui est fort estimée pour la beauté de son poil. Cette chasse n'est pas dangereuse, car les Loups marins ne sont ni redoutables par leur férocité, ni difficiles à prendre, & ils s'enfuient dès qu'ils apperçoivent un Chasseur.

Après avoir passé l'Isle de *Los Lobos*, nous fumes surpris du calme qui dura peu néanmoins. Nous mîmes notre loisir à profit pour pêcher une espèce de poissons fort délicats qui se trouvent en cet endroit. Les plus grands pesent environ deux livres. Ils étoient en si grande quantité que quelques-uns de nos Matelots, s'étant avisés d'attacher deux ou trois hameçons à la même fisselle, retiroient à chaque instant deux ou trois de ces poissons * à la fois.

Il y a dans le Fleuve de *la Plata* un autre poisson qu'on appelle *Viagros*. Il a quatre longues barbes ou moustaches, & sur le dos un aiguillon dont la piquure est fort dangereuse, car elle fait enfler sur le champ la partie qui en est atteinte, & elle cause des douleurs très-aigües, auxquelles il n'est pas aisé de remédier. Cet aiguillon paroît assez foible, mais vous jugerez de sa force & de sa dureté par le trait suivant. Nous avons mis un de ces poissons sur une table épaisse d'un bon doigt, il la perça de part en part sans paroître faire un grand effort.

* L'Auteur parle apparemment des Dorades, dont on dit que le Fleuve de *la Plata* est rempli.

Le jour suivant nous avançâmes beau-
coup à l'aide d'un vent frais ; aux appro-
ches de la nuit ; nous mouillâmes devant
l'Isle de *Maldonat*. Il n'y a pas long-
tems que le *Cheval Marin*, célèbre Vais-
seau Anglois fit naufrage près de cette
Isle, ayant heurté contre un écueil ca-
ché à fleur-d'eau. Tout l'Equipage se
noya, & plus de 1600000 Piastras qui
composoient la charge du Vaisseau tom-
berent dans la mer. Comme tout cet ar-
gent étoit de contrebande, les débris du
Vaisseau furent confisqués par le Gou-
verneur de *Buenos-Ayres* au profit du
Trésor Royal, & l'on envoya aussitôt
des hommes pour pêcher l'argent dont
on espere retirer la plus grande partie.
Lorsque nous passâmes, il étoit déjà par-
ti pour *Buenos-Ayres* une Barque char-
gée de 80000 Piastras. Le lendemain
au matin nous nous remîmes en route
avec beaucoup de précautions, & nous
cotoyâmes l'Isle des fleurs. C'est un des
endroits les plus dangereux du Fleuve ;
car les écueils dont l'Isle est bordée d'u-
ne part, & de l'autre l'extrémité du
banc Anglois, qui finit vis-à-vis de cet-
te Isle, forment un passage très-étroit &

très-difficile. Sur le midi nous découvrîmes enfin *Monte video*, à la distance de 7. ou 8. lieues. C'est une montagne isolée qui s'élève en forme de pain de sucre ; & au pied de laquelle est un Port, le premier que rencontrent les Vaisseaux qui viennent des Canaries à *Buenos-Ayres*. Nous y entrâmes avant la nuit le 9. d'Avril, veille du Dimanche des Rameaux.

La joie que nous ressentîmes de nous trouver ainsi en lieu de sûreté, fut proportionnée à la longueur du voyage qui avoit été de 2000. lieues, & aux dangers que nous avions courus. Nous trouvâmes à *Monte video* le saint Martin qui nous avoit quitté vers les Isles du Cap-vert. Dès qu'il nous aperçut il nous salua de 9. coups de Canon, & il vint au-devant de nous. Nous apprîmes alors que le *Saint François* étoit arrivé à *Monte video* 13. jours auparavant, mais que lassé de nous attendre, il étoit parti ce jour là même pour *Buenos-Ayres*. Il avoit eu l'attention en faisant venir un Pilote côtier pour lui-même, d'en faire aussi venir un pour nous ; & nous fumes en état de poursuivre notre voyage, dès

le lendemain au matin. Peut-être ne trouverez vous pas *Monte video* sur les Cartes Géographiques, si ce n'est sous le nom de *Monte credo*. C'est une nouvelle Colonie qui s'est formée depuis deux ou trois ans sur le bord du Fleuve de la Plata. Le Roi a permis aux Canariens d'envoyer tous les ans à *Buenos-Ayres* un Vaisseau chargé de leur vin & de leurs autres marchandises à condition qu'ils ameneroient en même tems à *Monte video* un certain nombre de Familles, jusqu'à ce que la Colonie soit suffisamment peuplée. Ainsi elle n'est habitée que par des Familles Canariennes, & le saint Martin en avoit amené 25 ou 30. Ce poste est fort important pour les Espagnols, qu'il rend Maîtres de tout le pays situé entre le Fleuve de la Plata, le Brésil & la mer. Les Portugais ont voulu plus d'une fois s'en emparer, afin de prolonger le Brésil, jusqu'à la Colonie du Saint Sacrement qu'ils ont fondée dans l'Isle de *Saint-Gabriel* vis-à-vis de *Buenos-Ayres*, & fortifiée d'un bon Château. C'est là comme leur entrepôt pour les Marchandises de contrebande qu'ils font passer en aussi grande quantité qu'ils veulent

24 *Lettre premiere*
dans le Pais de la domination Espagnole.
Ils les envoient par terre jusqu'au Pérou
& au Chili. Au point que ce commerce
leur est avantageux, autant est-il mai-
nieux pour les Marchands Espagnols. Les
Portugais ne sont pas les seuls qui s'enri-
chissent aux dépens des Espagnols. Ils re-
çoivent dans leur Colonie les Vaisseaux
des différentes Nations qui font aussi la
contrebande. Lorsque nous fumes arri-
vés à *Buenos Ayres*, nos Commerçans
eurent le chagrin d'apprendre qu'il y
avoit actuellement dans le Port de Saint
Gabriel vingt Vaisseaux Anglois, Portu-
gais ou François qui avoient déjà vendu
leurs cargaisons à bon compte, en sorte
que le pais se trouvoit abondamment
pourvu des Marchandises que nos Vais-
seaux avoient apportées.

Les Espagnols aidés des Indiens, ont
déjà chassé deux fois les Portugais de Saint
Gabriel; mais on leur a rendu ce poste;
& ils se sont appliqués depuis à le mettre
hors d'insulte par de bonnes fortifica-
tions. Ils s'étoient aussi rendus Maîtres
de *Monte video*, où ils avoient bâti un
Fort; ils vouloient en bâtir un autre vis-
à-vis de *Los Castillos*. Leur but étoit d'é-

établir une communication libre entre la nouvelle Colonie & Rio Janeiro. Enfin les Espagnols ouvrirent les yeux sur le danger qui les menaçoit ; ils attaquèrent les Portugais & les chassèrent de *Monte video*. Ayant ensuite reconnu l'importance de ce poste , ils y ont élevé une Forteresse flanquée de 4. Bastions , & défendue par une Garnison de 200 hommes , & par un bon nombre de Canons tous de fonte. C'est auprès de cette Forteresse que les Canariens bâtissent maintenant leur Ville ; comme ils sont robustes & industrieux , on espere qu'ils seront bientôt en état de se soutenir par eux-mêmes , & de dominer sur toute la Côte voisine.

Les Missionnaires que portoit le Saint François étant restés plusieurs jours dans le Port de *Monte video* descendirent à terre. Ils nous ont rapporté depuis qu'il n'y avoit à *Monte video* que trois ou quatre maisons de brique avec cinquante ou soixante Cabannes faites de cuirs de bœufs où demeurent les familles nouvellement arrivées des Canaries , en attendant qu'on puisse leur élever des maisons plus solides & plus commodes. Le

Gouverneur de *Buenos-Ayres* fit venir des l'an 1725. deux mille Indiens des Réductions pour bâtir la nouvelle Ville. La Forteresse les a occupés jusqu'à présent. Ils sont sous la conduite de deux Missionnaires, qui remplissent auprès d'eux toutes les fonctions du saint Ministère, & qui sont logés dans une cabanne de cuir. Quant aux Indiens, ils n'ont point de logement & ils demeurent après leurs travaux exposés à toutes les injures de l'air. L'exemption du tribut annuel est le seul salaire qu'ils reçoivent de leurs peines & de leurs fatigues.

Nous partîmes de *Monte video* le dix d'Avril; à quelques lieues de-là nous découvrimus le *Saint François*. Il avoit appris notre arrivée par une Barque qui passoit, & il avoit mouillé l'ancre pour nous attendre. *Buenos-Ayres* n'est qu'à 40. lieues de *Monte video*. Mais ce trajet est sans contredit la partie du chemin la plus difficile, car le Fleuve est semé de bancs de sable, & l'on ne peut y naviger qu'avec d'extrêmes précautions. On est obligé de mouiller sous les soirs à l'endroit où l'on se trouve. Chaque

Navire étoit précédé de ses deux Chaloupes qui alloient devant lui à un demi-quart de lieue de distance. L'on y avoit sans cesse la sonde à la main & l'on marquoit par un signal combien on avoit de brasses d'eau. Représentez-vous deux chiens de chasse, qui courent devant leur maître dans la Campagne. Toutes nos précautions n'empêcherent pas que nous ne touchassions deux fois le fond. Mais comme ce fond n'étoit ni de sable ni de pierre, la Carene ne fut point endommagée.

Enfin le 25. d'Avril jour du Vendredi-Saint, nous jettames l'ancre à trois lieues de *Buenos-Ayres*. La circonstance du jour empêcha qu'on ne tirât le Canon; mais le Samedi dès que nous entendîmes les Cloches de la Ville, & le Canon de la Forteresse, nous fîmes trois décharges de toute notre artillerie.

Nous ne pûmes débarquer que la dernière fête de Pâques, & nous vîmes pendant 4. jours la terre, sans pouvoir y mettre le pied; car il s'éleva un vent d'Ouest furieux, qui nous mit en danger de périr à la vue du port. On appelle ce vent *Pampero*, parce qu'il traverse

une plaine de 300. lieues nommée de *Las Pampas*, & habitée par des Indiens toujours errans, connus dans le pais sous le nom de *Pampas*. Cette plaine qui s'étend depuis *Buenos-Ayres* jusqu'aux confins du *Chili*, est parfaitement unie. Elle est seulement couverte d'herbe fort haute. Le *Pampero* ne trouvant dans une si vaste étendue de pais rien qui puisse modérer son impétuosité acquiert toujours de nouvelles forces, jusqu'à ce qu'enfilant directement le canal du Fleuve de la *Plata*, il y souffle avec tant de furie, que les Vaisseaux sont obligés pour se soutenir contre lui de jeter toutes leurs ancres, & d'assurer encore les cables avec de grosses chaînes de fer. Si celui dont nous fumes accueillis nous eût pris à l'embouchure du Fleuve, il est probable qu'il nous auroit jettes à plus de 200 lieues en mer.

Le Port de *Buenos-Ayres*. n'est nullement à l'abri des Vents, & les Vaisseaux ne scauroient approcher plus près de cette Ville qu'à la distance de trois lieues. Je ne comprends pas pourquoi les Espagnols se sont établis dans une situation

tion si peu commode à moins qu'ils n'aient voulu se mettre à couvert de toute surprise, en empêchant que les Vaisseaux ennemis ne pussent aller jusqu'à eux. Les Barques même pour aller à *Buenos Ayres* sont obligées de prendre un détour, & d'entrer dans une petite rivière qui se décharge dans le Fleuve, & qui peut avoir deux ou trois brasses de profondeur. Quand les eaux du Fleuve sont basses on ne sauroit entrer dans la petite rivière.

Il nous fallut donc attendre que le *Pampero* cessât ; mais nous fumes bien consolés de ce retardement, par le spectacle édifiant que nous offrirent alors les Vaisseaux ; car les Passagers profitant de la Compagnie des Missionnaires employèrent ce tems à satisfaire au précepte de la confession annuelle & de la Communion Paschale ; & s'acquitterent de ces devoirs avec une piété vraiment édifiante.

5) Nous débarquâmes enfin le Mardi d'après Pâques, c'étoit le 19. d'Avril 1729. cent dix-huit jours après notre départ de Cadix. M. le Gouverneur de *Buenos Ayres* avoit envoyé, dès que le tems l'avoit

permis, une de ses Barques pour nous prendre. Nous trouvâmes le rivage tout couvert de monde. La diversité des habillemens & des figures Espagnoles, Mores & Indiennes, formoit un spectacle très agréable. Tous les Peres de notre Collège étoient aussi venus sur le bord de l'eau pour nous recevoir, ayant à leur tête le P. Recteur. C'étoit un vieillard vénérable qui avoit blanchi dans les Missions, où il avoit passé 49. ans. Il nous reçut à bras ouverts, & l'on eût dit que la joie qu'il avoit de notre arrivée l'avoit rajeuni. Tous les autres Peres ne nous témoignèrent pas moins d'amitié. Les transports d'allégresse répondirent à l'impatience avec laquelle on nous attendoit, dans la disette extrême de sujets où se trouvoit la Province.

A quelque distance de la Ville nous rencontrâmes M. le Gouverneur lui-même qui avoit voulu venir au-devant de nous, & qui nous fit la réception la plus gracieuse & la plus honorable. Il se nomme *D. Bruno de Zavala*. On auroit peine à trouver un Seigneur plus accompli à tous égards. Il est d'une taille haute & bien proportionnée ; sa démarche

seroit honneur à la Majesté d'un grand Prince. Il perdit en Espagne pendant la dernière guerre une partie du bras droit à une bataille. Sa Majesté Catholique pour récompenser les services de cet excellent Officier lui a donné le Gouvernement de *Buenos-Ayres* & l'a fait Capitaine Général de toute la Province qu'on nomme *Rio de la Plata*. Le bras qui lui manque est moins une difformité qu'un monument propre à rappeler le souvenir de sa bravoure.

Dès que nous fumes entrés dans la Ville, nous nous rendîmes d'abord à l'Eglise du Collège où l'on n'attendoit que notre arrivée pour commencer le *Te Deum*. Il fut suivi de la bénédiction du Saint Sacrement. Je vous avoue que je ne pus retenir mes larmes pendant cette pieuse cérémonie. Je baissai avec une consolation inexprimable, cette terre que j'avois tant désirée, & je me trouvais alors au comble de mes vœux.

Les premières nouvelles que nous avons apprises en arrivant ont été les suivantes. Plusieurs Nations souhaitent ardemment de recevoir le saint Baptême; on n'a pu jusqu'à ce jour leur envoyer

les Missionnaires qu'elles demandoient. Celle des *Zamucos*, qui fit périr autrefois le *F. Albert Romero*, sous une grêle de Flèches s'est enfin convertie à la foi de *Jésus-Christ*; mais le *P. Castagnerès* se trouve seul dans la nombreuse Réduction qu'il a fondée chez ces Peuples. Il fait d'ailleurs de fréquens voyages chez les *Ugarognos* qui paroissent disposés à embrasser le Christianisme. Il en a converti un si grand nombre qu'il parle déjà de fonder une nouvelle Réduction; & il espère par le moyen de celle-ci, trouver accès chez d'autres Nations très-nombreuses situées plus avant dans les terres. Mais un seul homme ne sauroit suffire à tant d'occupations, & le *P. Castagnerès* demande fortement des Ouvriers Évangéliques qui puissent partager les travaux.

Voilà, mon très-cher frere, un récit fidèle & circonstancié de notre voyage. Il me resteroit à vous parler des qualités du pays, de l'air qu'on y respire, du nombre des Habitans & de leurs mœurs. Mais toutes ces choses seront la matière d'une autre Lettre que vous recevrez probablement avec celle-ci. Saluez, je

du P. Gaëtan de Cattaneo. 333

vous en prie, de ma part toutes les personnes que j'ai coutume de nommer dans les Lettres que je vous écris. Je me recommande très-instamment à leurs prières & aux vôtres, afin que le Seigneur m'accorde la seule grace que je lui demande ; celle de m'employer désormais tout entier à sa plus grande gloire, & de consacrer tous les momens de ma vie à ma propre sanctification & à celle du prochain. Je vous embrasse & je suis de tout mon cœur,

Mon très-cher Frere,

Votre très-affectionné Serviteur
& Frere Gaëtan *Cattaneo*, de
la Compagnie de Jesus.

L E T T R E I I .

M O N T R È S - C H E R F R È R E ,

*De la Réduction de sainte
Marie , dans les Mis-
sions du Paraguai, ce 30.
d'Avril 1730.*

Dans la Lettre que je vous ai écrite de *Buenos-Ayres* , je vous ai rendu un compte exact de notre Voyage. Je m'en tins là , de peur de vous ennuyer par un trop long récit , ou plutôt , pour parler franchement j'étois lassé d'écrire. Car vous sçavez que quatre lignes d'Italien me coûtent plus à présent que vingt ne me coûtoient autrefois. J'ai perdu l'habitude de parler & d'écrire ma langue maternelle. Il me faut quelquefois rêver assez long-tems pour me rappeler un mot qui ne me revient pas. Ma plume voudroit encore courir sur le papier , comme elle faisoit au tems passé ; mais elle

est obligée de s'arrêter en attendant la mémoire qui ne la suit qu'avec peine, & qui ne craint, rien tant que d'être trop pressée.

Je vais cependant quoi qu'il m'en coûte, vous instruire, comme vous le souhaitez, de tout ce qui concerne la ville de *Buenos-Ayres* & la Province dont elle est la Capitale; enfin des principales choses qu'il s'y sont passées depuis notre arrivée.

Et pour commencer par ce dernier article, nous demeurâmes deux mois à *Buenos-Ayres*, soit pour nous délasser des fatigues du voyage, soit pour nous disposer à entrer dans les Missions auxquelles on nous destinoit. Nous fumes d'abord presque tous incommodés; & l'on trembla pour les jours de plusieurs d'entre nous. On attribuoit cela en partie à l'altération des humeurs produite par le mauvais air & par les autres incommodités du vaisseau, en partie au changement de climat & de nourriture; & sur-tout à l'eau du *Fleuve de la Plata* qu'on boit à *Buenos-Ayres*; car cette eau cause d'ordinaire aux Européens qui n'y sont point encore accoutumés, des vomissemens, des franchées & des dyssenteries.

Cependant on préparoit à *Buenos Ayres* les charrettes qui devoient transporter à *Cordoba* du *Tucuman* les Etudiants que nous avions amenés. La Compagnie a dans cette Ville une Université où les Espagnols, soit du *Tucuman*, soit du *Paraguay* & de *Rio de la Plata* envoient étudier leurs enfans. C'est aussi là que les jeunes Jésuites qui n'ont point encore fini le cours de leurs études vont achever leur Philosophie & leur Théologie.

Cordoue est à 120 lieues de *Buenos Ayres*, ou environ. Tout le pays situé entre deux, n'est qu'un vaste désert. C'est une campagne unie & terminée par un horizon parfait. Pour traverser cette plaine immense, qu'on nomme *Las Pampas*, on est obligé de faire des provisions d'eau & de biscuit, comme pour un voyage maritime, parce qu'on est bien sûr de n'en pas trouver en chemin.

Il n'y avoit pas plus de six semaines que nous étions à *Buenos Ayres* lorsqu'on y vit arriver des Indiens. C'étoient ceux de la Réduction des *trois Rois*, ou d'*Tepin*, mot qui dans la langue Indienne signifie la même chose. De toutes les Peuplades dont nous avons la direction, c'est la plus

plus voisine de Buenos-Ayres, quoiqu'elle en soit éloignée de 200 lieues. Les Chrétiens des autres Réductions se disposoient aussi à venir prendre les Missionnaires ; mais ceux d'*Yapein* ayant moins de chemin à faire , avoient pris les devans , & ils avoient amenés des Musiciens de toute espèce pour célébrer notre arrivée. Dès qu'ils eurent débarqué, ils accoururent au Collège, impatiens de nous voir & de nous connoître, & se rendirent d'abord à la chambre du P. Herran qu'ils connoissoient tous , parce qu'il avoit demeuré long-tems dans les Missions. Il seroit difficile d'exprimer la joie qu'ils eurent de le revoir. Ils ne sçavoient comment lui témoigner leur reconnaissance de ce qu'il leur avoit amené tant de Missionnaires.

Le P. Herran nous fit avertir de l'arrivée des Indiens. Nous descendîmes sur le champ dans la cour , où ils s'étoient arrangés pour nous recevoir. Au premier rang on avoit placé les enfans de 12 à 14. ans , qui chantoient le dessus , & d'autres un peu plus grands dont les voix étoient des hautes-contres ; au second rang les jeunes gens qui faisoient

la taille, & derriere eux des hommes d'un âge plus avancé, propres à faire la basse. On avoit disposé les instrumens des deux côtés. Dès que nous parumes ces bons Indiens entonnerent le *Te Deum* en musique. Je fus extrêmement frappé d'un objet si nouveau pour moi, & principalement de la modestie & du zèle qu'ils faisoient paroître. Je fus surtout vivement attendri, lorsque je les vis au verset, *Te ergo quaesumus*, se jeter tous à genoux avec un air de dévotion, qui auroit touché les cœurs les plus insensibles.

Ils passerent plusieurs jours en fêtes & en réjouissances. M. le Gouverneur honora souvent leurs jeux & leurs concerts de sa présence, & il y prenoit tant de plaisir qu'il les fit prolonger plus d'une fois jusqu'à la nuit. Toute la Ville y étoit aussi accourue, & l'on ne se lassoit point de voir les Indiens. On admiroit surtout une de leurs danses qui n'auroit pas déplu, je crois, même en Europe aux yeux les plus délicats. Elle étoit formée de 12 enfans vêtus à la manière des Incas, c'est-à-dire, comme l'étoient anciennement les Indiens nobles du Pérou, avant que les Espagnols en eussent fait

la Conquête. Ces enfans avoient chacun leur Instrument de Musique. Quatre portoient de petites Guitarres pendues à leur col , quatre autres des Luths , & les quatre derniers de petits Violons. Ils jouoient & dansoient en même tems avec une précision admirable. On leur vit aussi faire plusieurs fois avec beaucoup de satisfaction , l'exercice de l'arc & des autres armes.

Ils chantoient le matin divers Motets dans notre Eglise, pendant tout le tems que duroient les Messes ; elles étoient servies par les enfans en soutanes & en surplis. Leur modestie , leur exactitude à pratiquer les cérémonies prescrites me ravissoit. Vous eussiez cru voir au pied de chaque Autel deux petites statues , que le même ressort faisoit mouvoir. Mais rien ne me paroissoit plus beau que de les voir servir tous ensemble à l'Autel lorsqu'on chantoit la Grand'Messe. Tout annonçoit dans eux le respect & la dévotion , tout l'inspiroit.

Sur ces entrefaites , le P. Herran déjà déclaré Provincial du *Paraguay* partit pour Cordoue, avec les étudiants & quelques Missionnaires qu'il vouloit envoyer

à plus de 500 lieues au-delà de Cordoue, dans les nouvelles Missions des Chiquites. Nous fumes destinés au nombre de 12, à passer dans les Réductions du *Parana* & de l'*Uruguai*, Nous attendimes encore quelques jours que tous les Indiens qui devoient nous y conduire fussent arrivés, & nous fimes les provisions de biscuit nécessaires pour un si long voyage. Car si vous en exceptez deux ou trois habitations qui ne sont pas fort éloignées de *Buenos-Ayres* & une Réduction d'Indiens qui est sous la conduite des Peres de Saint François, on ne trouve pas dans tout le chemin qui est d'environ 200 lieues, une seule maison où l'on puisse recourir dans la nécessité. Mais je réserve pour une autre Lettre tout ce qui regarde ce voyage, & je me borne dans celle-ci à vous donner la description de *Buenos-Ayres* & des environs.

La Ville de *Buenos-Ayres* est située sur le bord occidental du grand Fleuve de la *Plata*, à 70. lieues au dessus de son embouchure. C'est la Capitale de la Province de *Rio de la Plata*, où l'on voit encore deux autres Villes, mais beaucoup

plus petites, savoir *Corientes & Santafé*. *Buenos-Ayres* tient sans contredit le premier rang entre toutes les Villes que les Espagnols ont bâties depuis les Cordillieres jusqu'à l'Océan, sans en excepter l'*Assomption*, Capitale du *Paraguay*. On dit qu'il y a 8. à 10000. Habitans dans celle-ci. Mais à *Buenos-Ayres* on en compte environ 16000. dont mille Espagnols venus d'Europe. 3. à 4000. sont nés dans le pays de parens Espagnols; on les appelle Créoles. Tous les autres Habitans sont Mulâtres, Métifs ou Nègres. On nomme Mulâtres ceux qui sont nés d'un blanc & d'une négresse, ou d'un Nègre & d'une blanche. Il est aisé de les reconnoître, soit à l'habit, soit à la couleur du visage qui tient le milieu entre celles du Nègre & de l'Européen. Les Métifs sont ceux qui naissent du mélange des Indiens avec les Européens; ils ont le teint fort basané.

Quant aux Nègres qui forment le plus grand nombre, ils sont assez connus. L'Amérique en est remplie, non qu'ils y fassent une Nation particuliere. Ils y viennent d'Afrique où l'on les achete de leurs parens qui ne rougissent point de

conduire leurs enfans au marché , & de les vendre pour des bagatelles que leur portent les Européens , & spécialement les Anglois , qui en chargent leurs Vaisseaux. C'est ce qu'on appelle l'*Asiento de Los Negros* ou la traite des Nègres. Ils les transportent en Amérique , & les y vendent cent & quelquefois 200. Piastras par tête. Dans toutes les Provinces qui sont comprises sous le nom général de *Paraguay* , on n'est servi que par des Nègres ; car il n'y a point d'Espagnol quelque pauvre qu'il soit , qui veuille se mettre en condition. Quant aux Indiens , on en voit fort peu dans les Villes Espagnoles , & ceux qu'on y voit vont & viennent librement. Il est bien rare qu'ils se mettent au service des Espagnols ; & l'on n'ose plus comme autrefois attenter sur leur liberté ; Les Espagnols ont eu souvent lieu de se repentir de leurs anciennes violences.

Buenos - Ayres est non-seulement la Ville la plus peuplée , mais encore la plus belle de toutes ces Provinces. En effet les autres Villes ne sont qu'un assemblage informe de quelques maisons ou cabannes , disposées sans ordre & sans

Symétrie. Figurez-vous quelques Villages bâtis les uns près des autres, & séparés par de petits bois qui empêchent d'apercevoir les maisons, & vous aurez une idée assez juste de la plupart des Villes Espagnoles qui sont dans ces contrées. Le trait suivant vous les fera encore mieux connoître. Le P. Provincial faisoit la visite des différentes maisons de la Province de Tucuman, avec son compagnon; ils s'étoient mis en chemin pour *Rioja*, Ville située à 200. lieues ou environ de Cordoue. Le chemin qui conduit à cette Ville est aussi désert que celui de *Buenos-Ayres* à Cordoue, mais beaucoup plus difficile, parce qu'il est inégal & pierreux, en sorte qu'on est obligé de le faire sur des mules, & d'aller fort doucement. Après 20. jours de marche le P. Compagnon se trouvoit extrêmement fatigué. Il prit un jour les devans, & se sentant accablé du sommeil, il mit pied à terre sous des arbres qu'il rencontra, sans sçavoir, ni où il étoit, ni quand on arriveroit au terme qui sembloit fuir devant lui, & il s'endormit bientôt à l'ombre. Cependant le P. Provincial arrive; le Muletier qui lui servoit de guide,

voit le Pere qui dormoit sur l'herbe ; il l'éveille promptement , & il lui demande d'un air étonné s'il n'a pas honte de dormir dans une place publique. De quelle place me parlez vous , répond le Pere ? Il y a 3. semaines que nous marchons dans ce désert , & Dieu sçait quand nous arriverons à *Rioja*. Y-a-t'il au monde un lieu plus solitaire que celui-ci ? Vous êtes à *Rioja* même , reprend le Mulerier , voici le cœur de la Ville ; & le Collège des Jésuites est derriere ces arbres : il disoit vrai : le Collège étoit dans un petit bois tout vis-à-vis. La surprise du Pere fut extrême , il eut quelque honte de s'être endormi au milieu d'une Ville. C'est de lui même que je tiens ce récit.

Il n'y a pas long-tems que le *Corrégiador* de cette même Ville , se mit en tête d'y paroître en Equipage ; il se fit faire un petit carrosse , & dès qu'il fut fait, il n'eut rien de plus pressé que de s'y montrer , & de se promener par toute la Ville. Lorsqu'il passoit par un de ces petits bois qui séparent les différens quartiers , une branche d'arbre entra dans son carrosse & lui créva l'œil. Presque toutes les Villes de ces contrées sont bâties à

peu près sur le même modele.

Quant à *Buenos-Ayres*, quoiqu'on y voie comme par tout ailleurs des maisons répandues sans ordre çà & là, & environnées d'arbres, celles qui sont au centre de la Ville forment des rues assez droites & assez propres. Il est vrai que les plus anciennes de ces maisons ne sont que de terre, & n'ont qu'un rez de chaussée; car il n'y a pas bien long-tems qu'un de nos freres qu'on avoit fait venir d'Europe pour bâtir notre Eglise, trouva le premier, les moyens de faire & de cuire la brique en ce pais-là, & l'on y compte aujourd'hui plus de 60. fourneaux; ce même Frere vint à bout d'y faire de la chaux. Toutes les maisons que l'on a bâties depuis ce tems-là, sont de pierres bien liées, & l'on en voit déjà quelques-unes à deux étages. Quelques années après des Missionnaires conduisirent avec eux au Paraguai deux de nos Freres habiles architectes. Ceux-ci ont achevé notre Eglise qui est fort belle, & ont bâti celles des Peres de la Merci, & des Peres Franciscains, après en avoir tracé eux-mêmes le Plan, qui pourroit certainement leur faire honneur même en Eu-

rope. Comme elles sont assez élevées, & surmontées chacune d'un dôme & de clochers fort hauts, elles font de loin un assez bel effet. Les mêmes ont construit par l'ordre de M. l'Evêque, le Portail de la Cathédrale, qui est d'un Dessain fort magnifique. Ils avoient entrepris à la priere des Magistrats de bâtir une maison de Ville. Mais comme le Bâtiment qu'ils avoient commencé demandoit plus de dépense, que la Ville n'en pouvoit faire alors, on en a remis la continuation à un autre tems. Un autre service considérable qu'ils ont rendu aux Espagnols, c'a été de former parmi les Nègres dont ils se servoient un grand nombre de Maçons, à qui il suffit de montrer aujourd'hui un dessein, pour qu'ils l'exécutent parfaitement. Ainsi *Buenos-Ayres* s'embellit de jour en jour, & aura bientôt de quoi plaire même à des yeux Européens.

Cette Ville est sous le trente-deuxième degré de latitude Méridionale, & l'on y respire un air fort tempéré; il est encore rafraîchi par les vents qui régnent continuellement sur le grand *Fleuve de la Plata*.

Les Campagnes d'alentour sont de vastes déserts ; il y a seulement quelques cabannes répandues çà & là autour de la Ville. Ces campagnes produisent très-peu de bois ; mais on en trouve dans les Isles que forme le fleuve suffisamment pour le chauffage , & pour les autres besoins ordinaires de la vie. Le pêcher est presque le seul arbre fruitier que l'on voie aux environs de *Buenos-Ayres*. La vigne surtout ne sauroit y venir à cause de la multitude innombrable de fourmis dont elle est rongée dès qu'elle commence à pousser ; ainsi l'on ne boit de vin en ce país que celui qu'on fait venir d'Espagne par mer ou bien par terre de *Mendoza* Ville du Chili située au pied des Cordillieres à 300 lieues de *Buenos-Ayres*.

Il est vrai que ces Campagnes désertes dont j'ai parlé sont remplies de bœufs & de Chevaux sauvages. Lorsque j'étois à *Buenos-Ayres*, un de ces Indiens qui viennent faire le commerce dans les Villes Espagnoles vendit à un homme de ma connoissance huit chevaux pour un baril d'eau-de-vie : encore ne les avoit-on payés si cher que parce qu'ils étoient

fort beaux; car on trouve des chevaux ordinaires autant qu'on en veut à 8. ou 10. Pauls * la pièce; on en peut même avoir à beaucoup meilleur marché en les allant chercher dans la campagne où il paissent par milliers. Il est vrai qu'il n'est pas toujours fort facile de les prendre.

Le nombre des bœufs est encore plus grand, on en peut juger par la multitude de peaux qui s'envoient en Europe. C'est presque l'unique Marchandise du pays. Les Vaisseaux Espagnols qui vont de trois en trois ans à *Buenos-Ayres*, en rapportent ordinairement quarante à cinquante mille peaux; mais les contrebandiers Anglois & Portugais en enlèvent chaque année beaucoup davantage. Or il est à remarquer qu'on ne prend que les peaux de Taureaux, & que celles-ci même pour entrer dans le commerce doivent être *de loi*, c'est-à-dire d'une certaine grandeur; & toutes celles qui se trouvent au dessous sont mises au rebut. Ainsi pour envoyer 50000. peaux en Europe. Il faut tuer au moins 80000. Taureaux, dont on n'emporte autre

* Le *Paulo* Romain vaut 5 sols de notre monnoie.

chose que la peau, la langue & la graisse, qui dans ces pays tient lieu d'huile, de lard & de beurre.

Tant de cadavres qui restent exposés dans la campagne seroient capables d'infecter l'air ; mais il semble que la Providence y ait pourvu. Lorsque l'on a été à la chasse, on voit accourir dans les airs des nuées de corbeaux, presque aussi gros que des Aigles, & d'autres oiseaux de proie appelés dans le pays *Caracaras*, qui sont faits à peu près comme les Corbeaux ; mais d'une couleur fort différente. Ils dévorent en peu de jours tous ces cadavres, de telle manière qu'ils en laissent à peine des vestiges. Je ne parle point ici des bœufs que l'on tue pour les manger, car on ne connoît gueres d'autre viande à *Buenos-Ayres*, ni de ceux que les Lions & les Tigres font périr chaque jour ; les Lions sur-tout, qui pour un veau qu'ils mangent en étranglent dix ou douze. On ne conçoit pas comment les bœufs sauvages ayant un si grand nombre d'ennemis peuvent subsister en ces contrées.

Peut-être serez-vous curieux d'apprendre de quelle façon les Espagnols s'y

prennent pour tuer un si grand nombre de ces animaux. Une vingtaine de chasseurs à cheval vont du côté où l'on sçait qu'il y a le plus de bœufs sauvages, ils ont en main un long bâton armé d'un fer taillé en croissant & bien aiguisé, dont ils se servent pour frapper le taureau qu'ils poursuivent, dans une des jambes de derriere, & ils le frappent si adroitement qu'ils lui coupent presque toujours le nerf au dessus de la jointure; l'animal tombe bientôt à terre, & ne peut plus se relever. Le chasseur au lieu de s'y arrêter, poursuit les autres taureaux à bride-abbattue, & frappant de la même maniere tous ceux qu'il rencontre, il les met hors d'état de fuir. 18. ou 20. hommes abbattent ainsi sans peine sept à huit cens taureaux dans une heure de tems. Quand ils sont las de frapper, ils descendent de cheval pour prendre quelque repos; & ils assomment ensuite sans danger les taureaux qu'ils ont abbatrus; après en avoir pris la peau, & quelquefois la langue ou le suif, ils abandonnent le reste aux Corbeaux. •

On ne sauroit s'empêcher de blâmer leur indiscretion sur ce point. Ils en por-

rent déjà la peine ; car le nombre de ces animaux si utile est fort diminué. Un bœuf ou une vache qui ne valent autrefois que 3. ou 4. Pauls en valent aujourd'hui dix ou douze. On feroit bien mieux d'exterminer les chiens sauvages, qui se sont excessivement multipliés dans les campagnes voisines de *Buenos-Ayres*. Ils vivent sous terre dans des tannieres aisées à reconnoître par la quantité d'os que l'on voit entassés alentour. Il est fort à craindre que les bœufs sauvages venant un jour à leur manquer, ils ne se jettent sur les hommes mêmes. Le Gouverneur de *Buenos-Ayres* a jugé cet objet digne de son attention, & il avoit envoyé pour détruire les chiens sauvages des soldats qui en tuerent un grand nombre à coup de fusil. Mais à leur retour ils se virent insultés par les enfans de la Ville qui sont fort insolens. On les appella *Mataperros*, c'est-à-dire, vainqueurs de chiens ; d'où il est arrivé que retenus par une mauvaise honte, ils n'ont plus voulu retourner à cette espèce de chasse.

Je réserve pour une autre Lettre ce qui me reste à dire sur ce pays. Je vous

enverrai en même tems la relation de notre voyage depuis *Buenos-Ayres* jusqu'aux Missions. Souvenez-vous de moi dans vos prieres, Adieu.

Je suis, &c.

LETTRE III.

MON TRES-CHER FRERE,

*De la Réduction de sainte
Marie dans les Missions
de l'Uruguay ce 25.
d'Avril. 1730.*

Il ne me reste plus pour satisfaire aux engagemens que j'ai pris avec vous, qu'à vous faire le récit de notre voyage depuis *Buenos-Ayres* jusqu'aux Missions, & qu'à vous parler des peuples auprès de qui j'exerce maintenant les fonctions de Missionnaire. Peut-être ne retrouverai-je pas d'ici à long-tems l'occasion de vous donner de mes nouvelles. Les Vaisseaux de registre qui vont de *Buenos-Ayres* en Europe

Europe ne partent que tous les trois ans. D'ailleurs un Missionnaire chargé de plusieurs milliers d'ames, passe les jours entiers à prêcher, à confesser, à assister les malades. Il faut bien du tems & de l'application pour apprendre une langue qui ne ressemble en rien à celles d'Europe. S'il arrivoit donc que vous passassiez plusieurs années sans recevoir de mes Lettres, n'attribuez pas mon silence à un oubli, ni à un refroidissement dont je ne suis pas susceptible à votre égard; soyez persuadé qu'il n'aura d'autres causes que celles que je viens de vous exposer.

Nous partîmes de *Buenos-Ayres* le 13. de Juillet 1729. & nous nous rendîmes par terre à 6. lieues de cette Ville sur les bords d'une petite Rivière qu'on nomme *Rio de las Conchas*. Elle sert de Port aux Bâtes des Indiens. On appelle Bâse une sorte de Radeau fait de deux canots, qui ne sont autre chose que de gros troncs d'arbres creusés. On les unit ensemble par le moyen de quelques solives peu pesantes, qui portent également sur les deux Canots, & y sont fortement attachées. On les couvre de bambous, &

sur cette espece de plancher on construit avec des nattes une petite cabanne couverte de paille ou de cuir, & capable de contenir un petit lit avec les autres meubles absolument nécessaires à un voyageur. Quinze Bales & plus de 300. Indiens nous attendoient. Ils nous reçurent au son des fifres & des tambours avec toutes les marques de la joie la plus vive & la plus éclatante. Nous nous embarquames par un très-beau tems qui dura pendant 8. jours, quoique nous fussions alors au cœur de l'hyver. Nous les employames à gagner l'autre bord du Fleuve *de la Plata*. Comme il est large en cet endroit de plus de dix lieues, les Bales ne sauroient le traverser de droit fil. Les Indiens n'osent pas même s'y engager trop avant ; car il ne faudroit qu'un coup de vent pour renverser la Bale. Ainsi l'on est obligé d'aller toujours terre à terre. Dès que le vent commence à souffler on gagne promptement le rivage.

Ce fut ainsi que nous remontames à 50 lieues au-dessus de l'endroit d'où nous étions partis, & comme il se rencontre sur le chemin un grand nombre d'Isles, nous passames de l'une à l'autre, jusqu'à

ce qu'enfin nous en gagnames une qui n'est qu'à 7. ou 8. milles de l'autre bord. De-là nous nous laissames tomber en suivant toujours le fil de l'eau sur la pointe de terre qui sépare le fleuve de la *Plata* de l'*Uruguai* jusqu'au moment de leur réunion.

Après nous être tirés de ce pas dangereux, nous nous trouvames sur l'*Uruguai* l'un des plus grands Fleuves de l'Amérique. Il est si large à son embouchure, que la vûe peut à peine s'étendre d'un bord à l'autre, même dans les plus beaux jours; vis-à-vis de la Réduction où je suis à 200 lieues au-dessus de l'embouchure du Fleuve, il faut encore près d'une heure pour le traverser.

Si l'*Uruguai* n'est pas rempli de bancs de sable comme le Fleuve de la *Plata*, il est semé de rochers, cachés à fleur d'eau, qui ne sont pas moins dangereux; c'est pourquoi on ne s'y sert point de Tartanes ni d'autres Bâtimens à voile qui sont en usage sur le *Parana*; les Bâtes courent moins de risques. Quand elles heurtent contre un rocher, leur légèreté empêche que le choc ne soit bien violent; d'ailleurs elles ne vont qu'à la

rame, & les canots qui leur servent de base n'étant que d'une seule pièce, ne s'ouvrent pas comme les barques. Les Balles pesent si peu que souvent elles passent sur des pointes de Rocher sans en recevoir aucun dommage; mais elles s'usent en fort peu de tems.

Nous nous arrêta mes quelques jours près d'une petite riviere qu'on nomme *Rio de las vaccas*, afin d'y faire nos provisions de viande. Un Gentilhomme Espagnol a formé en cet endroit une petite habitation, & possède dans l'espace de dix à 12. lieues de pays qu'il s'est approprié 10. à 30000. bœufs ou vaches. Il en vend à tous les voyageurs qui passent par-là. Nous achetâmes de lui 70. jeunes bœufs d'une grandeur & d'une grosseur surprenante, & nous ne les payâmes que 6. Pauls la pièce. C'est le prix courant dans toutes ces contrées, excepté à *Buenos Ayres*. Ainsi chaque Balle en eut quatre ou cinq pour sa part; mais, ce que vous aurez peine à croire, cette provision n'étoit que suffisante pour huit ou dix jours de chemin qui nous restoit à faire jusqu'à la Réduction de saint Dominique, où l'on prend de nouveau des vivres. Les Indiens sont

d'une gourmandise insatiable. J'ai vu ceux d'une seule Balfe manger en moins d'un jour un bœuf de bonne taille. Ce qui m'étonne, c'est que les indigestions sont plus rares parmi eux qu'en Europe. Rien de plus propre cependant, ce semble, à leur en procurer que la manière dont ils accommodent leur viande. Ils assomment un bœuf ou une vache. Au même instant les uns l'égorgent, les autres l'écorchent, ou le coupent par quartiers. Tout cela se fait en moins d'un quart-d'heure. Les Indiens allument près de-là un grand feu ; ils coupent des branches d'arbres & ils en font des especes de broches, auxquelles ils attachent trois ou quatre pièces de viande. Ils plantent ces broches autour du feu. Au bout d'un quart d'heure ils retirent la viande plus qu'à demi-crue, & la mangent assis autour du feu. Une ou deux heures après elle est digérée, & la faim est la même qu'auparavant.

Lorsqu'on navige sur le Fleuve *Paraguay*, on rencontre assez souvent à droite & à gauche de petites Rivières où les Indiens entrent lorsque le jour commence à tomber, afin que leurs Balles y soient en sûreté pendant la nuit. Le pre-

seul, singulier par sa petitesse, & encore plus par la beauté de son plumage. Il est de moitié plus petit qu'un roitelet. Sa couleur est un verd tirant sur l'or. Il est tout le jour en l'air, & ne se nourrit que de feuilles qu'il suce toujours soutenu sur ses petites ailes. Même après sa mort son plumage conserve encore tout son éclat, & les Espagnols envoient souvent de ces petits oiseaux en Espagne dans des lettres.

Ces mêmes bois dont je viens de parler sont remplis de cerfs, de chevreuils, de sangliers. 40. de nos Indiens tuèrent en peu d'heures 35. de ces derniers animaux à coups de pieux. Mais ce qu'il y a de plus commun ce sont les tigres; ils s'asséient souvent sur le bord de l'eau, pour regarder les Bales qui passent. Les tigres de ce pais-ci, sont & plus grands & plus féroces que ceux d'Afrique. Il n'y a pas long-tems que les Indiens m'apportèrent la peau d'un tigre qu'ils avoient tué, pour me la montrer. Je la fis placer droite, en sorte qu'elle pouvoit me représenter l'animal se dressant sur ses pieds de derriere pour assaillir son ennemi. Vous savez que je suis d'une bonne
taille,

taille ; tout ce que je pouvois faire en haussant le bras , c'étoit d'atteindre à la gueule du tigre. Il est vrai qu'il étoit d'une taille extraordinaire. Mais à parler en général , j'ai trouvé les tigres de ce païsci plus grands que ceux que j'avois vu autrefois dans la Ménagerie du Duc de Parme. Ils sont aussi beaucoup plus beaux ; car le fond de leur peau à presque l'éclat de l'or. Ils fuient d'ordinaire devant les chasseurs ; mais quand ils se sentent frappés d'un trait ou d'une balle, s'ils ne tombent pas morts du coup , ils se jettent avec une fureur incroyable sur celui qui les a frappés , & l'on prétend qu'ils le distinguent au milieu de plusieurs autres personnes. C'est de quoi le P. Michel Ximenes Supérieur de ces Missions , fut un jour témoin , comme il me l'a lui-même raconté. Ce Missionnaire faisoit voyage avec trois Indiens qui virent un tigre entrer dans un petit bois isolé. Ils résolurent de l'aller tuer. Le Pere se mit à l'écart en un lieu d'où il pouvoit examiner sans danger tout ce qui se passeroit. Les Indiens accoutumés à ce genre de chasse ou de combat s'arrangerent de cette façon. Deux étoient

armés de lances , le troisième portoit un mousquet. Il se plaça entre les deux autres. Tous trois s'avancèrent dans cet ordre , & tournerent autour du petit bois , jusqu'à ce qu'enfin ils apperçurent le tigre. Alors celui qui portoit un fusil , lâcha son coup & frappa l'animal à la tête. Le P. *Ximènes* m'a raconté qu'il vit au même instant le coup partir , & le tigre enfoncé dans les deux lances. Car dès qu'il se sentit blessé , il s'élança avec force pour retomber sur celui qui avoit tiré le coup. Les deux autres Indiens prévoyans ce qui devoit arriver , avoient tenu leurs lances prêtes pour arrêter l'animal au passage. En effet , ils lui percerent les flancs chacun de leur côté avec une adresse admirable , & ils le tinrent suspendu dans l'air un moment.

Ce pays est aussi fort infesté de serpens. Il y en eut un qui entra dans la Basse du P. Supérieur , soit en se glissant le long de la corde qui tenoit la Basse attachée à un arbre , soit par la planche qu'on avoit mise pour descendre à terre. Le Pere qui ne pouvoit fuir sans passer par dessus le serpent eut assez de peur. Mais les Indiens de la Basse étant ac-

courus à son secours , tuèrent l'animal dangereux. Beaucoup d'Indiens meurent de la morsure des serpens. On dit néanmoins qu'ils en réchappent assez communément , lorsqu'ils sont à portée d'appliquer promptement le remède que la Providence leur a préparé dans certaines herbes , & spécialement dans le Nard que certains cantons du *Paraguay* produisent en abondance. Mais lorsqu'ils sont mordus par le serpent *Sonnette* , on assure que le mal est sans remède. Je n'ai vu qu'un seul de ces serpens ; il étoit d'une grandeur monstrueuse. Nos Indiens l'apperçurent parmi des Orangers sous lesquels ils étoient assis , & le tuèrent sur le champ. J'examinai à loisir ces osselets qu'il a au bout de la queue , & qui font quand il rampe un bruit assez semblable à celui d'une sonnette ; on dit qu'il lui vient tous les ans un nouvel osselet.

Malgré tant de dangers , nos Indiens n'étoient pas plutôt à terre , qu'ils entroient dans ces bois épais. En un clin d'œil pour ainsi dire , chaque troupe formoit devant sa Basse une petite place où ils mangeoient & dormoient ensuite avec

une sécurité admirable. C'est-là sans doute un reste de leur ancienne maniere de vivre, & de l'habitude qu'ils avoient autrefois de demeurer dans les forêts.

J'ai cru devoir rapporter d'abord ici toutes ces particularités, afin de vous donner une connoissance générale du pais, & de pouvoir m'étendre davantage sur les circonstances propres de notre voyage.

Nous n'avions pas encore quitté l'habitation du Gentilhomme Espagnol dont je vous ai parlé, lorsqu'une violente tempête qui s'éleva tout à coup, fit tomber dans l'eau une partie de nos provisions; heureusement nous étions tous descendus à terre à cause du froid; mais toutes nos Bales coulèrent à fond excepté une ou deux, & l'on eut bien de la peine à les rétablir dans leur premier état, sur-tout la mienne qu'il fallut défaire entièrement pour radouber avec des planches, un des deux canots qui s'étoit fendu par la violence de l'eau; car l'*Uraguai* paroissoit alors semblable à une mer irritée.

Mais ce qui nous affligea le plus, ce fut de découvrir parmi nos Indiens deux

gens malades de la petite vérole. Cette maladie est ici ce qu'est la peste en Europe; nous les séparâmes sur le champ des autres, & nous obtinmes la permission de les laisser au lieu où ils étoient, avec du monde pour les garder. Nous nous flattâmes que le mal n'auroit pas de suite parmi les autres Indiens, & nous nous remîmes en route.

Nous arrivâmes au bout de sept ou 8. jours à la Réduction de *Saint Dominique Soriano*, qui est sous la conduite des Pères de saint François. Le Curé étoit un saint vieillard qui nous reçut avec toute la charité possible, & même comme nous étions arrivés la veille de saint Ignace, il fit sonner les cloches pour annoncer la Fête du lendemain, & il la célébra avec beaucoup de solennité. Ses Indiens & les nôtres prirent également part à la fête.

Tandis que nous nous entretenions avec ce respectable Missionnaire, on vint nous annoncer que trois de nos Indiens avoient la petite vérole. L'un des trois mourut ce jour là-même. Un Espagnol voulut bien recevoir les deux autres dans son habitation qui n'étoit pas

fort éloignée de saint Dominique. Comme nous appréhendions, ce qui n'arriva que trop tôt en effet, à savoir que le mal ne gagnât parmi nos gens, le P. Supérieur envoya par terre un exprès à *Tapein*, celle de nos Réductions qui est la plus voisine de saint Dominique. Il le chargea d'une lettre, par laquelle il instruisoit nos Peres du danger où nous étions, & il les prioit d'envoyer au-devant de nous quelques Indiens avec des provisions, parce que nous courions risque de dementir en chemin, si la petite vérole faisoit de nouveaux progrès. Ayant ainsi pris nos précautions nous nous rembarquames. Après quelques jours de navigation nous passâmes de l'autre côté du Fleuve où nous espérons trouver plus aisément des vivres; car les Infidèles qui habitent sur les bords de l'*Uruguai*, apportent d'eux-mêmes de la viande aux voyageurs, & la leur donnent pour un peu de toile ou de tabac, ou pour d'autres choses semblables. En effet nous en vîmes bientôt une troupe qui vint nous offrir sa chasse. Presque tout le pays situé entre le *Parana* & l'*Uruguai*, est habité par un grand nombre

de nations barbares. Les plus connues , sont celles des *Bohanes* , des *Martidanes* , des *Manchados* , des *Jaros* & des *Charuas*. Celle-ci est la plus nombreuse de toutes. Les *Charuas* sont tous vêtus fort à la légère , & n'ont point de demeure fixe. On les voit presque toujours à cheval , armés d'un arc , & d'une Massue ou d'une lance , & ils manient leurs chevaux avec une dextérité admirable. Au reste ce que je dis ici des *Charuas* convient également aux autres Nations sauvages du *Paraguai*.

Un jour que nous étions repassés à la droite du Fleuve , nous vîmes venir à nous un grand nombre de *Guañoas*. C'est une nation fort nombreuse , qui occupe une bonne partie des terres situées entre l'*Uraguai* & la mer. Je remarquai dans la troupe un enfant couché sur son cheval comme sur un lit ; il avoit la tête appuyée sur le col du cheval , & les jambes croisées sur la croupe. Dans cette posture il nous regardoit avec beaucoup d'attention. Il n'avoit point d'autre vêtement qu'une espee d'écharpe qui descendoit de l'épaule droite sous le bras gauche , & à laquelle étoit attachée une

bourse de cuir qui renfermoit apparemment les provisions. Après nous avoir considérés pendant quelques tems , il se redressa & disparut comme un éclair. Nous admirames d'autant plus la légèreté de sa course qu'il n'avoit ni selle , ni étriers , ni éperons , pas même une baguette en main pour conduire son cheval. Pour revenir aux *Charuas* ; comme ils demeurent sans cesse exposés à toutes les injures de l'air , ils ont le teint fort basané. Leurs cheveux sont extrêmement longs & mal en ordre. On reconnoît aisément les principaux de la Nation à quelques petits morceaux de verre qu'ils portent enchassés dans le menton. On en voit plusieurs qui ont à peine un ou deux doigts à chaque main , parce qu'ils se coupent une jointure de doigt toutes les fois qu'il meurt un de leur parens. Cette coutume barbare & ridicule commence pourtant à s'abolir chez la plupart de ces Peuples. Les femmes sont chargées de pourvoir aux besoins de toute la famille. Ce sont elles qui transportent tous les meubles du ménage , lorsqu'on déloge. Outre ce fardeau , elles portent encore d'ordinaire

un ou deux enfans attachés derrière leur dos, & elles sont toujours à pied tandis que leur mari est à cheval, uniquement chargé de ses armes & de quelques provisions. Ces barbares ne cultivent point la terre. Quelques fruits sauvages & les bœufs dont le pays est rempli, voilà toute leur nourriture. Les *Pampas* qui sont voisins de *Buenos-Ayres* mangent-dit-on pour le moins autant de chevaux que de bœufs.

La vie toujours errante de ces Peuples, est un des plus grands obstacles à leur conversion. On a tenté souvent mais en vain de les rassembler. Ou s'ils se sont rendus quelquefois aux pressantes sollicitations des Missionnaires, ce n'a pas été pour long-tems. On étoit venu à bout de fonder deux Réductions, l'une chez les *Charuas* sous le nom & l'invocation de saint André, l'autre chez les *Guanoas* sous le titre de Jesus & de Marie. Un matin la cloche ayant sonné dans celle-ci pour appeller le Peuple à l'Eglise suivant la coutume, le Missionnaire fut fort surpris de n'y voir venir personne. Il sortit de sa Maison ne pouvant comprendre la cause d'un évé-

ment si extraordinaire ; & trouva que tous ces Indiens s'étoient retirés dans les bois pendant la nuit à la faveur des ténébres. L'autre Réduction n'eut pas un meilleur sort. On convertit néanmoins de tems en tems quelques-uns de ces infidèles qui viennent s'établir dans les anciennes Réductions. Les Missionnaires rebutés de tant de mauvais succès ont tourné leurs vûes du côté des *Guagnanas*, peuples fort avancés dans l'intérieur du pais, chez qui l'on espere recueillir des fruits plus abondans.

Deux choses contribuent sur-tout à entretenir les *Jaros* & les *Charuas* dans leur obstination ; l'une est la haine qu'ils ont pour les Espagnols. Ils sçavent ce qu'il leur en a coûté anciennement pour défendre leur liberté , & ils craignent toujours qu'on ne veuille les rendre esclaves. L'autre est la vie déréglée de ces mêmes Espagnols. Les Barbares qui vivent maintenant en paix avec eux , vont librement commercer dans les Villes. Les mœurs corrompues qu'ils y remarquent leur servent de prétexte pour s'obstiner de plus en plus dans leur infidélité.

Beaucoup d'Apostats vont aussi se ré-

fugier chez eux. Tous les Indiens des Réductions ne sont pas de fervens Chrétiens. Ceux qui mènent une vie déréglée, voyant d'une part que s'ils ne se corrigent pas, ils seront sévèrement châtiés, & de l'autre ne pouvant se résoudre à rentrer dans le bon chemin, prennent bientôt le parti de passer chez les Infidèles. Quelques Espagnols y viennent aussi, soit pour se soustraire aux poursuites de la Justice, soit pour vivre avec plus de liberté. On peut bien croire que ces misérables transfuges ne donnent pas aux Infidèles une idée fort avantageuse de la Religion Chrétienne.

Nous étant un jour arrêtés à la pointe d'un bois, une troupe de *Charnas* vint nous offrir des vivres. Tous leurs Chefs avoient des noms de Saints. Leur principal Cacique s'appelloit Dom Simon. Rien de plus ridicule que son habillement. Il avoit une espèce de manteau fait de plusieurs pièces, dont quelques-unes étoient de vieux morceaux de cuir doré, & il tenoit en main un petit bâton noir garni de laiton, qu'il manioit fort gravement : son manteau paroissoit sur-tout lui inspirer bien de la va-

nité. Deux autres se nommoient l'un Jean & l'autre François. Celui-ci parloit assez bien la langue Espagnole. Tous deux étoient fils d'un bon vieillard qui étoit l'exemple de la Réduction de saint François de Borgia. Dom Simon voulant témoigner sa reconnoissance à un Missionnaire qui lui avoit fait présent de quelques bagatelles d'Europe, lui présenta une moitié de veau, sur laquelle il étoit assis à cheval & qui lui tenoit lieu de selle. Quelques Missionnaires voulurent parler de Religion aux Infidèles; mais ceux-ci répondirent froidement qu'ils avoient des parens, & qu'il ne leur étoit pas permis de les abandonner. Un autre étant vivement sollicité par un Missionnaire, qui lui disoit que s'il ne se convertissoit pas, il iroit en enfer. Tant mieux, répliqua l'Indien, *je n'aurai plus froid après ma mort.* C'est par de telles réponses qu'ils déconcertent souvent le zèle des plus fervens Prédicateurs de l'Evangile.

Cependant nous avançons à grandes journées par la crainte que nous avons d'être arrêtés en chemin par la petite vérole. Elle n'étoit que trop bien fondée.

Trois ou quatre de nos Indiens étoient malades. Nous les mimes à part dans un canot qui ne devoit nous suivre que de loin. Mais toutes nos précautions furent inutiles. Le 20. d'Août quatorze Indiens tomberent malades sur une seule Basse, & la contagion commençoit à se répandre sur les autres. Jugez de l'embarras où nous nous trouvâmes alors. Nous étions encore à 100 lieues de nos Missions ; nous ne pouvions attendre aucun secours des Infidèles, qui dès qu'ils s'apperçurent que nous avions des malades, disparurent pour toujours. Nous primes le parti d'avancer toujours & de nous approcher le plus qu'il seroit possible, d'*Tapein*, afin d'être plus à portée de recevoir les provisions que l'on pourroit nous envoyer, & nous laissâmes nos malades dans l'endroit où nous étions alors. Mais ce parti n'étoit pas sans inconvéniens. Le P. Ximenès notre Supérieur étoit le seul qui scût la langue des Indiens. S'il venoit avec nous, tous ces pauvres gens qui étoient atteints du mal, restoient à l'abandon sans avoir personne auprès d'eux qui pût leur administrer les Sacremens ou les assister dans leurs be-

soins. Si le Pere restoit avec eux, c'étoit exposer au même danger les Indiens des autres Basses, qui pouvoient tomber aussi malades & qui en ce cas n'auroient point eû de Confesseur.

Nous étions dans cette perplexité, lorsque dix Indiens se dévouerent généreusement au service des pestiférés. Ils se rendirent sans délai auprès des malades. Le P. Ximenès administra les Sacremens à ceux mêmes qui étoient en santé pour prévenir tout accident : il leur laissa des vivres en abondance, & vint ensuite nous rejoindre. Les dix Indiens prirent tant de soin des malades qu'il en sauvèrent plus de la moitié, par une espèce de miracle. Après avoir enseveli les morts, ils mirent les convalescens sur deux canots ; car la Basse qu'on leur avoit laissée s'étoit défaite, & ils se rapprocherent peu à peu du gros de la troupe. Tous ces généreux Néophytes tombèrent malades à leur tour, & ils allèrent tous excepté un seul, recevoir dans le Ciel la récompense de leur héroïque charité.

Cependant nous arrivâmes en cinq ou six jours au passage d'*Itu*, ou d'*Ariciffe* ; car on lui donne indifféremment ces deux

noms. L'*Uruguai* est traversé dans cet endroit par une chaîne de rochers, du haut desquels l'eau tombe avec tant de fracas & d'impétuosité, qu'on l'entend à la distance de plusieurs milles. Il est vrai que l'eau débouchant par plusieurs issues, les Indiens ont soin de chercher les canaux les plus commodes. Ce sont ceux où les eaux du Fleuve tombent comme par degrés, & par conséquent avec beaucoup moins de violence. Malgré cela on ne sauroit dire combien ce passage leur donne de peine. Ils sont obligés d'attacher des cordes à la Basse, pour la tirer en haut. Les uns se placent sur le rivage, les autres sur la pointe d'un rocher. La plupart se mettent dans l'eau & poussent la Basse par derrière, ou la soulèvent sur leurs épaules. Ils la traînent ou la portent ainsi de rocher en rocher jusqu'à ce qu'elle se trouve en pleine eau. Ce passage difficile les arrête quelquefois deux jours entiers.

La petite vérole recommençoit à se faire sentir. La plupart des Bases entrèrent dans une petite Rivière qui se décharge dans l'*Uruguai*, à un demi mille ou environ au-dessous du passage d'*Ariciffe*.

Les gens de ma Basse & ceux de quelques - autres crurent qu'il valoit mieux franchir tout d'un coup ce mauvais pas pendant qu'ils étoient en santé. D'ailleurs ils vouloient s'éloigner des autres Basses où régnoit la contagion , mais ce fut inutilement ; en peu de jours nous eumes jusqu'à 60. malades , & bientôt après 114. Il étoit désormais impossible d'aller plus loin. Nous envoyames par terre un Indien à *Tapein* pour donner avis à nos peres de notre situation , & pour hâter le secours de vivres que nous attendions , & qui nous devenoit de jour en jour plus nécessaire.

Nous primes tout le soin possible des pestiférés que nous ne quitions plus. Les gens de chaque Basse avoient construit une ou deux cabannes de paille , soit pour garantir leurs malades des injures de l'air , soit pour les séparer davantage de ceux qui étoient en santé. Le P. *Ximenès* étoit resté avec le gros de la troupe à une lieue au-dessous de l'endroit où nous étions. Il vint par terre confesser nos malades , ensuite il alla retrouver les siens.

Jusques-là je n'avois point encore administré

nistré le saint Viatique ni l'Extrême-onction. Je vous assure que je fis en fort peu de tems un bon apprentissage ; car dans une seule matinée , après avoir célébré la sainte Messe sur un Autel portatif , comme nous le faisons tous les jours , je portai les derniers Sacremens à 13. Indiens. Les malades étoient entassés les uns sur les autres. Il falloit pour les administrer , se courber jusqu'à terre , passer au milieu d'eux sans trouver presque l'espace nécessaire , les remuer avec beaucoup de ménagement pour leur appliquer les saintes huiles sans leur faire de mal. A peine conservoient-ils quelques vestiges de la figure humaine. Je vous avone que cet exercice me parut bien rude & bien dégoûtant. La petite vérole telle qu'elle est en Europe ne sçauroit vous donner qu'une foible idée de ce qu'elle est ici. Un jour comme on voulut tirer un mort de sa cabanne pour l'ensevelir , on le prit par les jambes. La peau se détacha des chairs & resta seule entre les mains des charitables Chrétiens qui s'occupoient de ce soin fatiguant ; d'où l'on peut juger quelle étoit la malignité du mal.

Toutes les Basses avec le peu d'Indiens qui restèrent passèrent enfin l'*Ariciffe*. On construisit à la hâte des Cabannes au pied d'une petite Colline pour y mettre tous les malades. Elles étoient au nombre de 24. qui se trouverent toutes pleines. Cela ressembloit de loin à une Rancherie ou Peuplade d'infidèles. Nous fîmes pendant plusieurs jours de ferventes prières pour demander à Dieu la cessation du cruel fléau qui nous affligeoit. Le Ciel parut insensible à nos vœux. Sans doute il vouloit nous préparer par ce rude noviciat aux travaux des Missions, & récompenser le zèle & la ferveur de ces bons Indiens. Car ils mourroient tous en vrais prédestinés. Dès qu'ils se sentoient frappés ils demandoient les Sacremens, & ils les recevoient avec une dévotion admirable. Jamais il ne leur échappoit un mot de plainte. On les entendoit seulement prononcer d'une voix mourante les noms de *Jesus* & de *Marie*.

J'administrais un jour l'Extrême-onction à un de nos Indiens qui étoit prêt de rendre l'ame. Un autre étoit couché auprès de lui, & il avoit le visage caché sous la couverture, suivant leur coutume.

Il m'appella , & comme il ſçavoit un peu d'Eſpagnol , il me demanda mon Crucifix à baiſer pour gagner l'indulgence plénie-
re , je le contentai ſur le champ. Ce bon
homme me remercia de la maniere la
plus expreſſive. Il me promit qu'il ſe
ſouviendrait de moi dans le Paradis. En-
fin il me dit tant de choſes toutes plus
touchantes les unes que les autres , que
j'en fus attendri juſqu'aux larmes. Ce
bon Indien mourut quelques inſtans après
dans les plus grands ſentimens de piété.

Un autre Indien homme d'âge & d'au-
torité parmi les ſiens , étoit à l'article de
la mort. Il fit appeller tous les gens de
ſa Baſſe , & leur dit d'une voix aſſez
haute pour être entendu de tout le mon-
de , qu'il mourait très-content , puis-
qu'il étoit en conduiſant des Miſſionnaires
dans ſon païs. Il conjura ſes compatrio-
tes de ne jamais abandonner les Pe-
res ſous quelque prétexte que ce pût
être. » Car dût-il vous en coûter la vie ,
» ajouta-t-il , vous ſeriez du moins ſûrs ,
» de ne pas mourir ſans Sacremens. Et
» je puis vous aſſurer d'après ma propre
» expérience que c'eſt la plus grande con-
» ſolation que puiſſe avoir un Chrétien
» au lit de la mort. li ij

La plupart des Néophytes faisoient de semblables discours avant que de mourir. Les autres Indiens en étoient vivement touchés. Quoiqu'environnés de toutes parts des horreurs de la mort, aucun d'eux ne fut tenté de s'enfuir chez les Infidèles. Rien ne leur étoit pourtant plus facile. Par-là ils se seroient mis également à couvert & de la disette & de la maladie. Tous demeurèrent constamment auprès de nous. Ils se virent presque tous les uns après les autres frappés du mal contagieux sans en être ébranlés le moins du monde. Un Missionnaire trouva au pied d'un arbre un Indien qui se lamentoit. Le Pere lui demanda quel étoit le sujet de sa douleur. » Je pleure, » répondit le Néophyte, de voir les Peres s'exposer dans ce lieu désert, bien loin de leur patrie, à tant de dangers & d'incommodités, pour assister de » pauvres Indiens.

Il est vrai que les Néophytes étoient vivement frappés de voir les Missionnaires veiller jour & nuit auprès des pestiférés, & leur procurer avec tant de zèle tous les secours de l'ame & du corps, se priver de leurs couvertures, & des

autres choses les plus nécessaires dans une saison & dans un lieu si incommodes, en faveur de leurs chers Néophytes. Il faut pourtant convenir que les Indiens & spécialement les Infirmiers ne nous cédoient point en assiduité auprès des malades ; je fus obligé plus d'une fois de modérer le zèle indiscret du mien. A peine prenoit-il durant la nuit quelques momens d'un sommeil interrompu. Plusieurs autres se livroient avec la même ardeur à ces pieux excès.

Celui de tous qui se distingua davantage fut un Indien nommé *Ticu*, qui passoit les jours & les nuits à soigner les malades & à ensevelir les morts. La peine qu'il avoit à creuser les fosses sans avoir les outils nécessaires lui avoit fait enfler le bras, de manière qu'il ne pouvoit plus s'en aider. Le P. *Ximenes* lui ayant conseillé de se ménager un peu parce qu'il s'exposoit à un danger évident de tomber malade ; Mon Père, répondit l'Indien, Dieu est assez puissant pour me réserver de la Peste, s'il le veut : sinon que sa sainte volonté soit faite. Je suis infirmier : & si mes momens appartiennent aux malades. Il contracta enfin la

maladie, & l'on eût dit que tous les maux de ceux qu'il avoit ensevelis étoient venus fondre sur lui. Tout le monde & sur-tout les Missionnaires prenoient grand intérêt à sa santé. Dieu la lui rendit enfin pour l'avantage des autres malades, qu'il courut assister comme auparavant, dès qu'il put se lever.

Cependant la disette devenoit extrême. Enfin le secours si l'ong-tems attendu arriva par le Fleuve sur deux Bâtes, qu'on nous envoyoit de *Tapein* chargées de provisions. Les Missionnaires avoient recommandé fort sagement aux Indiens qui conduisoient ces Bâtes, de ne point trop s'approcher de nous, & surtout de ne point avoir de communication avec les Pestiférés. Ils leur avoient ordonné de s'arrêter un peu au-dessus de l'endroit où nous étions, de mettre à terre les provisions, & de nous en donner avis. Ils s'étoient en effet arrêtés à 3. lieues de nous. Mais ils y demeurèrent plusieurs jours sans nous donner de leurs nouvelles, parce qu'ils attendoient que nous envoyassions prendre les vivres qu'ils nous avoient apportés. Un jour deux de nos Indiens étant allés à la chasse

de ce côté-là , rencontrèrent une des deux Bâtes , & reconnurent les gens qui étoient dessus ; ils vinrent sur le champ nous avertir ; sans cela nous n'aurions jamais deviné que le secours fût si près. A quelques jours de-là , il nous vint par terre un bon nombre de bœufs , & nous commençâmes un peu à respirer.

Mais de nouvelles épreuves suivirent de près cette consolation que le Ciel nous avoit accordée. Nous fumes assaillis d'une tempête encore plus rude que la première. Presque toutes nos Bâtes coulerent à fond , & furent tellement endommagées par les eaux , qu'on fut obligé d'en défaire six entièrement. Une partie de nos nouvelles provisions fut perdue. Un de nos Pères voulant arrêter un petit coffre emporté par le courant tomba dans l'eau & pensa se noyer. Mais la perte la plus sensible pour nous, fut celle des Saintes Huiles que nous ne pûmes jamais retrouver.

A la tempête succéderent les Tigres que l'odeur de la viande avoit attirés. Nos Missionnaires en rencontrèrent plusieurs dans le bois voisin ; mais ils en furent quittes pour la peur. Ces animaux

féroces nous rendoient assez souvent visite pendant la nuit. Un Tigre entra dans une cabane où il y avoit deux malades. Heureusement il se trouva auprès d'eux un morceau de bœuf. Le Tigre l'emporta sans leur faire aucun mal. Un autre entra dans un canot où dormoit un homme couvert d'une peau de bœuf. Celui-ci se sentant foulé sous les pieds de la bête poussa un grand cri, elle eut peur & se retira. Nos Indiens tuèrent deux Tigres, & nous en apporterent un petit d'environ un mois qu'ils avoient pris tout vivant. Je n'ai jamais rien vu de si féroce. Tout petit qu'il étoit, il écumoit de rage, il rugissoit continuellement, & se jettoit avec fureur sur tous ceux qui l'approchoient, sur ceux même qui lui apportoit à manger. Voyans donc qu'il étoit impossible de l'apprivoiser, & craignant d'ailleurs qu'il ne nous attirât la visite des autres Tigres, nous le noyâmes dans le fleuve.

Les Fourmis se joignirent aux Tigres. Comme les Bâles étoient demeurées long-tems au même endroit, des milliers de ces petits animaux avoient trouvé moyen d'y entrer, & nous incommodoient

doient extrêmement. La patience étoit le seul remède qui nous restât au milieu de tant de maux.

Il y avoit déjà trois mois que nous étions partis de *Buenos-Ayres*. Nous en avions passés deux dans ce désert auprès des Pestiférés. Nous attendions de jour en jour les ordres du P. Supérieur des Missions, à qui nous avions envoyé une relation circonstanciée de notre état présent. De 340 Indiens qui étoient venus nous chercher à *Buenos-Ayres*, il n'y en avoit que 42 qui n'eussent pas eû la petite vérole. 179. étoient morts, & les autres convalescens. Depuis quelque tems nous n'avions presque plus de malades. Si l'on avoit pris le parti d'attendre que tous l'eussent été, nous n'aurions jamais eû fini, car les maladies contagieuses ne sont jamais si générales, qu'elles n'épargnent quelqu'un. Plusieurs Missionnaires étoient fort incommodés. On craignoit sur-tout que deux ne fussent pas en état de faire le reste du voyage, si on les laissoit plus long-tems dans cet affreux désert. Le P. Supérieur n'eut pas plutôt reçu notre lettre, qu'il nous envoya un Missionnaire & quatre Balsa.

Il avoit donné ordre à ce Missionnaire de demeurer avec le P. Ximenes auprès de nos Indiens jusqu'à ce qu'ils eussent fait une rigoureuse quarantaine, de peur que la peste ne s'introduisît dans les Missions, comme il étoit arrivé en 1718. où elle emporta plus de 50000 Indiens. Il enjoignoit aussi à tous les Missionnaires qui avoient été jusqu'alors parmi les malades de changer entièrement d'habits, de brûler les anciens, & de prendre ceux qu'il leur envoyoit.

Sur ces entrefaites le P. Provincial arriva; il avoit eu tout le tems de revenir de Cordoue, & de nous rejoindre après s'être embarqué à *Buenos-Ayres*, pour faire la visite des Missions de l'*Uruguay*. Il ne put apprendre tout ce qui nous étoit arrivé en chemin, sans en être vivement touché. Il nous avoit tous amenés d'Europe, il nous regardoit comme ses enfans, & il conservoit pour nous une tendresse toute particulière. Nous nous hâtâmes de nous rembarquer pour le suivre. Notre premier soin fut de prendre les habits neufs qu'on nous avoit apportés; ils étoient de coton teint en noir. Nous montâmes sur trois Bâtes,

à peine pouvoit-on s'y tourner tant elles étoient étroites. Il n'en étoit pas de même des habits & des souliers faits par des gens qui ne nous avoient jamais vus, & qui n'avoient pas épargné l'étoffe.

Nous prîmes le chemin des Missions avec le P. Provincial, qui consola les Néophytes avant que de partir, & fit mettre à part sur deux Bâles les 40 Indiens qui étoient en santé, & les convalescens au nombre de 121. sur cinq autres. Mais ils ne devoient partir que deux ou trois jours après nous, & il leur étoit ordonné de régler tellement leur marche, qu'ils n'arrivassent à 30 lieues de *Tapein*, que quand leur quarantaine seroit entièrement achevée.

Telle fut la fin de nos travaux. Nous arrivâmes vers la mi-Novembre à la Réduction des trois Rois ou de *Tapein*. Elle est composée de 1200 familles ou environ. Je ne m'arrête point à vous d'écrire l'allégresse qu'on fit paroître en nous voyant, ni les fêtes que ces bons Indiens nous donnerent pendant les deux ou trois jours que nous passâmes avec eux. Nous nous séparâmes en cet endroit pour nous rendre chacun dans la Réduction

qui nous fut assignée. Celle de Sainte Marie, située à 80 lieues d'Yapé, m'échut en partage. J'y arrivai le premier de Décembre 1729. trois ans & quatre mois après mon départ de Boulogne. J'y fus reçu par le P. Jacques-Ignace *Altamirano*. C'est un vieillard septuagénaire distingué par sa naissance, & beaucoup plus encore par son savoir & par ses vertus. Il seroit difficile d'exprimer toutes les caresses que me firent les Indiens. Ils étoient venus assez loin au-devant de moi, & ils s'agroupoient en foule pour me voir. L'un me baisoit la main, l'autre me félicitoit de ce que j'étois arrivé sain & sauf dans leur pays, après avoir couru tant de dangers. Ceux-là me remercioient d'être venu de si loin, d'avoir passé le *Paraguazu*, c'est-à-dire la Mer, & d'avoir abandonné ma patrie, *gnandi rahupai*; c'est-à-dire, pour leur amour. La joie que j'eus de me voir enfin parvenu à ce terme si long-tems désiré me fit bientôt oublier toutes les fatigues passées. L'unique chose qui m'a fait quelque peine, c'a été la difficulté de la langue. Je m'y suis tellement appliqué que je fais depuis deux mois

du P. Gaëtan de Cattaneo. 389

le Catéchisme aux enfans. C'est la seule chose dont je sois capable pour le présent, peut-être n'est-ce pas la moins utile que l'on puisse faire en ce pais-ci. J'ai toujours un auditoire fort nombreux; car le nombre des enfans monte dans cette Réduction à 1962 dont 1002 garçons. Quoique je prenne de tems en tems un mot pour l'autre, ils comprennent assez bien ce que je veux dire, comme je les entens moi-même assez bien lorsqu'ils me répondent. Je donne des Images à ceux qui répondent le mieux, & je renvoie tout mon monde content.

Restons-en là, s'il vous plaît: aussi bien si je commençois à parler des Indiens de nos Réductions, je ne finirois point. J'en ai déjà envoyé une Relation fort détaillée de ces Missions. Suivant tout ce que j'ai vu jusqu'à présent je puis vous assurer qu'elle est très-fidèle. Adieu. Je suis, &c.

F I N.

K L M



T A B L E

DES MATIERES.

A.

- A** *Mazonas* (Riviere des) d'où elle
tire son nom. 6. Longueur de son
cours. *ibid.*
- Amérique Méridionale.* Quelle en est
l'étendue. 9
- Anchieta* (le P. Joseph) Apôtre du Bré-
sil. 73
- Arce* (le P. Joseph de) célèbre Mission-
naire , ses travaux. 94

B

- Balse.* Espèce de radeau , dont se servent
les Indiens. 353
- Baptême.* Nom que l'on donne à une
Cérémonie usitée sur les Vaisseaux ;
lorsqu'ils passent la Ligne. 299
- Baraze* (le P. Cyprien) Fondateur de la
Mission des Moxes. 246
- Barua,* Gouverneur de l'Assomption,

TABLE DES MATTERES. 397

écrit à la Cour de Madrid contre les
Indiens du Paraguai. Réfutation de son
Mémoire. 263 & suiv.

Biens des Indiens du Paraguai; en quoi
ils consistent. 188. Sont en commun.

200

Bœufs sauvages, se sont fort multipliés
en Amérique. 17. Chasse de ces ani-
maux aux environs de *Buenos-Ayres*.

Les Indiens s'en servent pour labou-
rer la terre 203. Maniere de les pren-
dre quand on veut s'en servir. *ibid.*

Brésil. Etendue de la Domination Portu-
gaise dans le Brésil. 7. L'arbre du Bré-
sil se trouve aussi dans le Paraguai. 23

Buenos-Ayres. Description de cette Ville.
349. & suiv. Sa situation incommode.

328

C.

Caracaras. Nom d'une espèce d'oiseaux.

349

Cerfs. On en trouve de plusieurs espèces
dans le Paraguai. 210

Ehiaco. (Province de) fait partie du Pa-
raguai. 14

Chevaux, ne coûtent point d'entretien
aux Indiens. 205. Maniere de s'en ser-

K.k.iii.

- vir. 210
Chica (la) boisson des Indiens. 21. Com-
 ment elle se fait. *ibid.*
Chiens devenus sauvages se sont fort
 multipliés aux environs de *Buenos-*
Ayres. Ce que l'on en doit craindre. 351
Chiquites. Ces peuples embrassent le
 Christianisme. 91
Colonie du Saint Sacrement. V. *Nouvelle*
Colonie.
Commanderies du Perou. Leur établisse-
 ment. 59. Droits des Commandeurs.
 60. Leurs vexations. 61
Commerce des Indes Orientales, absorbe
 l'argent que le Commerce des Indes
 Occidentales apporte en Europe. 8
Commerce que font les Indiens du *Para-*
guai, se fait sans argent. 193
Corregidor Royal. Premier Officier de cha-
 que Réduction, est nommé par le Gou-
 verneur de la Province. 172

D

- Diaz* (le Pete) gagne à Jesus-Christ
 une nation d'Indiens qui vouloit le fai-
 re périr. 239

E.

Eglises du Paraguai. Description de ces
Eglises. 97

Espagnols. Etendue de leur Domination
dans l'Amérique 6. & suiv. Ils se sont
rendus odieux aux Indiens par leurs
cruautés. 10. & suiv.

Espinosa (le P. Pierre d') est massacré par
les *Guaiaquires*. 182

Evêques du Paraguai font de tems en
tems la visite des Réductions. 165
Respect des Indiens pour leurs Evê-
ques. 167

Européens. Quelle idée l'on doit se for-
mer des Etablissmens qu'ils ont en
Amérique. 7. & suiv.

Exercices de piété qui se pratiquent dans
les Réductions. 102

F.

Ferveur des Chrétiens du Paraguai. 94

Fêtes principales. De quelle maniere el-
les sont célébrées par les Chrétiens du
Paraguai 124. & suiv.

Fête-Dieu (Procession de la) de quelle
maniere elle se fait au Paraguai. 125

Fête du Patron de chaque Réduction.
130

Guanacos. Animal qui se trouve dans le
Paraguay. Maniere de le prendre. 207

**Gouvernement Ecclesiastique Des Réduc-
tions.** 166. & suiv.

Gouvernement Civil des Réductions. 172
& suiv.

Gouverneur Espagnol du Paraguay. Au-
torité qu'il a sur les Indiens du Para-
guai. 173. Peut seul condamner un
Indien à mort 174. Fait de tems en
tems la visite des Réductions. 258
Guaïra (la Province de) fait partie du
Paraguay. 90

H

Haine des Indiens pour les Espagnols
l'un des plus grands obstacles à la pro-
pagation de l'Evangile. 54. & suiv.

Habillement des Indiens du Paraguay.
190

Herbe du Paraguay. 26. Imputations ca-
lommeuses faites aux Missionnaires ,
au sujet de cette Herbe. 256. & suiv.

Herbe de la Vipère. 27.

I.

Indiens sauvages de l'Amérique, 28. Leurs mœurs. 29 & suiv.

Indiens sauvages du Paraguai, leur caractère. 94

Indiens Baptisés du Paraguai, leur ferveur, 93. Sont sujets à beaucoup de maladies, & pourquoi 139. Leur zèle pour la conversion des Infidèles, 150. Sont sujets du Roi d'Espagne, 172. Choissent eux-mêmes leurs Officiers à l'exception du Corrégidor Royal, 173. Leurs charges & leurs privilèges, 175. Bonheur dont ils jouissent, *ib.* Ont appris tous les Arts nécessaires à la vie, 183. Leur habillement, 190. Leur logement, 192. Sont naturellement ennemis du travail, 195. Sont très-utiles au Roi d'Espagne en tems de guerre. Leurs exploits, 223 & suiv. Leur attachement pour les Missionnaires. 233

L

Langue des Guaranis (la) est devenue la langue de toutes les Réductions. 136

M.

Magellanique (la) étendue de cette
Province, la situation. 14

Magazins publics des Réductions, De
quelle maniere on les entretient, 196
& *suiv.*

Mamelus du Bresil. Leur origine, 72.

Leurs mœurs, 73. Leurs Brigandages,

74 & *suiv.* Détruivent douze peupla-

des d'Indiens nouvellement baptisés,

87. Se déguisent en Missionnaires pour

surprendre les Indiens, 45. Vaincus

par les Indiens du *Paraguay*. 225

Manaticas Espèce d'Indiens plus civili-

sés que les autres, 43. Leurs mœurs

& leur Religion, 44 & *suiv.* Conver-

sion d'une partie de ces Peuples. 91

Manioc Racine dont les Indiens se ser-

vent pour faire du pain. 21

Marchands de sainte Croix de la *Sierra*,

font un trafic injuste des Indiens qu'ils

enlèvent, 68. Sont réprimés par le

Gouverneur du Pérou. 71

Mbegue, espèce de fruit qui se trouve

dans le *Paraguay*. 25

Mburnsugia, autre espèce de fruit qui se

trouve dans le même pays. *ibid.*

Milice Indienne du Paraguai. Son établissement , 219. Ses exploits. 220
 & *suiv.*

Mines, Quelques recherches que l'on ait faites, on n'en a point encore trouvé dans le *Paraguai.* 234, 275

Missions du Paraguai. Combien elles font d'honneur à l'Eglise Catholique.

1 & *suiv.* Etablissement de ces Missions. 78 & *suiv.*

Missionnaires du Paraguai. Moyens qu'ils employèrent pour introduire le Christianisme dans ce vaste pays. 80 & *suiv.*

S'appliquent à bien instruire les Indiens. 97. Précautions qu'ils ont prises pour empêcher les Indiens de retomber dans leurs anciens vices 108.

& *suivantes.* Leur occupations auprès des Néophytes. 135. & *suiv.* Leur

zèle infatigable, pour la propagation de l'Evangile, 143. Sont entretenus aux dépens du Roi d'Espagne, 177.

Pleinement justifiés contre les accusations de leurs ennemis, 248. & *suiv.*

Pourquoi si souvent accusés, 249. Ne sont dans les Missions que sur le pied de Curés, 252. Ne reçoivent rien des Indiens, 253. Noms de ceux qu'on

- regarde comme les Fondateurs des Missions , 153. Plusieurs d'entr'eux ont eu le bonheur de perdre la vie en annonçant la foi Chrétienne. *ibid.*
- Monte video*, Nouvel établissement des Espagnols à l'embouchure de la Riviere de la Plata. 285, 322
- Multiplication* prodigieuse des animaux en Amérique. 17
- Musique*. Goût des Indiens pour la Musique , 118. Les Missionnaires s'en servent pour gagner les Indiens à Dieu. *ibid.* Dispositions des Indiens pour la Musique , 120. Ils se sont rendus très-habiles dans cet art. *ibid.*
 & *suiv.*

N.

- Nouvelle Colonie*, Situation de ce poste. Son importance. 13

O.

- Oiseau Mouche*. 22, 359
- Orocomo*, Description de cet animal. 211
- Ours aux fourmis*, Description de cet animal. 212

P.

- Pacôë*, fruit du *Paraguai*. 25

DES MATIERES. 329

Paraguai (le) , Grand Fleuve de l'A-
mérique qui donne son nom au *Pa-
raguai*. Description du cours de ce
Fleuve , 19. Notice de la Province du
Paraguai. 18 & suiv.

Parana (le) grand Fleuve , qui donne
son nom à la Province de *Parana* com-
prise dans le *Paraguai*. 17

Paul (saint) , Ville habitée par les Mam-
melus du Brésil , 73. Description de
cette Ville. 74 & suiv.

Pénitence publique est en usage au *Pa-
raguai*. 95

Peroquets , Sont en grand nombre dans
le *Paraguai*. 22

Pigna , espece de fruit qui se trouve dans
le *Paraguai*. 25

Poisson volant. 306

Q.

Quipoci. Nom d'une Déesse adorée par
les *Manacicas*. 47

R.

Rédution. Nom que l'on donne aux Peu-
plades Chrétiennes du *Paraguai* , 84.
Etablissement des premières Réduc-
tions 84. Description des Réductions:

Religion des Sauvages de l'Amérique Méridionale. 42 & suiv.

Regidors du Paraguai. 95

Requin ou chien de Mer. Pêche de ce poisson. 304

Rio de la Plata. Nom que prend le Fleuve *Paraguai*, un peu au-dessus de *Buenos-Ayres.* 16

Rio de la Plata (Province de) étendue de cette Province. *ibid.*

Roi d'Espagne (le) Dépense plus pour le *Paraguai* qu'il n'en retire, 177. Il en est bien dédommagé par les services que lui rendent les Indiens du *Paraguai.*

Romerinos, petit poisson qui accompagne le *Requin.* 306

S.

Soldats Espagnols, précautions que l'on prend sur les Vaisseaux pour les contenir. 290

T.

Teneriffe, Description de cette Ile, & de son fameux Pic. 285

Tigres (les) sont en grand nombre dans le *Paraguai*, 207. Maniere de les prendre.

DES MATIERES. 401

prendre. <i>Ibid.</i> & <i>suiv.</i> Les Tigres du <i>Paraguay</i> sont plus grands que ceux des autres pays.	360
<i>Tribut</i> des Indiens du <i>Paraguay</i> . Com- ment il se paye.	176
<i>Tournois.</i>	133
<i>Tucuman</i> (Province de) étendue de cette Province. Sa situation, 14. Produc- tions du pays.	15, 16
<i>Tupambai.</i> Portion de terre destinée à l'entretien des pauvres Indiens.	198

V.

<i>Vérèle</i> (petite) fait de grands ravages dans l'Amérique Méridionale ,	37.
Exemple des terribles effets de cette maladie.	373 & <i>suiv.</i>
<i>Viagros</i> ; Poisson qui se trouve dans la <i>Rivière de la Plata.</i>	340
<i>Vigogne</i> (la) Description de cet animal.	209
<i>Villes Espagnoles du Paraguay.</i> Quelle idée on doit s'en former.	343
<i>Université</i> de Cordouë dans le Tucum- an.	16
<i>Urasana</i> , Dieu des <i>Manacicas.</i>	47

402 TABLE DES MATIERES.

Y.

Yuca, Racine dont les Indiens se servent pour faire du pain.

Z.

Zea (le P. Jean B. de) ses travaux, 91.
Travaille à la conversion de *Zamucos*. 150

Zélateurs (les) Nom qu'on donne à quelques Indiens des Réductions chargés de maintenir le bon ordre dans les Eglises. 110.

Fin de la Table des Matieres.



APPROBATION.

JAi lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Livre qui a pour titre , *Relation des Missions du Paraguai*, Traduite de l'Italien de M. Muratori. Je n'y ai rien trouvé qui puisse empêcher l'impression. Ce premier Août 1753. D'E BOUGVINVILLE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur M A R C B O R D E L E T, Libraire à Paris, ancien Adjoint de la Communauté, Nous a fait exposer qu'il désiretoit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre : *Jacobi Vaneerii à Societate Jesu Sacerdotis pradium rusticum, & opuscula ejusdem. Relation des Missions du Paraguai* traduite de l'Italien de Muratori : s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années

consécutives, à compter du jour de la date des
Présentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en intro-
lure d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur De Lamoignon ; & qu'il en sera ensuite remis deux

Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur De Lamoignon & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur De Machault, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présents : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé, & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages soit tenue pour dûement signifiée ; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le seizième jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cent cinquante-trois, & de notre Règne le trente-huitième. Par le Roi en son Conseil.

S O C Q U E T.

Registré sur le Registre treize de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris No. 227. fol 183. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 31. Août 1752.

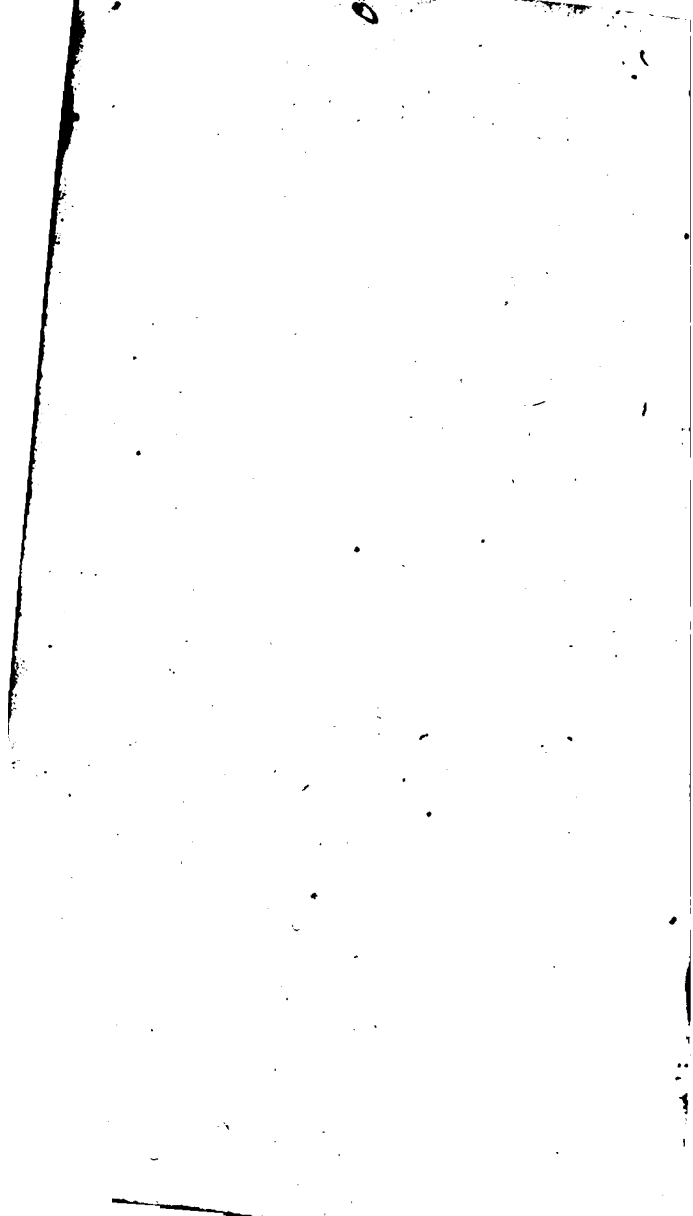
D I D O T, Syndic.

E R R A T A.

PAg. 8. l. 11. le la *lis.* de la. p. 24. l. 5. chere *lis.* cher p. 47. l. 14. & la Déesse Quipoci. *lis.* la Déesse se nomme Quipoci. p. 65. l. 20. l'Univetsité. *lis.* l'Université. p. 68. l. 8. tourner leur vue *lis.* tourner leurs vues. p. 99. l. 23. chaque. *lis.* chaque. p. 165. l. 18. si diversement. *lis.* fort diversement. p. 167. l. 12. l. droit des visites, *lis.* le droit de visite. p. 195. l. 11. on voit ici. *effacez* ici. p. 162. l. 23. ils s'assoient. *lis.* ils s'asseient. p. 211. l. 11. connu dans le país. *effacez* dans le país. p. 248. l. 11. sons. *lis.* sous. p. 253. l. 1. pour quicon. *lis.* pour quiconque. p. 260. l. 21. par deux fois. *effacez* par. p. 336. l. 20. maritime. *lis.* sur Mer. p. 339. l. 16. ravissoit. *lis.* ravissoient. p. 341. l. 2. si utile. *lis.* si utiles.

Titre depuis la p. 289. *Lettres du P. Gaëtan de Cattaneo.* *lis.* du P. Gaëtan Cattaneo.





63 7 Col emi 30

Hi





